(A SUIVRE) 9

MENSUEL

10f

UN NOUVEAU GRAND RECIT

MANARA

«H.P. ET GIUSEPPE BERGMAN»

DESSIN: **LE CIRQUE**

PENDANT CE TEMPS A LA

LES PAGES D'HUMOUR DE

LANDERNEAU

DELPORTE ET FRANQUIN

MENSUEL. 10ff. Belgique 70fb. Suisse 6fs. Canada $ 2 50. Pays Bas fl 6 50

inédit :

LEWIS CARROLL

Le magazine du presbytère

traduit de l'anglais
par Jeanne Bouniort
présentation
par François Le Lionnais
et François Rivière

« Toutes les caractéristiques de ce qu'on nomme l'univers carrollien. Le langage est *déjà* celui, lumineux et retors, du logicien fameux. »

François Rivière
(A suivre)

Collection Domaines
Editions Veyrier
38 F.

Dans la même collection :
Rêves Yankees,
d'Henry James -
traduit et présenté par
François Rivière

COURRIER

Je ne répondrai pas, par cette lettre, au texte de M. Dany de Laet, que vous avez publié dans le numéro 6/7. Je pense simplement qu'il s'est couvert de ridicule devant des milliers de lecteurs en traitant Tardi de non talentueux et Pratt d'insipide. De plus, il est bien mal placé pour dire que Auclair est instable, puisqu'on peut compter des articles de Dany de Laet aussi bien dans *Spirou* que dans *Tintin*, que chez Glénat, et j'en oublie. Libre à lui de penser que la BD belge est la meilleure du monde.

Cependant, et pour apporter un peu d'eau à son moulin, je crois qu'il ne faudrait pas que vous tombiez dans un certain travers intellectualiste, qui a eu ses heures de gloire dans certaines revues... qui ne s'en sont jamais remises !

Je terminerai en souhaitant vous dire que j'aimerais trouver un peu plus d'humour dans *(A Suivre)*...

Michel Cornier
Ales

Nous y pensions aussi : Franquin et Delporte sont arrivés !

Je suis un fidèle lecteur, je n'ai pas manqué un numéro depuis le début, et ce n'est pas un mince exploit, étant donné son prix de vente, totalement inabordable !

Avec *(A Suivre)*, on a enfin une alternative autre que celle entre la BD commerciale, médiocre, sans imagination ni recherche, hyperclassique, qui traîne derrière elle les ponciifs les plus écœurants et quelques valeurs morales douteuses, et son négatif, la BD underground, un peu plus saine dans l'esprit mais qui s'enlise dans un marginalisme de plus en plus essoufflé et qui charrie lui aussi ses propres stéréotypes (mise en page volontairement négligée, textes manuscrits illisibles, dessins bâclés, voire mépris du lecteur, etc.)

(A Suivre), pour moi, ce n'est pas un bâtard entre ces deux genres, mais une troisième solution. Et finalement, la solution la plus efficace pour convaincre les pseudo-intellectuels bornés que la BD n'est pas un sous-produit culturel, mais une forme d'expression artistique à part entière, et pour rassurer ceux qui en étaient convaincus, mais commençaient à douter, au vu de certaines productions actuelles. Je voudrais aussi féliciter le maquettiste qui fait un bon boulot de présentation, sobre et efficace.

Mais j'ai un gros reproche à faire à votre revue, au sujet des nouvelles : vous ne publiez que des nouvelles d'auteurs déjà connus ou consacrés. N'est-il pas légitime d'attendre d'un media comme le vôtre qu'il donne la parole à ceux qui ne l'ont pas ? Le pays fourmille de jeunes auteurs anonymes, inconnus, baillonnés. Pourquoi *(A Suivre)* ne leur permettrait-il pas de s'exprimer en publiant chaque mois une courte nouvelle d'un amateur, différent à chaque fois ? De temps à autre, on voit dans votre journal une concession, comme à regret, et on laisse monter sur la scène deux ou trois lecteurs à qui on reconnaît le droit, l'espace d'un courrier, d'« écrire dans le journal ». Mais là encore, le cadre est trop restreint : le lecteur peut dire s'il aime ce qui se fait dans le journal. Et c'est tout. Quelquefois, on publie une lettre d'un mécontent, pour se donner bonne conscience ! Est-ce trop demander de consacrer une page à une nouvelle d'un lecteur, par exemple ?

Vous avez les moyens de susciter la création, ne pas le faire serait égoïste.

Didier Vasseur
Annezin

Le courrier a une vocation bien déterminée, celle que vous précisez vous-même : nous faire savoir ce que vous aimez ou non. Le problème des nouvelles est tout différent : elles sont, en principe, des « illustrations » du dossier ; il nous faut donc du « sur mesure ». C'est pourquoi nous sommes bien obligés, la plupart du temps, de faire appel à des auteurs déjà connus.

Nouveau venu dans votre profession, je dois dire que j'ai été très agréablement surpris par la qualité générale des articles, de la maquette, des idées, etc. L'élément le plus intéressant du numéro 6/7 est sans doute le dossier sur le roman noir, ses rapports avec la série noire, ainsi que la nouvelle de Claeys. J'ai beaucoup aimé aussi l'histoire de Buzzelli, mais j'ai noté une erreur dans le texte de présentation de Jean Frapat : il signale à la fin de son introduction, en note, que l'œuvre de Peter Watkins correspond, dans ses grandes lignes, à l'histoire de Buzzelli. Il attribue ainsi à Watkins *The most dangerous game*. C'est une erreur : *The most dangerous game* a été dirigé et produit, en 1932, par Ernest B. Shoedsack et Irving Pichel pour RKO ; la version française s'intitulait *Les chasses du comte Zaroff*. Le film, d'ailleurs, ne manquait pas d'intérêt, et a été analysé par Thierry Kuntzel dans le numéro 23 de *Communications*. Le film auquel fait référence Frapat est probablement *Punishment Park*, qui, effectivement, correspond à Buzzelli. Bien sûr, d'autres films ont le même thème (les media comme arme) notamment : *THX 1138*, *Farenheit 451* et *Network*.

Fabrice Ziolkowski
rédacteur à *On film*
Californie

SOMMAIRE

Pour une rentrée moins morose, un numéro flambant neuf !
Vous avez été nombreux à réclamer plus d'humour : nous avons ouvert grand nos portes à Franquin et Delporte. Ils en ont largement profité pour ramener tous leurs petits camarades.

Un moment d'émotion : le début d'un nouveau grand récit : H.P. et Giuseppe Bergman de Milo Manara. Peu connu encore en France, il ne devrait pas tarder à rejoindre les plus grands. Avis aux initiés, c'est plein de "private jokes".

J.P.M.

P 5 - Manara : Un beau matin, Giuseppe Bergman décide de larguer les amarres et de partir à l'aventure. Pour cela il lui faut un maître. On lui donnera le meilleur : H.P. Rien ne pourra plus arrêter désormais Giuseppe Bergman.

P 27 - Le dossier (A Suivre) : Le cirque aujourd'hui. Il a beaucoup été question, cet été, de la crise du cirque. Si certains déposent leur bilan, d'autres semblent s'arranger très bien de la situation. Mais qu'en est-il réellement ?

P 69 - Pendant ce temps à Landerneau : les pages d'humour de Delporte et Franquin. Avec autour d'eux: Binet, Cabu, Gotlib, Mézières, Goossens, Wininger, Peter de Smet, Jeannin, Haussman, F'Murrr. Pourvu qu'on n'ait oublié personne!

5 MILO MANARA : H.P. ET GIUSEPPE BERGMAN - Chapitre I : Le maître de Venise.
20 LES BANDES DESSINÉES DE JEAN FRAPAT - La question Neal Adams.
23 GERRIT D. JAGER - WIM STEVENHAGEN : LA NOUVELLE SOCIÉTÉ.
27 LE DOSSIER (A SUIVRE), coordonné par FRANCIS KOCHERT : **LE CIRQUE AUJOURD'HUI - GRUSS - ZAVATTA - BOUGLIONE - ANNIE FRATELLINI - ARNAUD FAVARGER - JEAN MONTEAUX - ANDRÉ SALLÉE.**
32 MAURICE ROCHE : OPÉRA CIRCUS.
34 ROBERT VARLEZ : TRAPÈZES.
37 HENRY MILLER : LE SOURIRE AU PIED DE L'ÉCHELLE.
40 FRED : AUDITION POUR UNE MAIN GAUCHE.
43 LES LIVRES DE FRED : Un monde en X dimensions.
45 TARDI - FOREST : ICI MÊME - Chapitre 8 : J'ai un ami qui fait naufrage.
66 F'MURRR : JEHANNE D'ARQUE.
69 LES PAGES D'HUMOUR DE **DELPORTE ET FRANQUIN :** Pendant ce temps à Landerneau.
77 DE LA FUENTE : HAGGARTH - LE CRANE AUX TROIS SERPENTS - Chapitre 5 : Rêve et cauchemar.
90 AVOINE : LES BAGNARDS.
92 FRANÇOIS RIVIÈRE : GASTON LEROUX, L'aventure débridée.
93 GASTON LEROUX : LE DINER DE BUSTES.
97 SOKAL : COLUMBIA, une aventure de Canardo.
101 L'ACTUALITÉ (A SUIVRE).

(A SUIVRE) - Mensuel - n° 9 - Octobre 1978 - Casterman 1978 ● Rédacteur en chef : JEAN-PAUL MOUGIN ● Secrétaire de rédaction : ANNE POROT ● Conception graphique : ÉTIENNE ROBIAL ● Maquette : BERNARD CICCOLINI ● Rédaction-administration : 39, rue Madame, 75006 Paris - Tél. : 544.59.32 ● Directeur de la publication : LOUIS GÉRARD ● Comité de direction : ÉTIENNE POLLET (directeur) ● DIDIER PLATTEAU (Directeur delegué) ● LOUIS GÉRARD ● J.-P. MOUGIN ● Siège social : S.A. EDITIONS CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, 75006 Paris. Tél. : 325.20.05. Telex : EDICAST 200 001 F ● Service de Presse : JOELLE FAURE ● Publicité : PHILIPPE PAYELLE ● Belgique : CASTERMAN S.A., 28, rue des Sœurs-Noires, 7500 Tournai. Tél. : (069) 22.41.41. Telex : CASED157 328 ● Canada : MONDIA DISTRIBUTION inc. 1977 bvd industriel Chomedey Laval (Que) H7S 1 P6. Tél. : (514) 667-9221 ● France : Diffusion N.M.P.P. ● Service des Ventes HEB DOPLAN. Tél. 266.57.15 ● Voor Nederland : Atlantis Staak 18 Rotterdam ● N° de Commission paritaire : en cours ● ISSN : 0180-3840 ● Dépôt legal - 4° trimestre 1978 ● Imprimé en Belgique par CASTERMAN S.A. TOURNAI ●

Antirouille

mensuel. en vente partout

INTERNATIONAL
Irlande, guerilla urbaine
les combats du Pays Basque

B.D.
rien que
les plus grands maitres

UNDERGROUND
interview
d'un conducteur de métro

PORNO
25 millions de consommateurs ?

ACTUALITÉ
cinq pages torrides

TUYAUX
comment apprendre sa musique

PLASTIC PEOPLE
la pop dissidente

PETITES ANNONCES
8 pages imprimées tout petit

CALENDRIER
les dates et les lieux
pour vibrer en octobre

CARNETS
les célèbres chroniques ciné, livres, disques, spectacle , B.D-, presse libre, etc....

H.P.
ET GIUSEPPE BERGMAN

MANARA

CHAPITRE I : LE MAITRE DE VENISE

Il est des jours comme ça, où l'envie vous prend de tout plaquer, pour partir...
C'est ce qui arrive ce matin-là à Giuseppe Bergman.
Il se libérera de toute ses entraves pour vivre la GRANDE AVENTURE.
Ce roman en bande dessinée, de sept chapitres, est la première longue œuvre de Milo Manara, un jeune italien de trente ans.
Et si Manara et Bergman ne faisaient qu'un ?

ET GIUSEPPE BERGMAN
L'AVENTURE COMMENCE !!
MINUIT JUSTE

L'AVENTURE COMMENCE ENFIN...

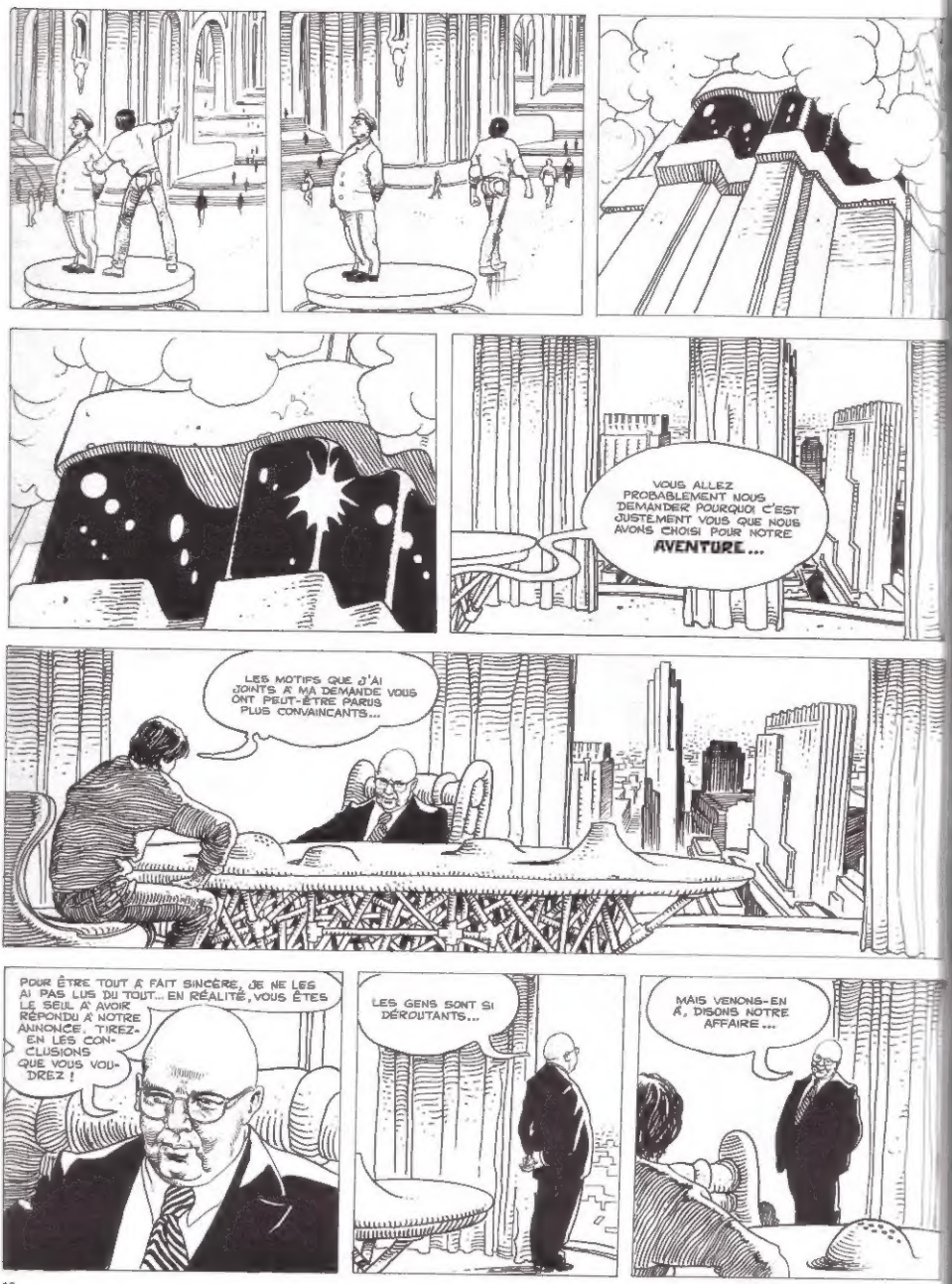
Y EN A MARRE !

C'EST TOI QUI AS CRIÉ ?

C'EST MOI QU'ON A CHOISI POUR L'AVENTURE !
TU TE RENDS COMPTE QUE POUR MOI L'AVENTURE COMMENCE !
JE VAIS ENFIN ÊTRE LE SEUL À DÉCIDER DE CE QUE JE FERAI OU NE FERAI PAS !
JE ME RÉVEILLERAI TOUS LES MATINS COMPLÈTEMENT LIBRE !
PLUS DE LOYER, PLUS DE PÉAGE, PLUS D'IMPÔTS À PAYER RIEN QUE POUR AVOIR LE DROIT D'EXISTER SUR CETTE PLANÈTE DÉGUEULASSE !
JE N'AURAI PLUS À VENDRE MA TÊTE, MES BRAS, MES JAMBES POUR POUVOIR TOUT JUSTE SURVIVRE !
MA VIE N'APPARTIENT QU'À MOI !!
ET JE NE LAISSERAI PAS LES PREMIERS IMBÉCILES VENUS, BOURRÉS DE FRIC, ME FORCER À LA VIVRE SELON LEURS PROJETS À LA CON !
JE N'EN PEUX PLUS D'ÊTRE OBLIGÉ DE SUIVRE DES RÈGLES ABSURDES, INHUMAINES, ARTIFICIELLES ! MAINTENANT, ÇA SUFFIT !
DEMAIN MATIN, JE VAIS VOIR LE PRODUCTEUR...
JE LUI DIRAI : ME VOILÀ PRÊT POUR L'AVENTURE !
JE VEUX VOIR... MAIS QU'EST-CE QUE TU AS ? TU PLEURES ? MAIS ALORS, TU NE COMPRENDS PAS...

COMMENT, TU PLEURES QUAND JE DEVIENS LIBRE ... QUELLE SALE ÉGOÏSTE, BON DIEU ! JE DOIS PARTIR, POUR MOI C'EST LA CHANCE, LA GRANDE CHANCE !
C'EST MA VIE QUI EST EN JEU, ET AVEC LA VIE, ON NE PLAISANTE PAS. QUAND JE SERAI SUR LE POINT DE CREVER QU'EST-CE QUE JE DIRAI ? NON, NON, MA JOLIE, TU NE RÉUSSIRAS PAS À M'ARRÊTER AVEC TES LARMES !
QU'EST-CE QUE TU CROIS ? JE SAIS PARFAITEMENT OÙ TU VEUX EN VENIR : TU VEUX QUE JE ME SENTE COUPABLE !
TU VEUX ME CASTRER !
JE VAIS ME FAIRE UN CAFÉ !
DE TOUTE FAÇON, DEMAIN JE VAIS VOIR LE PRODUCTEUR.
ÉCOUTE : JE NE VOULAIS PAS TE LE DIRE, MAIS DEPUIS CE MATIN J'AI UN MAL DE DENTS QUI ME REND FOLLE. ALORS, VA CHEZ TON CRÉTIN DE PRODUCTEUR, PARS POUR TA MAUDITE AVENTURE, FOUS LE CAMP OÙ TU VEUX, MAIS ARRÊTE TON DISQUE ET LAISSE-MOI TRANQUILLE !
SALOPERIE DE CHIENNE DE VIE, BORDEL DE MERDE !

ET NOUS NE NOUS VÎMES JAMAIS PLUS...
GIUSEPPE BERGMAN !
PENDANT QUE TU ÉTAIS SORTI, IL Y A EU CETTE CONVOCATION DU JUGE DE LUCCA QUI EST ARRIVÉE...
ON VA TE FAIRE UN PROCÈS !
CE FUT LA TOUTE DERNIÈRE FOIS QUE JE LA VIS...
GIUSEPPE BERGMAN !
EN SORTANT, NE FAIS PAS DE BRUIT AVEC LA PORTE !
OUAIS, OUAIS, À BIENTÔT...
RIDEAU
C'EST TOUJOURS MOI, GIUSEPPE. C'EST LE MATIN DE MON RENDEZ-VOUS AVEC LE PRODUCTEUR. VOILÀ SON ANTRE. JE VAIS MAINTENANT ME RENSEIGNER CHEZ LE GARDIEN...


VOUS ALLEZ PROBABLEMENT NOUS DEMANDER POURQUOI C'EST JUSTEMENT VOUS QUE NOUS AVONS CHOISI POUR NOTRE AVENTURE...
LES MOTIFS QUE J'AI JOINTS À MA DEMANDE VOUS ONT PEUT-ÊTRE PARUS PLUS CONVAINCANTS...
POUR ÊTRE TOUT À FAIT SINCÈRE, JE NE LES AI PAS LUS DU TOUT... EN RÉALITÉ, VOUS ÊTES LE SEUL À AVOIR RÉPONDU À NOTRE ANNONCE. TIREZ-EN LES CONCLUSIONS QUE VOUS VOUDREZ !
LES GENS SONT SI DÉROUTANTS...
MAIS VENONS-EN À, DISONS NOTRE AFFAIRE...

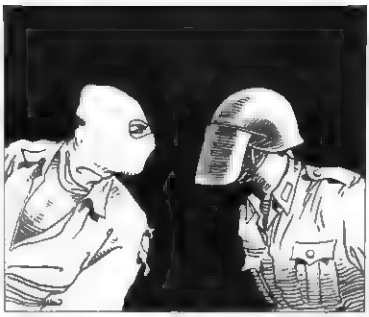
AINSI QUE NOUS L'AVONS EXPLIQUÉ DANS L'ANNONCE, NOTRE GROUPE DE PRODUCTION VOUS DEMANDE DE VIVRE UNE GRANDE AVENTURE. C'EST VOUS QUI CHOISIREZ CE QUE NOUS APPELLERONS LE THÉÂTRE DE VOS EXPLOITS ET L'ORIENTATION DE VOS ACTIVITÉS. N'AYEZ AUCUN FREIN DE TYPE ÉCONOMIQUE, C'EST NOTRE PROBLÈME. TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS...
...C'EST QUE L'AVENTURE QUE VOUS VIVREZ SOIT VRAIMENT CAPTIVANTE, MIRIBOLANTE. ELLE DOIT PERMETTRE À CEUX QUI LA SUIVRONT DE S'ÉVADER COMPLÈTEMENT DES PROBLÈMES QUOTIDIENS, DE SE DÉTENDRE LES NERFS, DE SE PASSIONNER POUR QUELQUE CHOSE QUI NE SOIT PAS LA GRISE RÉALITÉ. C'EST UNE VÉRITABLE MISSION QUE LA NÔTRE.
MAIS COMMENT FERONT LES GENS POUR ME SUIVRE ?
NE VOUS EN PRÉOCCUPEZ PAS. L'EXPLOITATION COMMERCIALE ET LA DIFFUSION DE L'AVENTURE NE REGARDENT QUE NOUS ! SACHEZ SEULEMENT QUE TOUT CE QUE VOUS FEREZ, TOUT CE QUI VOUS ARRIVERA, CE SERA LE MATÉRIEL SUR LEQUEL NOUS TRAVAILLERONS !
TOUT CELA EST BIEN CLAIR ?
OUI... TOUT À FAIT SEULEMENT JE PENSAIS QUE VOUS M'AUREZ DONNÉ QUELQUES INDICATIONS PLUS PRÉCISES
NOUS NOUS ATTENDIONS À CETTE OBJECTION À CE PROPOS NOUS AVONS PRIS SOIN DE VOUS TROUVER UN MAÎTRE D'AVENTURE QUI VOUS AIDERA DANS VOTRE TÂCHE. AYEZ TOUTE CONFIANCE EN LUI, C'EST LE MEILLEUR
IL S'APPELLE HP VOUS LE TROUVEREZ À VENISE. VOICI SON ADRESSE.
JE NE VOUS CACHE PAS QUE TOUTE CETTE OPÉRATION REPRÉSENTE UN EFFORT FINANCIER CONSIDÉRABLE POUR NOTRE GROUPE, MAIS NOUS SOMMES CONVAINCUS QUE L'ORIGINALITÉ DE CETTE FORMULE SERA SATISFAISANTE POUR NOUS COMME POUR LE GRAND PUBLIC AFFAMÉ D'AVENTURE... VOUS BOIREZ VOLONTIERS UN WHISKY ?
R DEAU.
HP. CHEVAL VAPEUR. UN MAÎTRE D'AVENTURE QUI HABITE VENISE ON VERRA BIEN.

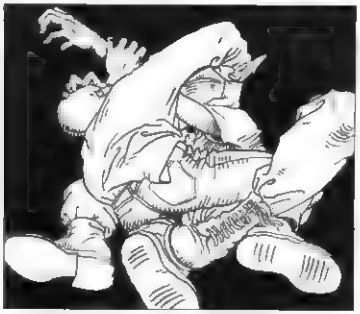
L'AVENTURE
L'AVENTURE!
DÈS QUE JE SUIS CHEZ MOI, JE ME JETTE DANS L'AVENTURE !
SEX
SEX
SEX

SALOPERIE DE CHIENNE DE VIE, PUTAIN DE MERDE !
BORDEL, QUELLE M'SÈRE !
IDIOT !
AH ! ENFIN LA MER ! LA MER QU ON VOIT DANSER LE LONG DES GOLFES BLEUS..
BOF, JE N'AI PAS DE MAILLOT, MAIS TANT PIS, IL N'Y A PAS UN CHAT C !
EH, TOI, OU' TU TE CROIS ?
CARLO, QUE SE PASSE-T-IL ?

JE NE SAIS PAS, MA DAME, MAIS IL Y A ENCORE UN PETIT FUTÉ QUI EST ARRIVÉ À ENTRER !
ALLEZ, SORS DE L'EAU !
MOI, JE VEUX BIEN, MAIS C'EST POUR LA DAME... PARCE QUE, VOUS VOYEZ, JE N'AI PAS DE MAILLOT, ET ALORS..
SORS TOUT DE SUITE, SANS TE POSER DE FAUX PROBLÈMES !
OH ! OH !
ET LÈVE LES MAINS BIEN HAUT !
AH ! AH !
CARLO, BOUGRE D'IMBÉCILE ! POURQUOI, BON DIEU, CROIS-TU QUE JE TE PAIE, MOI ? POUR TE TOURNER LES POUCES TOUTE LA JOURNÉE ? C'EST DÉJÀ LE TROISIÈME CONNARD QUI ENTRE ICI !
ALLONS, PETIT PAPA, NE LE MALTRAITE PAS COMME ÇA.
SOREGHNA.
CHÈRE SOREGHNA, ELLE NE SUPPORTE PAS QUE QUELQU'UN SE FASSE ENGUEULER..
ET TOI FILE, PETIT CON, AVANT QUE J'APPELLE LA POLICE.

VITE, VITE, PRENDS LA PREMIÈRE À DROITE !
HALTE ! ARRÊTEZ-VOUS !
PRENEZ LA PREMIÈRE À GAUCHE !





SKREEEK

QU'EST-CE QUE TU ATTENDS POUR LUI TIRER DESSUS ? VAS-Y, DANS LES JAMBES !

SI TU ES UN BON CITOYEN, TU SAIS SUR QUI TU DOIS TIRER !

C'EST DEPUIS MA NAISSANCE QUE J'ATTENDS L'OCCASION DE ME SORTIR DE CETTE MERDE, POUR DISPOSER DE MA PROPRE VIE ! ET MAINTENANT QUE J'Y ARRIVE IL FAUDRAIT À NOUVEAU QUE JE RETOMBE DEDANS ! JE LA VEUX, L'AVENTURE !

ALORS, FOUTEZ-MOI LE CAMP ! SORTEZ DE LÀ IMMÉDIATEMENT TOUS LES DEUX AVANT QUE JE TIRE DANS LE TAS !
RIDEAU

BON, JE SUIS À VENISE, MAINTENANT, IL S'AGIT DE TROUVER LA MAISON.

FILE, PETIT NEC, DÉCAMPE !

ET POURQUOI ?
PARCE QUE TU NOUS FAIS CHIER !

MAIS JE RECHERCHE...

OUH!
ALORS FAUT VRAIMENT TOUT T'EXPLIQUER À TOI !

ATTENDS ! TU AS DIT QUE TU CHERCHAIS QUI ÇA ?

IL S'APPELLE HP...

TOPE-LÀ, VIEUX OK ! TU DOIS PRENDRE LE VAPORETTO POUR LE LIDO !
RIDEAU

BIEN, JE SUIS À MALAMOCCO... LE PROBLÈME, C'EST TOUJOURS LA MAISON
QUOI ?
AH, C'EST UNE PETITE VIEILLE ! J'AI CRU QUE C'ÉTAIT UN INDIEN !
PARDON, MADAME, VOUS SAVEZ OÙ EST LA RUE...
LES INDIENS COMPRENNENT LE CHOIX DE MAIAKOVSKI ! LA DERNIÈRE MAISON LÀ, AU BOUT VA, HP T'ATTEND !
MAIAKOWSKI ! HP ! HP !
ATTENDS, HP, ATTENDS !
HP ! HP !
HP ! HP !

QUE VEUX-TU DIRE ?
A SUIVRE

LES BANDES DESSINEES DE JEAN FRAPAT

LA QUESTION NEAL ADAMS

Au fronton des kiosques et sur les plages cet été, deux publications portent la minuscule signature de l'Américain Neal Adams. DEADMAN, sa première œuvre maîtresse, toute effervescente de passion et de brio ; SUPERMAN CONTRE CASSIUS CLAY, œuvre de commande, la dernière en date, remarquable autant par sa supertechnique que par sa superfutilité. L'une est millésimée 1967-68. L'autre, 77-78. Entre les deux, l'ascension et le déclin (?) du plus doué des illustrateurs réalistes contemporains.

Il y a une question Neal Adams. Non pas celle de sa réussite. Pourvu d'un don aussi exigeant que précoce, il n'eut pas plus de mal à s'imposer qu'on n'eut de mérite à le découvrir: à 21 ans, il signait son premier contrat. Mais pour assouvir ce don, Adams adolescent a pris par le chemin le plus court, son enfantine passion pour les comics. Il s'y est jeté à corps perdu, inconscient de l'impasse où finissent, passé la trentaine, les plus robustes.

1962 donc, premier contrat. On le charge d'illustrer le strip quotidien inspiré d'un feuilleton de télé en vogue, BEN CASEY. Les aventures de ce chirurgien play boy deviennent pour Adams un laboratoire de recherches graphiques. S'il use du polaroïd pour respecter la ressemblance avec les acteurs du petit écran, il corrige l'indigence du découpage télévisé par une technique illustrative de choc. Combinaisons fulgurantes de très gros plans et de champs profonds, savants modelages de clairs-obscurs, dynamique théâtrale des affrontements, tout Adams est déjà présent en modèle réduit dans ce décimètre carré auquel il se voue jour après jour pendant près de quatre ans. Un bruit court chez les requins : Adams fera vendre. Sa verve créatrice a besoin d'espace et de couleur, on les lui offre coup sur coup.

1966, la firme Warren, qui usine dans le morbide en série (la règle étant d'inspirer une délicieuse répugnance), lui confie l'illustration à pleines pages de plusieurs nouvelles. Le jeune Adams s'y ébroue avec délices. Exemple THE TERROR BEYOND TIME, où il destructure

Neal Adams

notre vision classique du récit en bandes pour figurer une descente dans un puits de mine qui se mue en descente aux enfers, à la rencontre du Mal (pas moins).

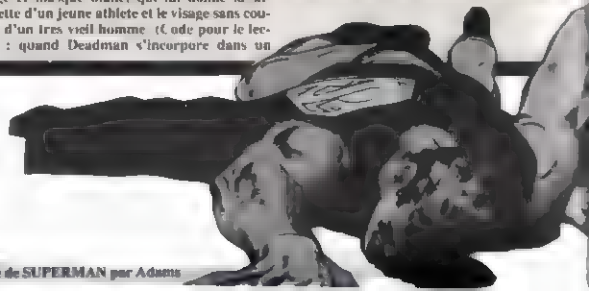
1967, le trust National Periodicals lui ouvre les portes du comic book en couleurs.

Mais voilà qu'Adams, très vite, ne joue plus le jeu.

●

Ce qui étonne quand on observe le DEADMAN de Neal Adams, c'est bien sûr l'hyperélaboration des mises en page mais surtout la personnalité GRAPHIQUE du héros et sa dissonance au milieu des péripéties qu'il affronte. Non que l'argument manque d'originalité. Un trapéziste, abattu en plein vol par un mystérieux tireur, reçoit le pouvoir posthume de se réincarner dans le corps des mortels afin d'identifier son assassin. Invisible aux vivants, il a gardé son étrange costume de cirque, collant rouge et masque blanc, qui lui donne la silhouette d'un jeune athlète et le visage sans couleur d'un très vieil homme. (Code pour le lecteur : quand Deadman s'incorpore dans un personnage, celui-ci apparaît serti d'une légère fluorescence). Mais si l'art du dessinateur s'affine d'une planche à l'autre, la scénarisation n'échappe guère au simplisme, deux séquences mises à part. Celle où Deadman, ayant exposé un innocent au tir d'un tueur, livre combat dans les viscères du mourant, ceci traité par Adams en noir et blanc, pendant que, dans une colonne parallèle, défilent en couleur les flashes d'une intervention chirurgicale sans espoir. Et ce moment où le héros, après tant de vaines déambulations dans l'au-delà, retrouve soudain l'usage de ses sens terrestres, le toucher, l'odorat, et se couvre tout le corps de poussière, et hurle son bonheur d'éprouver qu'il vit.

DEADMAN est la seule œuvre qu'Adams ait assumée de bout en bout, crayon, encre, couleur. Dans ces quelque deux cents planches, il EST Deadman. C'est le propre de son génie de coïncider avec l'essence même des personnages qu'il prend en charge. Celle de Deadman relève de la tragédie. Voué à la grande errance des damnés, ignorant les raisons de sa malédiction, l'acrobate mort plane et voltige, derisoire, dans l'infini d'outre-tombe. Si pour communiquer avec les vivants il s'incarne dans l'un d'eux, il est condamné à être pris pour celui-ci, non pour lui-même. L'absence de regard dans l'évidement du masque n'est plus une simple convention graphique, elle exprime le néant, l'absolue solitude où se débat le héros. Postures grandio-



Première couverture de SUPERMAN par Adams

Deadman, héros d'une tragédie à écrire

sement méditatives, accès de rage contre un destin aveugle, on ne lui en demandait pas tant. Faute de scénarios à sa mesure et parce que la masse des lecteurs le rejette, DEADMAN doit interrompre sa carrière. L'art des comics et le commerce ne badinent pas longtemps ensemble.

●

C'est alors que Stan Lee, le bouillant manipulateur du Marvel Comics Group, firme rivale de la National, abat ses cartes maîtresses en proposant à Neal Adams de s'associer aux deux cracks de son écurie, l'auteur Roy Thomas et l'encreur Tom Palmer. Il leur livre en pâture la saga des X Men.

Depuis que Superman a fait des petits, le manichéisme le plus infantile gouverne la faune pullulante des superhéros. Sous d'innombrables variantes c'est toujours le même schéma, l'escalade de deux technologies en guerre et le triomphe de la plus sophistiquée, qui se trouve être aussi celui du bon droit américain. Appelons misogynie ce qui se cache à peine derrière l'exhibitionnisme olympique et le culte du muscle. Parmi tous ces champions du crawl en stratosphère, qui sont les X Men ? Il y a l'homme glaçon, la femme médium, le cyclope, l'homme volant et le primate, cinq mutants piailleurs, agressifs entre eux, solidaires devant l'ennemi. Adams allait devoir se débrouiller avec. Steranko son confrère venait de s'y rompre le cou.

La prestation de Neal Adams pour les X Men dépasse l'imaginable. Dès le premier épisode chaque dessin vous est catapulté en plein visage. C'est un titanesque rodéo d'éruptions et de métamorphoses. La ruée et le rut. L'image pulvérise le récit et couvre de son vacarme les répliques des héros. Le lecteur émerge de là en miettes, comme sous le coup d'un électrochoc. Possédé par une furia graphique, Adams mène le jeu en metteur en scène virtuose, atteignant à l'hyperréalisme le plus rare, celui qui figure l'irréel.

Mais au rythme de vingt planches par mois l'usinage épuise. Stan Lee mobilise un nouveau scénariste, avec mission de « raconter un drame contenant un message profitable au monde moderne ». L'épisode, complètement raté, consacre la fin des X Men vus par Adams. Le scénariste s'appelle Dennis O'Neil. Sa rencontre avec Neal Adams va devenir un événement.

●

Cela commence par ce Noir qui interpelle un superhéros : vous qui dépensez tant d'énergie à secourir les peuples à peau bleue ou verte, pour le peuple noir, qu'avez-vous fait ? Cela continue par ce même superhéros qui, entre les visages foudroyés de Robert Kennedy et de Martin Luther King, songe qu'il y a décidément quelque chose de pourri au royaume des USA. Et cela devient une très intéressante série d'aventures à message « profitable au monde moderne ». Profitable aussi à la National Periodicals qui a récupéré Neal Adams.

O'Neil et Adams ont commis un détournement. A Green Lantern, superflic de l'espace, ils ont adjoint Green Arrow, sorte de Robin-des-Bois, pour lui faire entendre la voix de la conscience et toucher du doigt les injustices et les tares de la planète Terre à l'endroit des États-Unis. C'est parfois très bêtifiant. Mais tout de même, substituer au divertissement gratuit propre aux comics books des histoires d'expropriation frauduleuse perpétrée contre un quartier noir, de terrorisme exercé sur des mineurs de fond par un patron ex-nazi, de faux prophète prêchant la croisade contre les Indiens, cela se remarque. O'Neil cite Norman Mailer et pratique un lyrisme littéraire qui trouve écho dans le lyrisme graphique d'Adams. L'épisode culminant fut celui qui dénonce les ravages de la drogue parmi les teenagers désœuvrés ; cela lui valut le titre de meilleur comic book de l'année et à la National les félicitations personnelles du maire de New York.

Emportés par leur élan, Adams et O'Neil se sont lancés dans l'allégorie. Un précepteur machiavélique, assisté d'une fillette aux pouvoirs monstrueux, entreprend d'asservir la personnalité de ses élèves : le précepteur est représenté sous les traits du politicien Spiro Agnew et la gamine perverse est un sosie de Richard Nixon. Puis voici, c'est un comble, un Christ écologiste qu'une populace excitée par ses excès anarchistes crucifie sur le fuselage d'un superréacteur. Déconcertée, la masse des fans se détourne. Mévente, une fois de plus. Nous sommes en 1972. C'est l'année où Adams, sollicité par le théâtre, travaille aux décors et costumes d'une trilogie ambitieuse de science-fiction : il y investit toute sa foi ; la pièce fait un flop.

Depuis, Neal Adams semble avoir choisi le dilettantisme. Le voici réputé pour une certaine inconstance professionnelle. Il a fondé sa propre firme d'édition, qui lance sans y croire des magazines sans succès. Il est devenu un faiseur de couvertures. Il anime mollement un atelier d'encrage destiné en principe à former des jeunes à son style. Et il se dévergonde plus que jamais dans la publicité qui rapporte.

Quelquefois, l'illustrateur virtuose refait surface. Il est encore le meilleur pour figurer la frénésie de Tarzan ou le puissant instinct du barbare Conan. Il réhabilite Dracula. Il tente de

X-Men
Apocalypse now !

sensibiliser aux raisons folles de ceux qui d'un toit tirent sur la foule. Coupable d'avoir peint la détresse humaine au visage des superhéros, il n'est resté fidèle qu'à un seul, celui qui ne dispose d'aucun superpouvoir. Batman retrouve sous sa plume inspirée la beauté mâle du Grand Nocturne. Fidèle obstinément, malgré la sottise des scénarios qu'on lui propose, comme ces grands acteurs qui, las d'attendre un rôle conforme à leur stature, se devoient dans des sous-emplois. Mais on devine sa délectation à dessiner le scoop du siècle : l'invincible Superman évacue K.O. sur une civière après son match contre Cassius Clay.

Deux mille planches (soit dix mille dessins), cinq cents couvertures. Élégance, désinvolture, humour, le style Adams est-il mort ?

Neal Adams a 37 ans.

Green Lantern
Un combat politique

Green Lantern (DC)
N° 76 à 89 (sauf 88)
(Avril 70 - Mai 72)

X-Men
(Marvel)
N° 56 à 65 (sauf 64)
(Mai 69 - Fév. 70)

Deadman
Strange adventures (DC)
N° 206 à 216
(Nov. 67 - Fév. 69)

Jean Frapat est producteur d'émissions télévisées. On lui doit notamment *Tac-au-tac*, qui opposa en de véritables duels graphiques les meilleurs auteurs de bande dessinée français et américains (dont Neal Adams) ; il est aussi le producteur de *Réalité-Fiction* ; et, tout récemment, de la série *Les grandes personnes*, émission la plus controversée de l'été, qui mettait en face à face un adulte -célèbre- et un enfant.

Repères bibliographiques

INFORMATIONS
GREMLIN II (1970)
THE NEAL ADAMS INDEX (1973)
THE NEAL ADAMS TREASURY (1977)
THE ART OF NEAL ADAMS (1977-78) 2 fascicules

INTERVIEWS
Jud Hurt in CARTOONIST PROFILES n°s 11, 12 (1971)
Jean-Pierre Dionnet et Hugo Pratt in ZOOM n° 14 (1972)
Farshid Bherucha in PHENIX n° 42 (1975)

ANALYSES
Jean-Pierre Dionnet in PHENIX n° 14 (1970)
Thierry Lagarde et Yetchem in STP n° 1 (1978)

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ

UNE HISTOIRE D'AVANT-GARDE

GERRIT D. JAGER WIM STEVENHAGEN

1985

Le moment est venu de dresser le bilan de huit années de gouvernement intelligent, puissant, social. A la veille des élections, penchons-nous sur ces huit années glorieuses.

Eviemment, notre attention reste braquée sur le développement social ainsi que sur la protection de l'environnement, sans imposer d'exigences excessives à l'industrie.

Nous nous sommes particulièrement intéressés à l'émancipation des femmes et des arriérés sociaux

Notre plan de lutte contre le chômage fait l'admiration de tous!

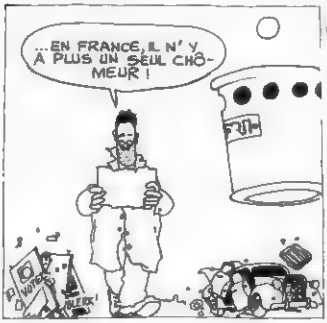
Par une modification radicale des paramètres de qualité et de durabilité, la production a augmenté de 600%.

Ce changement fut accompagné d'une remise en question brutale de l'appréciation désuète du talent et de la compétence

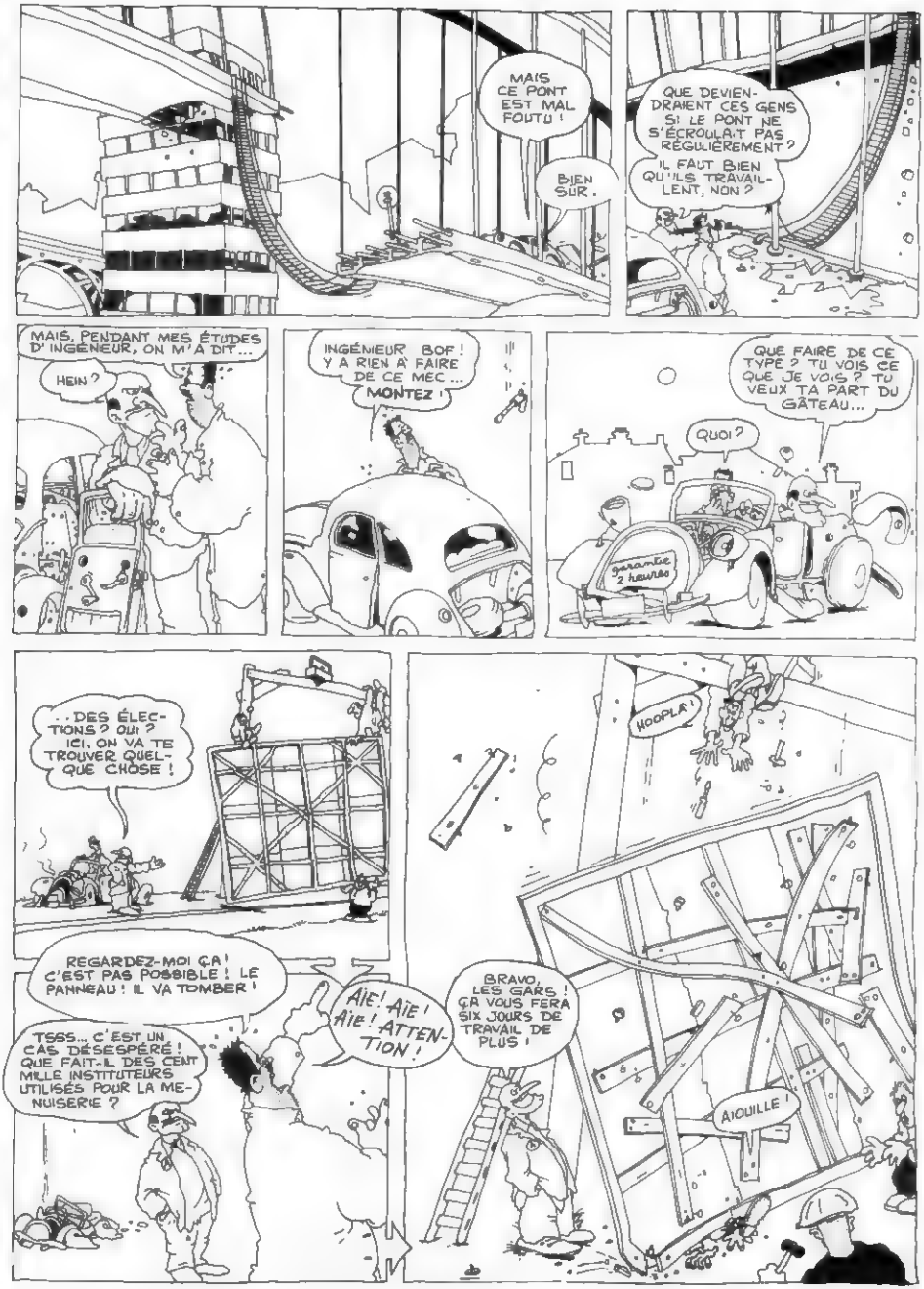
Le bureau du parti a démontré qu'on pouvait s'en passer.

En France, il n'y a plus un seul chômeur.

Voici deux exemples particulièrement significatifs: 50000 jardinières d'enfants (au chômage en 1984) sont maintenant préposées à l'entretien des trottoirs des grandes villes. 10000 auteurs de bande dessinée dirigent maintenant les équipes d'entretien des trottoirs



MON DIEU ! UN CHÔMEUR EN LIBERTÉ ! QU'ALLONS-NOUS FAIRE ?
JE. JE VAIS IMMÉDIATEMENT AVERTIR LE QUARTIER GÉNÉRAL... JE VEUX DIRE LE POSTE RÉGIONAL QUI FERA SUIVRE AU POSTE DÉPARTEMENTAL QUI... OOOH ..ET ÇA JUSTE AVANT LA CAMPAGNE !!
PLUS TARD, AU Q.G. DE LA CAMPAGNE POUR LA RÉÉLECTION.
VOTEZ LISTE A
MESSIEURS, JE ME RÉSUME...
NOUS AVONS TESTÉ "LA FORMULE" EN 1978 DANS QUELQUES ORGANISMES PARASTATAUX TELS LA TÉLÉVISION, LA RADIO (SOUVENEZ-VOUS DU SUCCÈS DE GUY FLUX ET MIREILLE TAMIEUX, BIEN CONNUS POUR LEUR INCOMPÉTENCE...)
VOTEZ LISTE A
NOUS AVONS APPLIQUÉ LA MÊME TACTIQUE EN POLITIQUE AVEC GRAND SUCCÈS... MAIS CE N'EST PAS À VOUS QUE JE VAIS RACONTER CELA, N'EST-CE PAS, SINON VOUS NE SERIEZ PAS ICI.
...LA CAMPAGNE DE 1981 ÉTAIT ENCORE AXÉE SUR LA RECHERCHE DE SOLUTIONS AUX ULTIMES PROBLÈMES. MAINTENANT LA CAMPAGNE POUR LA RÉÉLECTION EST PLACÉE SOUS LE SIGNE DU SUCCÈS.
APRÈS TOUT, NOUS AVONS JUGULÉ LE CHÔMAGE ! NOTRE SLOGAN SERA DONC : VOTER POUR LA LISTE A, C'EST GARDER SON TRAVAIL !
VOTEZ LISTE A
PSSST ! JACQUES !
OUI ? OUI... QUOI ?! MAIS C'EST IMPOSSIBLE ! NOM DE DIEU, OU EST CE PARASITE ?
UN MOMENT, MESSIEURS, UN PROBLÈME ADMINISTRATIF.
UN CHÔMEUR ! SI CELA SE SAIT... LA CAMPAGNE EST FOUTUE !
DIS, ROGER, UN SLOGAN C'EST QUOI ?
BEN HEU..
VOUS ÊTES SÛR D'ÊTRE CHÔMEUR ? N'ÊTES PAS EN VACANCES ? MALADE ?..
ENFIN, ON VA VOUS TROUVER DU BOULOT ! QUELS DIPLÔMES AVEZ-VOUS ?
HEU
LE LYCÉE...
PARFAIT ! ALORS...
ENSUITE, J'AI FAIT DE LA PHILO, DES LANGUES... J'AI SUIVI LES COURS DU SOIR DE MÉDECINE...
DE PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, PHILOSOPHIES NON-ORIENTABLES, MAIS COMME J'ÉTAIS TROP COMPÉTENT, J'AI EU DU MAL À TROUVER DU TRAVAIL. ALORS, J'AI GAGNÉ MA VIE EN FAISANT DES PETITS BOULOTS TAPISSER, TONDRE DES ŒUFS, COUPER DES CHEVEUX EN QUATRE J'AI PU DANS MES MOMENTS LIBRES, TERMINER MON DROIT, BIEN QUE, JE VOUS L'AVOUE, MON HOBBY C'ÉTAIT PLUTÔT...
MILLE SABORDS ! J'AVAIS PAS PENSÉ À ÇA ! UN TYPE QUI SAIT TOUT ! LA FORMULE NE MARCHE PAS AVEC LUI !
L'ÉTUDE DES RAPPORTS ENTRE L'ÊTRE ET LE NÉON.
KRAAAAAAAAASK
QU'EST-CE QUE C'EST ?
HA !! QUELQUE CHOSE QU'IL IGNORE !
BRAVO !
LA CONSTRUCTION DES PONTS ! TU VOIS BIEN QU'IL Y A TOUJOURS QUELQUE CHOSE QU'ON NE CONNAIT PAS ! VIENS AVEC MOI !


MAIS CE PONT EST MAL FOUTU !
BIEN SÛR.
QUE DEVIENDRAIENT CES GENS SI LE PONT NE S'ÉCROULAIT PAS RÉGULIÈREMENT ?
IL FAUT BIEN QU'ILS TRAVAILLENT, NON ?
MAIS, PENDANT MES ÉTUDES D'INGÉNIEUR, ON M'A DIT...
HEIN ?
INGÉNIEUR BOF ! Y A RIEN À FAIRE DE CE MEC...
MONTEZ !
QUE FAIRE DE CE TYPE ? TU VOIS CE QUE JE VOIS ? TU VEUX TA PART DU GÂTEAU...
QUOI ?
garantie 2 heures
...DES ÉLECTIONS ? OUI ? ICI, ON VA TE TROUVER QUELQUE CHOSE !
HOOPLA !
REGARDEZ-MOI ÇA ! C'EST PAS POSSIBLE ! LE PANNEAU ! IL VA TOMBER !
AÏE ! AÏE ! AÏE ! ATTENTION !
BRAVO, LES GARS ! ÇA VOUS FERA SIX JOURS DE TRAVAIL DE PLUS !
TSSS... C'EST UN CAS DÉSESPÉRÉ ! QUE FAIT-IL DES CENT MILLE INSTITUTEURS UTILISÉS POUR LA MENUISERIE ?
AÏOUILLE !

JE HAIS LA POLITIQUE
VOTEZ POUR MOI
J'EN AI MARRE DU PLASTIQUE DÉCORATIF !
VOUS PRÉFÉREZ LES PETITS PAINS ?
QUI A SONNÉ ?
IL EST FOU !

UN BEAU VÉLO SUR UN SANDWICH AU FROMAGE.
AH ! AH ! DIT-IL EN FOURRANT SA MAIN DANS LA CULOTTE D'UN ZOUAVE !
LISEZ "À POÊLE" LE MAGAZINE DE LA CUISINE SIMPLE !
MAGNIFIQUE POUR QUELQU'UN COMME ÇA, IL Y A DU TRAVAIL !
BREUH HEU...

EH, JACQUES, REGARDE QUI ARRIVE !
YOUPIE ! WAGADOU !
YOUPIE ! WAGADOU... ENFIN UN LANGAGE CLAIR !

DIS-MOI, RAYMOND, TU NE LE PRENDRAIS PAS DANS TON ÉQUIPE ?
BRUMATISME ! BAC ET CHIRARRE !
GENTIL GARÇON DIRAIT-ON...

MAIS LES COULEURS NE SONT PAS D'ORIGINE !
MONTEZ, JEUNE HOMME, JE VAIS VOUS PRÉSENTER MES COLLÈGUES !

PIN-PON...

OUF... LA CAMPAGNE DE RÉÉLECTION EST SAUVÉE !
HEE
AÏE !

IL ÉTAIT TEMPS QU'ON INJECTE DU SANG NEUF À CE GOUVERNEMENT ÇA NOUS CHANGERA DES DIRECTEURS DÉPRESSIFS.
YOUPIE ! WAGADOU !
FIN

LE CIRQUE AUJOURD'HUI

Un dossier coordonné par Francis Kochert. **Journaliste. A vu son premier spectacle de cirque à l'âge de cinq ans. Ne s'en est jamais remis.**

« Que reste-t-il de nos amours »

MONTMARTRE : LE CIRQUE MEDRANO

Crise ou pas crise, quel cirque ! Quels cirques ? Tout va mal, paraît-il. Dépôt de bilan chez Jean Richard pour Médrano, disparition totale et récente du cirque Rancy. Grand battage dans tous les journaux, à croire qu'on préfère parler du cirque plutôt que d'y aller. Alors, nous ne nous joindrons pas au chœur des pleureuses. Ce dossier cirque, en chantier depuis plusieurs mois, donne la parole à des créateurs, qui font, rêvent et donnent à rêver, à ressentir. Gens du cirque, gens d'ailleurs.

F.K.

SAMPION BOUGLIONE : «JE TRAVAILLE POUR L'ARGENT»

Dirigé par Sampion, Joseph et Emilien, le Cirque Bouglione est une affaire de famille qui en est à sa sixième génération. Le bureau roulant de la direction en tournée n'a rien à envier, volume mis à part, à un bureau directorial sur les Champs-Elysées : tout traduit une aisance certaine, que Sampion Bouglione ne cherche pas à dissimuler.

«Bouglione marche bien ! Nous faisons une tournée de 280 jours par an, soit un peu plus de 240 villes. Notre cirque se dirige un peu comme une usine. C'est une entreprise qui emploie 300 personnes, Ilepuis les administrateurs en passant par le chef de piste, les électriciens, les avant-courriers, les musiciens... et les artistes, qui tous vivent dans un véritable village roulant avec restaurant, école, etc. Moi je travaille pour l'argent. Le Cirque est une denrée éminemment périssable et coûteuse : un chapiteau vaut 25 millions de centimes et nous avons un parc automobile de 170 véhicules qu'il faut changer tous les deux à trois ans. Rien que pour la publicité nous employons 40 personnes qui tournent en avant du Cirque. A Nice, par exemple, nous avons couvert 35 000 m² de papier. Nous avons aussi deux cents animaux à nourrir chaque jour.

Pour le programme, que nous renouvelons chaque année, nous faisons une grande partie de notre sélection à l'aide de films video. Le recrutement est international. Et surtout, n'allez pas croire qu'il y ait crise de l'emploi. Au contraire : le Cirque connaît actuellement un important regain d'intérêt. Il évolue aussi. En ce qui nous concerne, je vous avouerai que nous préférons établir un programme harmonieux, en accord avec les goûts du public, plutôt que de nous faire plaisir en programmant des numéros exceptionnels et raffinés, mais parfois rebutants : chez nous, c'est le spectacle qui est la vedette. Ce qui nous importe, c'est la renommée de Bouglione. C'est la raison pour laquelle nous dirigeons notre entreprise de façon exclusivement familiale. On ne peut confier à l'aveuglette la gestion d'un Cirque. Voyez ce qui se passe chez certains concurrents... Chez nous, personne n'achète un clou sans passer par mon bureau. Nous sommes de vrais professionnels du Cirque.»

Propos recueillis par F.K.

KNIE «Rolls du Cirque»

Knie... en Suisse, c'est une tradition, un événement à chaque nouveau programme. On n'attend pas le cirque, on attend Knie. Cirque national qui ne touche aucune subvention de l'Etat, Knie est une entreprise familiale qui, chaque année, mène une tournée exclusivement suisse dans une soixantaine de villes où il revient toujours à la même époque.

Dirigé par Rolf Knie Sr. et Fredy Knie Sr., le cirque fête avec éclat cette année un double anniversaire : celui du 175e anniversaire de la dynastie Knie et sa 60e tournée sous chapiteau. A cette occasion, un spectacle exceptionnel a été mis sur pied, débutant par une rétrospective du dernier programme qui a eu lieu dans l'ancienne arène à ciel ouvert des années 1910. Les circophiles viennent de toute l'Europe pour assister à ces représentations uniques en leur genre. La réputation de Knie, véritable «Rolls du Cirque» selon le mot de Jean Richard, n'est bien sur plus à démontrer. C'est d'autant plus justifié que ce cirque peut rester près d'un mois à Zurich ou à Genève en assurant un taux de fréquentation de 75 à 80 % sous son chapiteau de 46 mètres de diamètre qui contient 4 000 places !

Célèbre pour ses dressages en douceur, pour ses numéros éblouissants, tel l'extraordinaire tigre cavalier d'un rhinocéros, ou la cavalerie dirigée par Fredy Knie, et pour tant d'autres prestations exemplaires, le Cirque National Suisse Knie peut être considéré actuellement comme le plus beau cirque du monde.

Arnaud FAVARGER

ALEXIS GRUSS Jr. : «QUELLE CRISE DU CIRQUE ?»

Le petit Cirque à l'Ancienne des Grüss, dans la plus pure tradition familiale, a planté depuis le printemps son nouveau chapiteau au cœur de Paris, sur le parvis du Centre Beaubourg. Alexis Grüss s'explique.

«Notre sédentarisation volontaire n'est pas un problème de survie, mais une attitude cohérente pour essayer de créer de véritables nouveaux numéros harmonieux et soigneusement mis au point. Nous avons, par exemple, fait d'importantes recherches dans des archives de cirque et créé, mis en scène, un spectacle essentiellement familial que nous renouvelons tous les ans. Et le renouvellement, croyez-moi, est le problème le plus urgent actuellement dans le monde du cirque. La véritable crise réside peut-être bien dans l'absence trop fréquente de bons numéros. Quant au problème Jean Richard, il tient au gigantisme et à de trop importantes erreurs de gestion. Grand cirque n'est pas forcément synonyme de bon spectacle non plus. Le public, lui, dans l'ensemble ne boude pas le cirque : rien qu'à Paris, l'hiver dernier, on dénombrait onze cirques ! Voyez notre nouveau chapiteau. Avec ses 1 500 places, il permet un merveilleux contact entre les artistes et les spectateurs. Au cirque, l'intimité est nécessaire.

A notre travail personnel de recherche nous avons aussi ajouté depuis quelques années la création et l'animation du Conservatoire Nationale du Cirque où travaillent avec acharnement des élèves qui ne sont pas forcément enfants de la balle.

Si les problèmes des cirques sont réels et parfois de taille, il faut peut-être chercher la crise ailleurs».

Propos recueillis par F.K.

LE CIRQUE AUJOURD'HUI

CÉLÉBRATION DU CIRQUE

JEAN MONTEAUX, journaliste, écrivain, critique musical, est habité par une certaine idée du cirque. Son «Barnum», aux éditions Grasset, a été couronné par l'Académie Française.

Le Cirque est quotidien. Et permanent. Il commence avec l'espoir.

Un Cirque va peut-être venir. Pourquoi n'y aurait-il pas un chapiteau en tournée dans cette région ? Dans la presse, pas la moindre publicité ? Et sur ce mur, là, n'est-ce pas l'affiche de Bouglione ? Ou de Rancy ? Cette voiture rouge, croisée à l'instant, celle d'un avant-courrier ?

Celui dont le mobile affût est instinct, celui-là est amateur. Il est amateur de Cirque comme un autre l'est de femmes, et tel, toujours satisfait mais jamais comblé, il cherche, furète, observe, enquête, scrute, guette, épie. Qu'il découvre enfin une affiche et son espoir prend tournure. Il s'en approche, passe devant, revient sur ses pas, ménage son plaisir. Puis, brusquement, s'arrête, se plante face à l'affiche qui lui éclate de rire au visage.

Les couleurs paradent en joie majeure avec un clown à la clef. Les lettres tournent, voltent et virevoltent. Le poème se compose peu à peu sur fond d'érotisme.

L'affiche se fait promesses ; elle multiplie ses tentations, mieux qu'attirer, elle invite, elle provoque, elle affriole. Elle dope l'imagination qui se donne spectacle.

Les personnages s'en mêlent ; et jongle le jongleur, et vole le trapéziste, et roule le cycliste. Fauves, chevaux et chiens — sans parler des otaries qui applaudissent — réveillent l'orchestre. L'esprit s'y perd, mais l'amateur de Cirque le rassure : il n'est pas poète, lui. Il a les pieds sur le tapis-brosse et la tête sous la coupole. Il sait bien qu'ayant le Cirque au corps, il n'est pas victime d'un mirage, mais témoin de son intime réalité. L'affiche lui est Cirque, comme le lui avait été l'espoir. Et comme va lui être, maintenant, l'attente.

Elle est l'une de ses voluptés, et non la moindre. Elle commence tout de suite : lues, sur l'affichette blanche collée à la hâte dans la gueule d'un lion, date et place de la cérémonie. Elle est riche, abondante, généreuse, grosse d'images, de sons et d'odeurs. Attendre un Cirque, c'est arriver en avance à un rendez-vous d'amour. La mémoire projette l'avenir.

L'attente magnifie. Elle accorde au superlatif les numéros annoncés. Connus, elle amplifie leur somptuosité, décuple leur audace, raffine leur présentation. Inconnus, elle multiplie leurs possibilités. Rêveur, l'amateur ? Mais non, voyant.

Le Cirque lui est présent bien avant son arrivée. Qu'il en parle ou garde secrète sa joie, il vit du Cirque et pour le Cirque en tous lieux et à tous moments.

Début juin, au départ d'une longue tournée à travers toute la France, le petit chapiteau de l'Ecole Nationale du Cirque, dirigée par Annie Fratellini et Pierre Etaix, est installé pour une dizaine de jours Boulevard Henri-IV à Paris.

LE CIRQUE, CE N'EST PAS LE CIRQUE !

ANNIE FRATELLINI, CLOWN QUI AIME FAIRE RIRE, EN PARLE SÉRIEUSEMENT

Il y en a assez des «géants» du Cirque. Sous notre petit chapiteau, on travaille beaucoup mieux et on se sent bien. Ce n'est sûrement pas moi non plus qui me battrai pour obtenir un Cirque National : ce serait une erreur. Les subventions d'accord, mais surtout pas de structures lourdes. Ici, ce que nous avons réussi à présenter au public avec les élèves, c'est un vrai spectacle «mis en piste», où tous les numéros, tous les enchaînements ont été soigneusement étudiés.

C'est pour qu'existe une véritable formation professionnelle que nous avons créé, après quatre années de bagarre, l'Ecole Nationale du Cirque. Nous avons tenu bon, face au Ministère de tutelle et actuellement nous existons sous forme d'association à but non lucratif. L'Ecole vit aujourd'hui, réalisant l'espérance de centaines de jeunes qui y travaillent et qui, sans elle, ne pourraient apprendre leur métier.

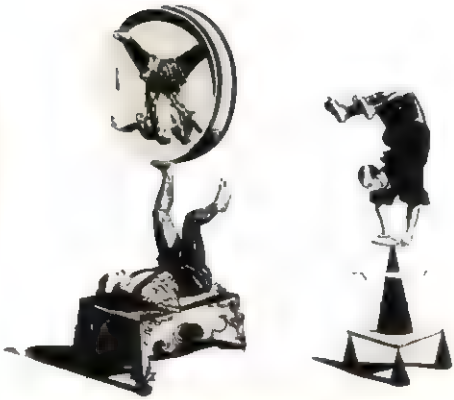
Avec le chapiteau, les élèves apprennent en répétant, mais aussi en regardant travailler les artistes : la piste sera toujours la plus belle et la plus efficace des écoles !

J'ai aussi contribué à créer un C.A.P. de monteurs en chapiteaux, reconnu par le ministère de l'Education, ce qui permettra aux élèves-monteurs de tout faire eux-mêmes : plans, menuiserie, serrurerie, etc. Les débouchés commerciaux sont évidents.

Quant aux élèves de l'Ecole à proprement parler, 5 % d'entre eux viennent à plein temps. Une dizaine d'élèves ont déjà été formés sérieusement depuis quatre ans, mais personne ne part en piste sans être vraiment prêt. Il ne s'agit pas de hâter, par le spectacle, la vie professionnelle des élèves, mais d'agrandir leur champ d'apprentissage. Il est d'ailleurs obligatoire de suivre des cours de danse, d'acrobatie, etc. Pour l'art clownesque, des films sont présentés, et puis il y a aussi des cours de maquillage, mais, vous savez, la nature de clown, elle se révèle. Nous aimerions revaloriser les clowns à l'Ecole, d'ailleurs le capital que constitue notre troupe d'augustes est un phénomène unique dans le monde du Cirque. Les numéros de clowns de ces dernières années étaient souvent bêtifiants, manquaient de structure, de construction. Il faut chercher un véritable équilibre, utiliser la musique autrement que comme bouche-trou.

De même que c'est une erreur d'agrandir démesurément les chapiteaux. Le nôtre, avec ses 800 places est bien assez grand. Et puis les choses les plus simples sont souvent les plus efficaces. Franchement, c'est divin d'être clown dans un climat que l'on porte à bout de bras ! Avoir tout appris et s'en débarrasser : c'est idéal.»

Propos recueillis par F.K.



EN EXCLUSIVITÉ POUR (A SUIVRE)

RIEN NE VA PLUS ENTRE LA T.V. ET LE CIRQUE !

Voir ci-dessous les commentaires pessimistes d'André Sallée.

La situation du Cirque, en France, vis-à-vis de la Télévision, est absurde et dérisoire. A l'image, d'ailleurs, des rapports du Cirque et de l'Etat, sous quelque gouvernement que ce soit.

1) Aucune chaîne ne produit elle-même de programme de Cirque Notre télévision trouve inutile de miser sur un spectacle de Cirque comme sur une «Variétés», même ordinaire (pardon pour le pléonasme...). Le budget alloué aux achats d'émissions de Cirque est, d'ailleurs, de plus en plus réduit. D'où la disparition de «Vive le Cirque !», animé par Jacques Fabbri sur T.F.1 : on a trouvé une co-production avec la Grande-Bretagne, la Belgique et la Suisse qui revient moins cher. Ce geste est en contradiction formelle avec les vœux de créativité solennellement émis par le P.D.G de cette chaîne puisque «Vive le Cirque !», avec son montage très élaboré ses incursions dans les coulisses, était bien autre chose qu'un défilé de numéros : une approche sensible de ces gens, de ce milieu, très particuliers. Même attitude à Antenne 2, qui vient d'acheter une série anglo-américaine «économique», pour remplacer «Les Cirques du Monde» présentés par Jean Richard.

2) Les programmations de Cirque sont anarchiques ou désespérées

• Anarchiques. Deux exemples :

— Quand Guy Lux ne savait pas comment combler un temps mort entre deux sujets, il faisait piocher dans les archives du Cirque : des attractions passaient, sans présentation, sans commentaire et, en général, étaient interrompues avant la fin.

— Lors de la grève des comédiens, fin 76, on diffusa in extremis, sans aucune annonce préalable dans la presse, des programmes fraîchement achetés et qui méritaient un autre sort que celui de bouche-trou.

• Désespérées. Considérant que le Cirque n'intéresse qu'une minorité d'enfants, on attribue au Cirque des tranches suicidaires : face au film du dimanche soir ou le dimanche après-midi l'été Pierre Sabbagh pêcha par excès contraire lorsque pour les fêtes de fin d'année 74/75 il décida de passer treize programmes treize jours de suite. Le reste de l'année 75, plus rien...

3) Il existe donc un total mépris du Cirque sur les trois chaînes. Sur le plan tellement célébré du «service public», c'est une erreur. En effet, plus de cinq millions de Français vont au Cirque chaque année et sont donc intéressés par les jeux de la piste.

Mais le Cirque a le tort, évidemment pernicieux à notre époque, de ne présenter aucun intérêt financier.

A.S.

André Sallée a longtemps été animateur à Radio Luxembourg. Producteur de films T.V. sur le Cirque, il prépare actuellement pour la R.T.B. un film sur les Grüss.

DOSSIER

LE CIRQUE AUJOURD'HUI

PHOTOS DE PAUL DE GORDON INSTANTS DE CIRQUE ED. DE CHENE

GUY ARTHUR

ZAVATTA SUPERSTAR

Diversement apprécié dans le milieu du Cirque, Zavatta n'en est pas moins très familier au cœur du public. Il vient de se lancer récemment dans la grande aventure de la direction de chapiteau.

«Il y a 58 ans que je suis en piste Mon père avait un cirque et c'est comme ça que j'ai appris mon métier. Je suis le treizième de la famille, de la sixième ou septième génération de cirque, et avec mon père et ma mère, ça faisait quinze en tout, c'est déjà une belle troupe pour un cirque ! Mon père était très sévère pour le métier : il voulait qu'on fasse toutes sortes de choses... et parfaitement bien. Les grands cirques d'alors faisaient quarante mètres, rien à voir avec certains géants d'aujourd'hui, c'était pas l'époque du grandiose ! Il y avait beaucoup d'attractions : acrobates, trapèzes, écuyers, jockeys. La ménagerie est venue tard au cirque, vous savez, très peu avant-guerre »

«Moi j'avais quatre ans quand je suis entré en piste pour la première fois, je faisais des bricoles amusantes. A l'âge de six ans j'ai commencé l'acrobatie et j'ai continué comme ça trapèze volant, etc. J'ai tout fait jusqu'à l'âge de vingt ans. Un jour, j'ai dû remplacer un clown qui avait raté son train à Limoges. Je peux dire que je dois ma carrière à la S.N.C.F. Je l'ai remplacé au pied levé, et ça a tellement bien marché que je me suis dit : «Tiens, pourquoi est-ce que je ne continuerais pas là-dedans ?». Je ne me suis pas tellement inspiré des autres. Je trouvais qu'ils n'évoluaient pas assez vite. Moi j'ai voulu moderniser tout ça. J'ai été de l'avant. C'est vrai que je me suis un peu ramassé au départ, mais j'ai repris le dessus. C'est moi qui écris et fais tous mes sketches. Je suis moderne, je me sers de l'actualité. J'ai tiré mon personnage des dessins de Dubout ou j'ai vu un gars auquel je voulais ressembler

Si vous voulez être un grand clown, il faut savoir tout faire d'abord. Suffit pas de se mettre un nez rouge pour faire rire, hein ! Il faut savoir bien danser, jouer de la musique, être comédien, sensible, être humain : savoir rire, pleurer. Un clown c'est un monde. Pour faire le clown, il faut suivre le cirque pendant des années. Acrobate, trapèze volant, tout ça on peut l'apprendre, mais pas à faire le clown. Ce n'est pas quelque chose qui s'apprend en chambre ou dans une société de gymnastique. C'est très compliqué mon métier »

Propos recueillis par F.K.

MAURICE ROCHE
OPÉRA-CIRCUS

Indéfinissable, inclassable, inimitable. Ecrivain, dessinateur, musicien, typographe, linguiste, dramaturge, Maurice Roche a composé, à la gloire du cirque, cet Opéra-circus.

(Orchestre :)

Les deux pitres, un Auguste et une Clownesse, font leur entrée en s'injuriant : — Péquenot ! — Paillasse ! — Bouffon ! — Fou ! — Folle ! — Pajok !... A l'instar d'hommes-orchestres, ils sont bardés d'instruments de musique — ceux-ci aux dimensions insolites, en fait ramenés à une même échelle. Arrivés au centre de la piste, les deux compères, toujours en s'engueulant, se débarrassent de leurs fardeaux : deux petites harpes, une grande lyre, un saxophone, une clarinette — sur laquelle l'Auguste pose délicatement un ocarina — , une grosse caisse, un immense diapason, une sorte de cor fantaisiste, une cornemuse, une trompe et une espèce de calebasse. Puis ils disposent une partie de ces instruments dans l'ordre suivant :

La Clownesse fait remarquer que les trois quarts du public ne peuvent pas comprendre. Ils recommencent donc le même manège à chacun des trois autres points cardinaux du cirque afin que tous les spectateurs présents puissent apprécier ce qui pourrait être le titre du sketch.
La Clownesse avise la cornemuse et demande à l'Auguste à quoi cela peut bien servir. Celui-ci répond que c'est pour la version allemande :

— Et cette trompe ?
— Pour la traduction en anglais :
— Et ça ? **(Elle présente la calebasse... qui en réalité est une tête de mort que l'Auguste saisit et porte à la hauteur de ses yeux :)**
— «Tête servant de corps de résonance» ; les cavités orbitales faisant office d'«ouïes».
— C'est par là qu'il entend ?
— Non. Il est sourd : c'est le «Kopf» d'un musicien célèbre. Il sonne par les «ouïes» comme un violon...
— ou une pendule... Au fait, savez-vous quelle est la différence entre une pendule et un cadran solaire ?
— ...
— C'est que la pendule peut porter un chapeau !
— Quand je dis qu'il «sonne», ça veut dire qu'il chante !
(recitativo cantando :)

That skull had a tongue in it,
and could sing once...

(Parlé :) Tiens ! Aux dents du maxillaire supérieur, accrocher des cordes **(il sort de sa poche quatre morceaux de ficelle qu'il noue aux quatre incisives, avec des gestes de prestidigitateur)**, les faire passer sur l'épine nasale — chevalet — **(un serviteur de piste lui porte un petit marteau et des pointes appelées semences. L'Auguste se met au travail en commentant :)** et les fixer par des clous à l'os frontal ; les tendre **(il met le marteau dans sa poche, retourne le crâne et fait semblant d'en jouer avec un archet imaginaire, comme d'un violoncelle miniature :)** jouer — être tendu — être tendre **(il fredonne :)**

(Silence. Il contemple le crâne. Sprächegesang :) was grinsest du mir, hohler Schädel, her ? **(Il crie :)** Je suis le Doktor Faetus, vieux prodige ! **Clownesse (tendrement :)** — Moi, Mesfessestonphallus ; «Ich bin der Geist der stets verneint». Je suis l'esprit qui toujours nie.
Auguste (déclame :) — Alas poor Yorrick ! Here hung those lips that I have kissed.
Clownesse (recitativo secco :) — Don Juan au petit pied troublabilisant en quéquête d'absolu !
Auguste (se servant du crâne comme d'une mandoline :) — ré mi fa sol la fa ré — fa — la — sol la si do ré si sol — si — ré... et caetera ; Deh vieni alla finestra, o mi-o teso-oro ..
(S'approche de la Clownesse, lui offre le crâne qu'elle prend avec beaucoup de précautions, avec tendresse, cependant que, gestes à l'appui, Auguste dit :) Découpe dans l'espace taille hanches d'amoureuse **modèle** con $\begin{matrix}\text{vexe}\\\text{cave}\end{matrix}$; **(Il la caresse :)** Suggérer par la musique une forme en accolades

(Orchestre :)

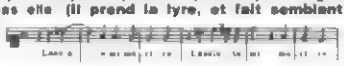
Auguste . — quand le regard se transforme en sons et se déduit le Désir suivant
(Pour ce qui suit, recitative secco.)
Clownesse — Et tu me trompais à tour de bras
— Oh ! A tour de bras . Mais non, c'est moi qui me trompais a chaque coup.
— Oh ! à chaque coup. Tu sautais sur toutes les occasions '

— J'en sautais aussi des occasions perdues les saintes in ri touchables ' Mais dans le tas du reste, il y en avait bien une neuve de temps en temps la giovin principiante..

— Assailli de toutes parts, tu voulais toutes les aimer à la fois
— Le temps m'était compté...
— Mais non ! C'était ta montre qui avançait
— Une montre ça n'avance pas ça tourne en rond du fait même qu'il y a une rame plus courte que l'autre
— Comme s'il ne te restait plus que quelques instants a vivre
— J'en profiterais pour dormir en essayant de rêver aux souvenirs . profils de musique — evocations féminines , musée imaginaire, concert égoïste .
(Air :)

Il y avait cette belle,
Froide, hermis devant un miroir ,
Encore fallait-il
Qu au moment même du
Elle savourât un Ice-cream

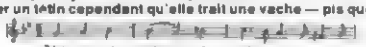
(Déclamation rythmique :) Qui eût jamais pu croire que, lorsqu elle regardait dans la glace, elle regardait la glace mais pas elle **(Il prend la lyre, et fait semblant d'accompagner la Clownesse qui chante :)**



(L'Auguste pose la lyre, s'assied près d'une harpe. Même jeu que précédemment : il fait semblant de jouer tandis que la Clownesse susurre :)

Auguste (recto tono :) — Il y avait celle — «je te ferai mimi» — qui fellationnait goulûment tandis que je jouais au clairon la sonnerie aux morts
(A l'orchestre, le clairon :)

Auguste (parlé :) — Il y avait celle aux petits nénés — du lait ô nana ! Dans l'étable, lui presser un sein, lui titiller un tetin cependant qu'elle trait une vache — pis que cela le con traire . .
Clownesse '



(L'Auguste l'interrompt d'un coup de maillechoc violent à la grosse caisse.)
Auguste et Clownesse (duo :) — Y a vaisselle qui fait la plonge des qu elle aperçoit un robinet
(La Clownesse cache son visage derrière le crâne dont elle se sert comme d'un masque regardant l'Auguste. Chanson :)

«Y avait celle dont on rêve
Et celle avec qui l on dort ,
Puis un jour il y a celle
Qu'on n'attendait plus

Auguste (effrayé :) — Que me chantes-tu la vieille camar(a)de ? Armature du possible les resumant ! Ainsi elles se ressemblent toutes, ce qui n'empêche pas d en preferer une — jamais la même **(Il s'écroule. La Clownesse sort lentement tandis que deux garçons de piste entrent avec une civière pour emporter l'Auguste.)**
(Orchestre :)

Maurice Roche

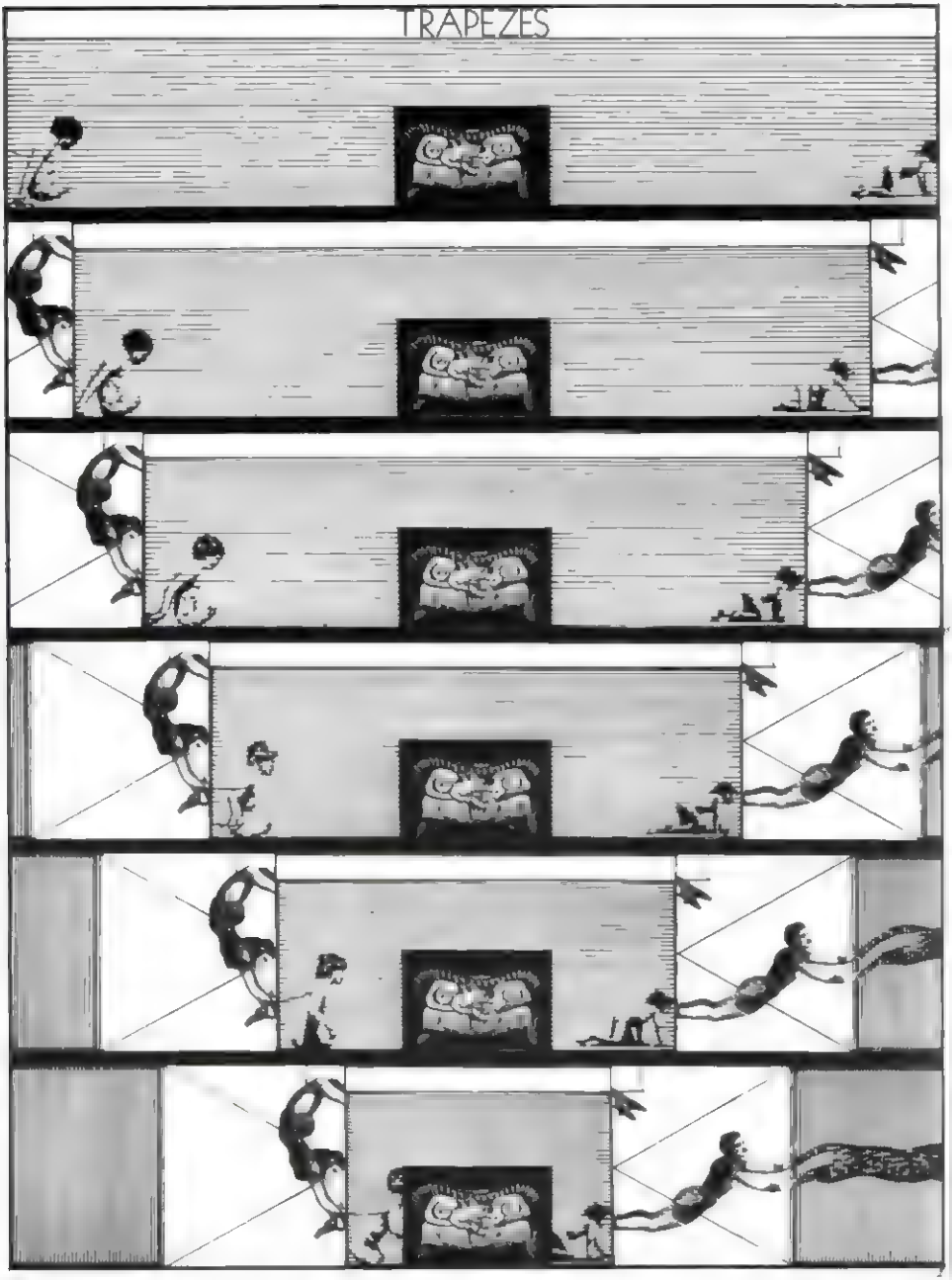
œuvres de Maurice Roche
Aux éditions du Seuil : Compact (1965) — Circus (1972) — Codex (1976) — Opera Bouffe (1975) •
Aux éditions Belfond . Mémoire (1976) • *en 10 - 18 : Compact (1976)*

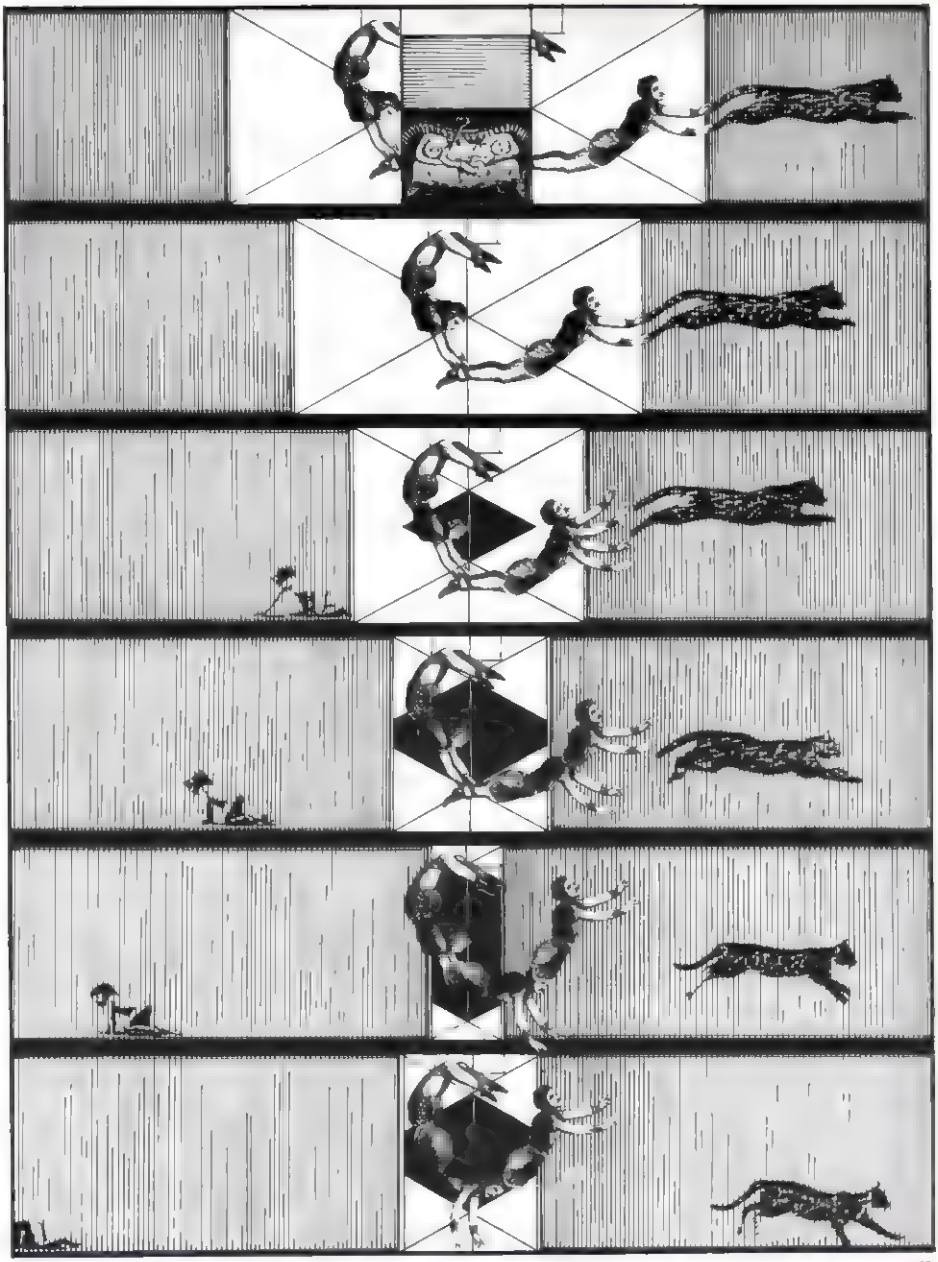
CIRCOFILMS

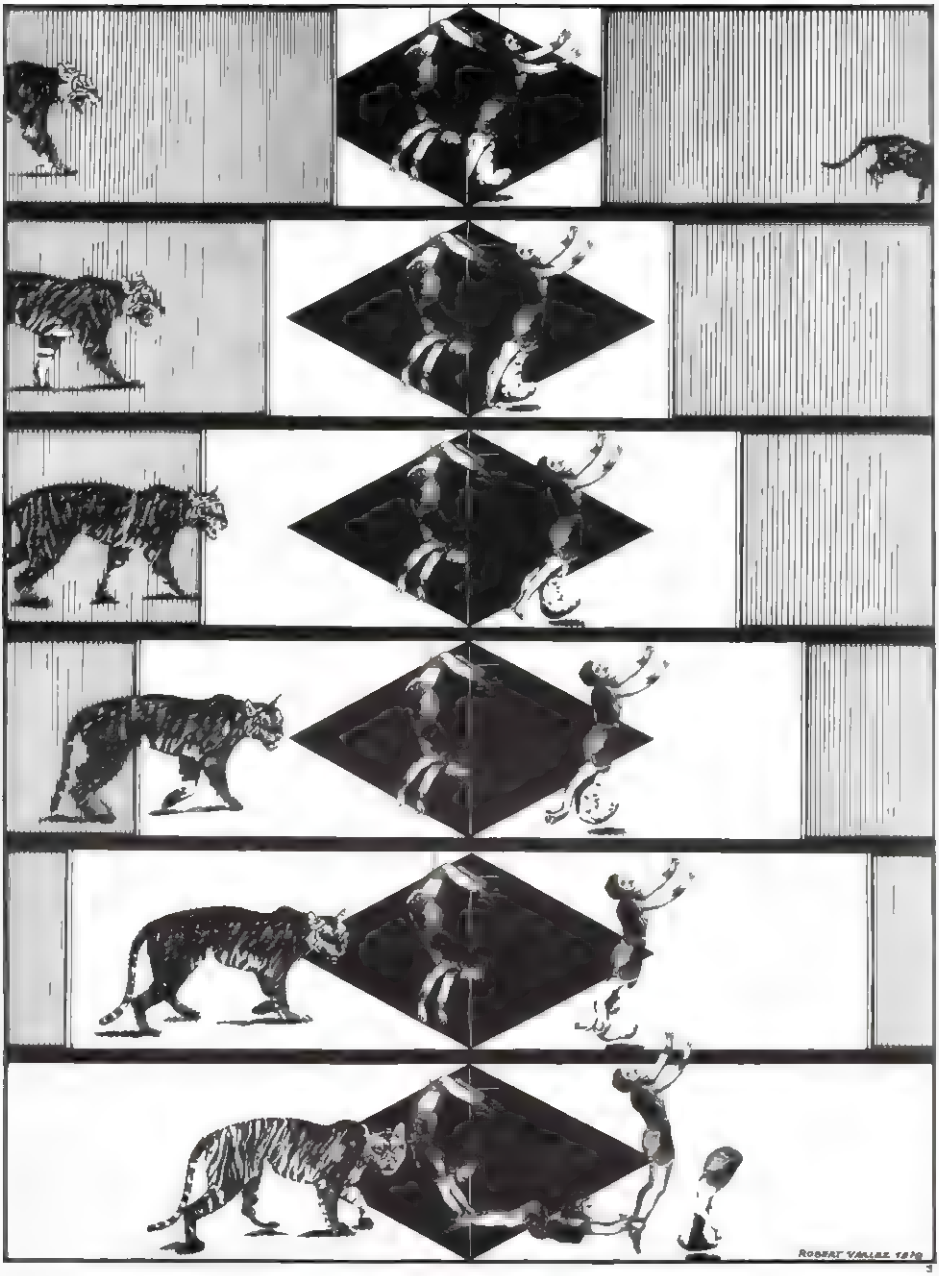
Emile Raynaud Footit et Chocolat (sketches)
Griffith Sally fille du Cirque
Victor Sjöström . Larmes de Clown (1924)
Charlie Chaplin . Le Cirque (1928)
Howard Hawks La monstrueuse Parade (1930)
Tod Browning Freaks (1932)
Jacques Feyder Gens du Voyage (1936)
Edward Buzzell Un jour au Cirque (Marx Brothers) (1938)
Cecil B de Mille Sous le plus grand Chapiteau du Monde (1952)
Ingmar Bergmann La Nuit des Forains (1953)
Fellini La Strada (1954)
Max Ophuls Lola Montes (1955)
Sidney Hayers Le Cirque des Horreurs (1959)
Samuel Bronston Circus World (1964)
Pierre Etaix Yoyo (1964)
Bo Widerberg Elvira Madigan (1967)
Fellini - Les Clowns (1970)
Henry Hataway Le plus Grand Cirque du Monde (1970)
Alexander Kluge Les Artistes sous le Chapiteau perplexes
Robert Altmann Buffalo Bill et les Indiens (1976)

BIBLIOCIRCUS

— 100 ans d affiches du Cirque par Jack Rennert (Weyner 1974)
CIRCUS Histoire Internationale du Cirque Rupert Croft-Cooke & Peter Cotes (Albin Michel 1977)
— Histoire Mondiale du Cirque Dominique Jando (J P Delarge 1977)
— Jokes du Cirque Francis Ramirez & Christian Rolot (Hachette Realité 1977)
— Le Cirque a l Ancienne Mode Devaulx & Alexis Gruss Jr (Weyner 1977)
— Le Grand Livre du Cirque (2 volumes) Monica J Raraevay (Bibliothèque des Arts 1977)
James Thiebaud Un cirque pour l'avenir Jean Montebus (Le Centurion 1977)
— Instants de Cirque photos de Paul de Cordon (Editions du Chêne 1977)
Emile Coryn Mimile le Clown Albert Laville (Hachette 1978)
Vivo Zavatta Achille Zavatta (Lefront 1976)
Knie une dynastie du cirque (Librairie Marguerat éditeur 1975 Lausanne)
— Face aux fauves chez Finder (Guy Authier)
• On consultera toujours avec autant d intérêt les livres savants et documentés d Adrien véritable mémoire du Cirque
• On trouve un rayon Cirque très important avec des raretés à la Librairie Bonaparte 31 rue Bonaparte 75006 Paris


TRAPEZES





3

extrait de :

LE SOURIRE AU PIED DE L'ECHELLE

HENRY MILLER

Traduit de l'anglais par Georges Belmont

De toutes les histoires que j'ai écrites, peut-être celle-ci est-elle la plus singulière. Je l'ai écrite tout exprès pour Fernand Léger...

H.M.

RIEN ne pouvait ternir l'éclat de l'extraordinaire sourire gravé dans la triste figure d'Auguste. En piste, ce sourire prenait une vertu intrinsèque, se détachait, s'amplifiait, expression de l'ineffable.

Au pied d'une échelle tendue vers la lune, Auguste s'asseyait, perdu dans la contemplation, sourire figé, pensées au bout du monde. Cette simulation de l'extase, portée par lui à la perfection, frappait chaque fois le public comme le summum de l'inconvenance. Le grand favori avait plus d'un tour dans son sac, mais celui-là était inimitable. Jamais aucun bouffon n'avait songé à figurer le miracle de l'ascension.

De soir en soir, il s'asseyait ainsi, en attendant que le cheval blanc, dont la crinière ruisselait jusqu'au sol en fontaines dorées, vint doucement le mordiller. La caresse de la jument, cette tiédeur de naseaux sur son cou, était comme le baiser d'adieu d'une bien-aimée ; l'éveillait exquisement, comme s'anime chaque brin d'herbe sous une délicate rosée.

Dans le champ du projecteur gisait, cerné, l'univers où, tous les soirs, renaissait Auguste. Ne s'y trouvaient que ces objets, ces créatures, ces êtres, qui se meuvent au sein des cercles enchantés. Table, chaise, tapis ; cheval, clochette, cerceau de papier ; et l'éternelle échelle, la lune clouée au chapiteau, une vessie de bouc. Avec quoi, Auguste et ses compagnons s'arrangeaient chaque soir pour reproduire le drame de l'initiation et du martyre.

Baignant dans des cercles concentriques d'ombre, s'élevaient étage sur étage de visages, coupés çà et là d'espaces vides, que le rayon du projecteur léchait, avec l'avidité d'une langue cherchant une dent absente. Les musiciens, noyés dans la poussière et les fulgurations du magnésium, se cramponnaient à leurs instruments, comme hallucinés, torses ondulant tels des roseaux sous un vent frémissant de jeux d'ombre et de lumière. L'homme-serpent se nouait et dénouait sur un roulement de tambours en sourdine, une fanfare de trompettes annonçait la voltige — c'était la règle Auguste, tantôt c'était un grincement mince et aigu de violon, tantôt une moquerie de clari-

nette, qui suivaient ses gambades pendant ses clowneries. Mais quand venait le moment d'entrer en transe, les musiciens, soudain inspirés, le pourchassaient, de spirale en spirale, de béatitude en béatitude, comme des destriers cloués à la plate-forme d'un manège en folie.

Tous les soirs, en étalant son maquillage, Auguste argumentait avec lui-même. Les phoques, quoi qu'on leur demandât de faire, restaient toujours des phoques. Le cheval, un cheval ; la table, une table. Auguste, lui, tout en restant un homme, était forcé de devenir quelque chose de plus : forcé de se charger des pouvoirs d'un être très particulier, au génie très singulier. Forcé de faire rire le peuple. Faire pleurer les gens n'était pas difficile ; ni même les faire rire ; il y avait beau temps qu'il avait découvert cela — bien avant qu'il eût seulement rêvé du cirque. Auguste, cependant, avait de plus hautes aspirations : il désirait faire à ses spectateurs le don d'une joie qui se révélât impérissable. C'était cette idée fixe qui lui avait inspiré son numéro de feinte extase, sur la chaise, au pied de l'échelle. C'était par pur hasard qu'il était tombé en transe, apparemment ; il avait oublié ce qu'il était censé faire à ce moment-là. Quand il avait repris ses sens, tant soit peu affolé et terriblement inquiet, il s'était aperçu qu'on l'applaudissait frénétiquement. Le lendemain soir, il répéta l'expérience, délibérément cette fois, tout en priant que ce rire rauque et idiot qu'il suscitait si facilement, cédât la place à la sublime joie qu'il brûlait tant de communiquer. Mais chaque soir, malgré la ferveur, presque, de ses efforts, le même délire d'applaudissements l'attendait.

Plus elle avait de succès, sa petite pasquinade au pied de l'échelle, plus sa ferveur le brûlait. De soir en soir, les rires devenaient une souffrance, lui faisaient de plus en plus mal aux oreilles. A la fin, cela devenait intolérable

Et une nuit, les rires se changèrent brusquement en brocards et en sifflets ; les chapeaux suivirent, et les peaux d'orange ou de banane, et d'autres projectiles plus solides. Le coup était raté : Auguste n'était pas « revenu ». Trente minutes le public avait attendu ; puis un malaise l'avait gagné, puis la méfiance, et finalement les nerfs avaient craqué, et cela avait donné cette explosion furieuse de dérision.

Quand Auguste reprit connaissance dans sa loge, il fut stupéfait de voir un médecin penché sur lui. Sa figure, sa tête, étaient toutes tailladées et meurtries. Le sang s'était coagulé par-dessus le maquillage, le masque déformé était méconnaissable. On eût dit Dieu sait quoi, laissé là sur le billot d'un boucher.

Son contrat rompu net, Auguste s'enfuit du monde qu'il connaissait. N'ayant nul désir de reprendre sa vie de clown, il se mit à errer çà et là. Il passait comme une épave, inconnu, non reconnu, à vau-l'eau parmi la multitude à laquelle il avait enseigné le rire. Il n'y avait pas d'amertume, au fond de lui-même ; rien qu'un abîme de tristesse. Et c'était une lutte constante pour refouler les pleurs.

Il commença par accepter cette nouvelle condition du cœur. Tout au plus était-ce, se disait-il, un malaise provenant de la cassure brutale dans cette routine longue d'une vie. Mais quand des mois eurent passé, peu à peu à la fin il comprit qu'il portait un deuil — le deuil de quelque chose qu'on lui avait pris : non pas le pouvoir de faire rire les gens, certes non ! il y avait longtemps que cela ne l'intéressait plus ; mais quelque chose d'autre, de plus profond que cela, et qui n'appartenait qu'à lui.

Puis un beau jour, l'idée lui vint comme une aube, qu'il y avait longtemps, très longtemps qu'il n'avait connu l'état de béatitude. Cette découverte le laissa tout tremblant, au point qu'il mourait d'impatience de regagner sa chambre. Mais au lieu de se ruer à son hôtel, il héla un taxi et cria au chauffeur de la conduire aux abords de la ville.

— Où cela exactement ? s'enquit le chauffeur.

— Je m'en fiche, pourvu qu'il y ait des arbres ! s'impatienta Auguste. Mais pleins gaz, je vous en prie... c'est urgent.

Devant un dépôt de charbon, ils finirent par trouver un arbre solitaire. Auguste ordonna au chauffeur de s'arrêter.

— C'est ici ? demanda l'autre innocemment.

— Oui, fichez-moi la paix, répliqua Auguste.

Un temps interminable, sembla-t-il, Auguste s'efforça désespérément de recréer un semblant de l'atmosphère qui préludait en quelque sorte, habituellement, à ses séances du soir, jadis, au pied de l'échelle. Malheureusement, la lumière ne pardonnait pas : un soleil torride lui incendiait les yeux. « Le plus simple est de m'asseoir ici, songea-t-il. J'attendrai que la nuit tombe. Quand la lune se montrera, tout retrouvera sa place. »

Il ne tarda pas à s'assoupir. C'était un sommeil lourd, et il rêva : il retournait au cirque, en piste. Rien, absolument rien n'était changé, sauf que c'était un cirque où il ne se passait plus rien Envolé le chapiteau, effondrés, en allés les murs Haute dans le ciel, au-dessus de sa tête, la lune, la vraie. Une lune qui semblait galoper à travers des nuées stationnaires. Au lieu des étages de rangées circulaires, comme d'habitude, montaient en pente doucement inclinée, mais droit vers le ciel, des murailles de gens — il n'y avait pas d'autre mot. Et l'on n'entendait pas un rire, pas un murmure. Elles pendaient là, ces multitudes immenses et spectrales, accrochées dans l'espace infini ; et pas un seul de ces fantômes qui ne fût crucifié. Paralysé de frayeur, Auguste oubliait ce qu'il était censé faire. Au bout d'un temps intolérablement immobile d'indécision, pendant lequel il avait l'impression d'être plus cruellement trahi et abandonné que ne le fut jamais le Sauveur Lui-Même, il s'élançait comme un fou, cherchant à s'enfuir de la piste. Mais il avait beau courir dans tous les sens, les sorties étaient bloquées. En désespoir de cause, il se jetait sur l'échelle, commençait à grimper

fiévreusement, plus haut, plus haut toujours, jusqu'à ce qu'il fût hors d'haleine. Après avoir pris le temps de souffler, il se risquait à ouvrir les yeux et à regarder autour de lui. D'abord en bas. Le pied de l'échelle se perdait, presque invisible, au fond du gouffre où reposait le sol, étale. Puis il levait les yeux : l'enfilade des barreaux s'étirait au-dessus de lui, à l'infini, perçant les nues, crevant même la gigantesque pelote de l'azur, où étaient piquées les étoiles, et montait droit jusqu'à la lune. C'était une lune perchée par-delà les étoiles, une lune incalculablement lointaine, gluée comme un disque gelé à la suprême voûte. Auguste se mettait à pleurer, puis à sangloter. Tel un écho, faible et d'abord contenu, mais s'enflant peu à peu comme une lamentation océane, parvenaient à ses oreilles les gémissements et les sanglots de l'innombrable multitude qui faisait mur autour de lui. « C'est horrible, murmurait Auguste. C'est naître et mourir du même coup. C'est le Purgatoire, et je suis fait prisonnier... » Sur quoi il s'évanouissait, chavirant à la renverse dans le néant. Il ne reprenait connaissance que pour s'apercevoir que la terre montait en masse à sa rencontre. Et ce serait, il le savait, la fin d'Auguste, la vraie : la fin des fins. Et alors, comme l'éclair d'un couteau, un souvenir zébrait sa mémoire. Il n'en avait même plus pour une seconde ; une demi-seconde, peut-être, et c'en serait fini de lui. Qu'était-ce donc, qui n'avait remué dans les profondeurs de son être et jeté cette lueur d'acier que pour mieux le précéder dans l'oubli de la mort ? Il pensait avec une telle rapidité, que dans l'éphémère fraction de seconde qui lui restait, il parvenait à reconstituer devant lui tout le cortège de sa vie. Mais l'instant le plus important de cette vie, le joyau autour duquel s'agglutinaient tous les événements significatifs de son passé, impossible de le ressusciter ! C'était la lumière, la révélation même, qui sombrait avec lui. Car il le savait, maintenant : il y avait eu un moment dans le temps, où tout s'était éclairé pour lui. Et voilà qu'à l'article de la mort, sournoisement on le spoliait de ce suprême don. Comme un avare, grâce à un prodige d'astuce et d'ingéniosité, Auguste réussissait ce tour de force impossible : saisir au vol cette ultime fraction de seconde qu'on lui accordait encore, et la réduire en fragments infinitésimaux de durée. Rien de l'expérience qu'il avait amassée au cours de quarante ans de vie, pas plus que toutes les brèves joies de l'existence réunies, ne supportaient l'ombre d'une comparaison avec ce ravissement sensuel qu'il éprouvait tout à coup, à chérir les infimes éclats de cette parcelle de seconde explosée. Mais lorsqu'il avait fini de hacher ce dernier de tous les instants, en morceaux si infiniment petits que cela faisait comme une vaste et fine resille de durée déployée autour de lui, à son angoisse extrême il découvrait qu'il n'avait plus le pouvoir de se souvenir. Du même coup, il avait fait en lui le vide absolu.

Le clown, c'est le poète en action. Il est l'histoire qu'il joue. Le clown exerce sur moi un profond attrait (bien que je ne m'en sois pas toujours douté) justement parce qu'entre le monde et lui se dresse le rire. Son rire à lui n'a jamais rien d'homérique. C'est un rire silencieux sans gaieté comme on dit. Le clown nous apprend à rire de nous-mêmes. Et ce rire-là est enfanté par les larmes.

H.M.

Henry Miller est né à New York en 1891. Son œuvre est en fait une vaste autobiographie qui retrace fidèlement sa vie. Ses principaux ouvrages : Le tropique du cancer (Denoël). Le tropique du capricorne (Chêne). Sexus. Plexus. Nexus (Buchet Chastel).

Copyright Editions BUCHET CHASTEL

AUDITION POUR UNE MAIN GAUCHE

FRED

EH BIEN, VOYONS CÉLA...
ÉCARTEZ-VOUS!
CLAC!
CLIC
ASSIS! HOP!
DÉBOUT! HOP!
HOP!
CLAC!
ATTENTION!.. ÇA SE COMPLIQUE!
HOP! SAUT PÉRILLEUX ARRIÈRE!
CLAC
HOP!
HUM... IL EST FORT, LE BOUGRE!
BON SANG! MON FOUET!
?
MON FOUET!
ARGHGLRRRRRRR

MAIS... VOUS ÊTES FOU!... TEUH! TEUH... VOUS... VOUS M'ÉTRANGLEZ!... TEUH... AR... ARRÊTEZ... TEUH! TEUH...
C'EST PAS MOI... C'EST... C'EST MA MAIN...

IL SUFFIT MAINTENANT!
HOP!
CLAC!
ASSEZ ASSEZ!
TEUH TEUH...

DANS LA CAGE! HOP! HOP!
CLAC!
CINGLÉ!

HUM!
HUM!

ALORS?..
ALORS QUOI?... VOTRE NUMÉRO NE M'INTÉRESSE PAS... TROP DANGEREUX...
PEUH!

EUH... BON, BEN ALORS... JE... JE VAIS ESSAYER DE DRESSER MA MAIN DROITE...
C'EST ÇA... REVENEZ DANS DIX ANS...
FIN

LES LIVRES DE FRED

LE MONDE EN X DIMENSIONS

Fred ne se raconte pas facilement. S'il parle volontiers de ce qu'il aime, en revanche, il n'est pas porté à l'analyse : il ne lit jamais, par exemple, les thèses consacrées à son œuvre. Instinctif, il laisse ses personnages vivre leur vie, et même « les regarde en spectateur ». Nourri de *Gulliver*, des *Mille et Une nuits*, de Doré et de Grandville, son univers déborde largement celui de la bande dessinée. C'est ce qu'il nous a raconté dans un entretien fréquemment ponctué de « Hum ».

Quand as-tu commencé à dessiner ?

Et bien comme tout le monde très tôt, vers les dix douze ans, dans les pages de mes cahiers et je faisais mes devoirs dans les marges. Ensuite j'ai continué. J'ai commencé par faire de la bande dessinée, et vers vingt ans je me suis mis au dessin de presse parce que c'était plus professionnel. Je faisais des *cartoons* dans différents journaux parce que c'était plus facile à placer qu'une histoire ou une bande, et puis je pensais que ça me convenait mieux. Alors j'ai travaillé comme ça pendant une dizaine d'années, et ça me plaisait bien. Après on a fait *Hara Kiri*, et là je me suis rendu compte que j'aimais mieux développer des histoires et raconter des histoires que de faire simplement un gag.

Et la première série, ça a été *Le Petit cirque* ?

J'ai fait d'autres trucs avant, mais rien d'important. *Les Petits Métiers*, les *Mamie-Mamie* qui étaient déjà des ébauches de bandes dessinées, mais ce n'était pas exactement sous la forme d'une longue histoire. Et la première bande dessinée, peut-être, vraiment bande dessinée, c'était *Le Petit cirque*, je crois.

Pourquoi le cirque ? c'était important pour toi ?

Oui c'est important, mais enfin ce n'est pas obsessionnel. Disons que ce qui m'intéresse, dans le cirque, c'est plutôt les coulisses, ce qui se passe derrière les décors ou dans la ménagerie, dans les roulottes. C'est *l'ambiance* du cirque, mais ça pourrait être aussi le théâtre. C'est plutôt le côté artificiel et fabriqué des choses, la transposition de ce qui se passe dans la vie finalement.

Tu allais souvent au cirque, étant enfant ?

Non, pas particulièrement, j'y suis plutôt allé après, justement avec des gens du cirque. Et puis il m'est arrivé de rencontrer des dompteurs, des gens comme ça, mais c'est toujours un peu le côté minable et sordide qui m'intéresse. Par exemple, j'avais vu un cirque à la Foire du Trône, le Cirque Lambert, je ne sais pas s'il existe toujours, c'était un cirque parfaitement minable, avec un mec habillé en explorateur, mais un mec de quatre-vingts ans, tout petit, tout jaune. La première fois que je l'ai vu, il y avait à côté de la cuisse un chimpanzé habillé aussi en explorateur, en short, etc., et à côté de lui un autre chimpanzé. Je regardais ça, et d'un seul coup je vois l'autre chimpanzé se lever, et je me suis rendu compte que c'était l'explorateur, le grand chasseur de fauves. Ça, ça m'a accroché, ça rejoint un peu ce que je peux faire dans mes histoires. Je suis allé voir le mec, et on a discuté. Il m'a dit *mon fils reprend l'affaire parce que, pour moi, c'est très difficile maintenant j'ai quatre-vingts ans*. Le Professeur Lambert ! Et son fils, il a cinquante-cinq ans et il commence à être dompteur. C'est vachement terrible, je trouve, de rentrer dans une carrière à cinquante-cinq ans, c'est le côté extraordinaire.

Alors je suis allé voir ce numéro, dans une tente, c'était vraiment un petit cirque, et le dompteur, un type d'une cinquantaine d'années donc, avait un ou deux pistolets dans la ceinture, un fouet, et puis Roarr ! il rentrait dans la cage en hurlant et en claquant son fouet, et il y avait un lion qui rugissait mais qui avait l'air tout gentil (Hum !). On avait l'impression qu'il lui donnait des coups de pied pour qu'il paraisse un peu méchant. C'est cet aspect du cirque qui m'intéresse, c'est pas les flonflons rutilants, etc.

J'ai aussi connu des trapézistes, des illusionnistes, et là c'est aussi le côté magique qui me plaît bien, mais magique minable. *Minable* pour moi, ce n'est pas péjoratif, c'est plutôt triste, pauvre, un peu mélancolique. C'est-à-dire qu'il y a le décor de façade, pour le public, mais dès qu'on sort de la scène il y a une autre dimension.

A part le cirque, quels sont les films et les livres qui t'ont marqué ?

Dans le cinéma, une des grandes choses qui m'ont marqué, c'est Chaplin, à la fois mélancolique et comique, des trucs dans le genre des *Lumières de la ville*, *Reverbère*. Pratiquement tous les films de Charlot. C'est un peu ce qui on ressent peut-être dans *Le Petit Cirque*. Ce que j'aime, chez Chaplin c'est qu'il fait rire et puis d'un seul coup, Tchac ! c'est un pas mélo, et après ça repart. C'est la surprise continuelle. Sinon ce sont les lectures d'adolescent : Edgar Poe, je l'ai lu et relu cinquante fois, Dickens, les contes fantastiques de Maupassant. Je crois que ça a pu contribuer à former ma façon de voir les choses. Il y a eu évidemment les contes de fée classiques, quand j'étais petit. Ensuite j'ai lu ce qui me tombait sous la main, beaucoup de romans de science fiction, des bouquins policiers, j'aimais beaucoup Chester Himes et les bouquins de la Série Noire. Un peu de tout en fait, c'est très éclectique comme lectures, je n'ai pas un auteur particulier. Là, ça fait très longtemps que je n'ai pas lu. Quand je commence un bouquin, il faut que ça m'accroche dès les premières lignes. Ce que je veux, c'est des bouquins qui me surprennent.

Dans Philemon, il y a beaucoup de passages pour aller sur le A. As-tu été influencé par Lewis Carroll ?

Oui, il y a eu Lewis Carroll aussi, mais je crois qu'Edgar Poe m'a plus marqué. Pourtant j'adorais Lewis Carroll. Mais je ne crois pas que ça vienne directement de là. C'est comme ça parce que ça me paraît évident que pour atteindre un monde imaginaire ou parallèle, il faut trouver un passage, pour Lewis Carroll, c'était derrière le miroir, c'est formidable, là ce sont d'autres passages, qui rejoignent ça. C'est à peu près le même principe.

Avant de faire de la bande dessinée, tu en lisais ?

Quand j'étais tout jeune : oui, j'en ai lu beaucoup. Toutes les bandes dessinées qui étaient en vogue à l'époque : ce qui est maintenant considéré comme l'âge d'or. Le premier truc, c'était *Mandrake* : j'aimais beaucoup, ça a vraiment été une découverte pour moi, de l'imagination, le monde en six dimensions, les hommes de verre ... J'aimais bien aussi *Prince Vaillant*, c'était l'aventure pour l'aventure, l'épopée. Et puis, *Pim Pam Poum*, *Luc Bradefer*. Mais je lisais ça complètement au premier degré, comme lecteur lecteur, je n'analysais pas, je lisais, je participais à l'histoire.

Et dans la bande dessinée actuelle ?

Je ne lis pas beaucoup, je feuillette beaucoup et je lis peu. Il y a des tas de dessinateurs que j'aime beaucoup, Giraud, Tardi, Gotlib, Druillet, Claire Bretécher, Hugo Pratt... Je crois qu'un de ceux que je préfère, quand même, c'est Pratt, parce que lui c'est vraiment un conteur d'histoires. Il raconte bien et il dessine bien : ça correspond tout à fait à ce que je pense de la bande dessinée. Forest aussi, et puis bien sûr Gebe. On a d'ailleurs travaillé ensemble et c'est un peu le même univers.

Tu as envie de sortir de la bande dessinée ?

Oui, bien sûr, pour moi la bande dessinée c'est la base, puis, partant de là, il y a plein de choses qu'on peut faire, de la télé, du cinéma, de la radio, du théâtre. J'ai très envie d'écrire des choses, ça m'est arrivé de faire des chansons, pour Jacques Dutronc, j'ai envie de refaire ça, des couvertures, des chansons, des pièces de théâtre, des scénarios de film, j'ai des projets comme ça. Mais c'est toujours le même monde, c'est un peu le prolongement de la bande dessinée. Je voudrais créer des décors aussi, écrire une pièce avec une grande participation des décors, des machines, des trucs qui bougent. Dans mes histoires, je prends finalement autant de plaisir à dessiner les décors et à inventer des trucs qu'à concevoir les personnages.

Hum !

Propos recueillis par MARC VOLINE

ICI MÊME

TARDI FOREST

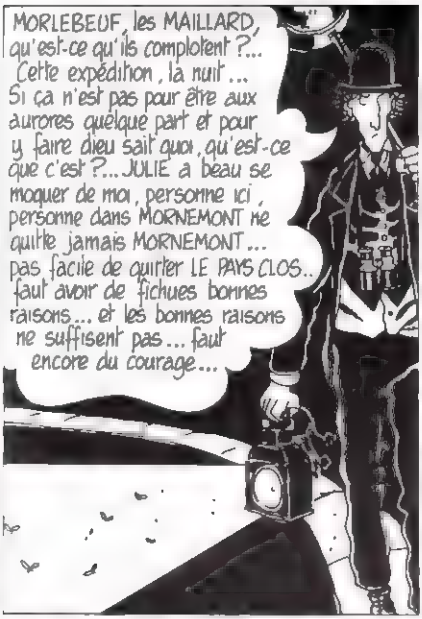
CHAPITRE VIII : J'AI UN AMI QUI FAIT NAUFRAGE

Quatre Septembre, l'envoyé secret du Président de la République vient de débarquer à Mornemont. Son but : faire du "Pays clos" une principauté où le Président, qui risque de perdre le pouvoir, puisse se réfugier. Mais une curieuse situation s'est instaurée à Mornemont : toutes les propriétés sont ceinturées de hauts murs. Et sur ces murs règne Arthur Même, qui fait payer un droit de passage à tous ceux qui veulent entrer ou sortir de chez eux. Grâce à l'argent ainsi gagné, Même a entamé un procès qui doit lui permettre de retrouver les terres perdues par ses aïeux.

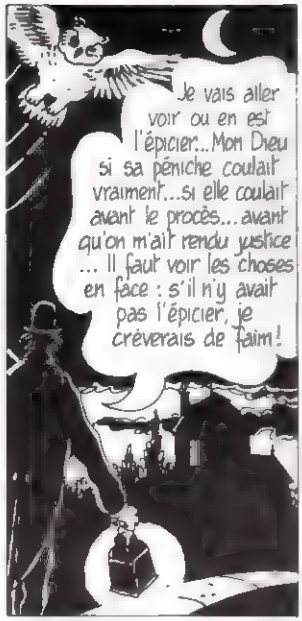
Qui donc peut sonner à cette heure-ci ?... Une urgence, peut-être ... avec cette fameuse maladie qui court, soi-disant...
DONG! DONG
MORLEBEUF ! ... avec les MAILLARD dans sa torpédo... Ils n'ont pas l'air spécialement malades... (sauf des yeux peut-être)... JULIE a dit: brillants... trop brillants...
Vous n'étiez pas en train de souper, au moins ?...
Hmmmm...
Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Faut-il que j'aille ouvrir d'autres portails ?... Autant le dire tout de suite...
Hmmm... eh bien, il y a celui des POUILLÉRON et celui des MAURY-DE-NANCELLES... et aussi la grille des CLAIRBEAUX
Nous sommes désolés, vraiment...
Des CLAIRBEAUX !.. mais c'est au diable !... Je veux dire au BOUT, ou presque !..
Y-a-t-il une autre route pour sortir de MORNEMONT ?...
Ça ! Comme je dis toujours : tant qu'il n'y aura pas un bac ou quelque chose pour passer le lac !...

On pourrait peut-être offrir à Monsieur MÊME de le prendre en stop... ça lui éviterait de cavaler et de faire des détours...
Ça c'est une idée !
Hmmmm...
C'est drôle c't'impression qu'j'ai qu'i s'passe des choses... des tas d'choses à la fois... un jour tout ça va s'mélanger...
... Et quand ça va s'mélanger... y en a qui vont pas y r'trouver leurs billes... C'jour-là, moi, j'aimerais bien les avoir mes billes... toutes prêtes dans mon sac... mais c'est pas facile ... Un exemple : j'ai d'mandé à ARTHUR de m'faire un enfant... quelle tasse ! Tout juste si ça a pas foutu en l'air tout c'que j'avais si bien amené avec c't'histoire de maladie... Bah !...on peut pas réussir à tous les coups...
Et vous rentrez quand ?... Je dis ça à cause des portails... Va bien falloir que vous les repassiez dans l'autre sens !
Mon chéri, quand rentrons-nous ?
Vous auriez intérêt à nous faire un forfait pour l'aller-retour...
107

Ce qu'on dit, c'est pour vous éviter le dérangement..
Hmmmm !
Parce que même pour nous, d'aller jusqu'au BOUT et de passer LE PASSAGE, c'est toute une expédition...
Eh... me r'voilà !...
Ah ! ...Vous avez la cisaille ?
Mince !...J'savais qu'j'oubliais quelque chose !...
J'vous f'rai r'marquer qu'elle n'a même pas rapporté un chausse-pied !
Exact... et d'avoir formulé une hypothèse d'un optimisme aussi enfantin m'inspire la plus grande confusion, mon cher... Je dois être fatigué sans le savoir... ce voyage a été si désagréable !...
De quoi vous parlez ?... C'est bête, hein, c't'histoire de cisaille !... J'savais qu'il fallait que j'revienne ici, mais j'savais plus à cause de quoi...
A cause l'interview !...
Ah ! C'était ça ?... Ben, j'vous écoute...
Non, c'est nous qui sommes là pour écouter... pour VOUS écouter, Mademoiselle... Approchez-vous et parlez dans cette petite boîte, là !


MORLEBEUF, les MAILLARD, qu'est-ce qu'ils complotent ?... Cette expédition, la nuit... Si ça n'est pas pour être aux aurores quelque part et pour y faire dieu sait quoi, qu'est-ce que c'est ?... JULIE a beau se moquer de moi, personne ici, personne dans MORNEMONT ne quitte jamais MORNEMONT... pas facile de quitter LE PAYS CLOS.. faut avoir de fichues bonnes raisons... et les bonnes raisons ne suffisent pas... faut encore du courage...

...Je suis bien sûr qu'ils avaient bu, pour s'en donner du courage... Ils "sentaient" d'ailleurs ... (la grôle)... et fallait voir: aimables comme jamais !... Faut-il qu'ils me préparent un sale coup...


Je vais aller voir ou en est l'épicier... Mon Dieu si sa péniche coulait vraiment... si elle coulait avant le procès... avant qu'on m'ait rendu justice ... Il faut voir les choses en face : s'il n'y avait pas l'épicier, je crèverais de faim !

... J'aurais dû faire des provisions... prévoir le pire... il faut toujours prévoir le pire... et puis il y a cette maladie... je ne vois pas pourquoi moi aussi je finirais pas par l'attraper !...

Bien ... résumons pour nos auditeurs : les gens d'ici sont malades - gravement - et ce Monsieur MÊME vous fait un procès dans l'espoir de vous chasser tous !... C'est ça !... Mais faut pas mélanger... d'un côté il y a la maladie, de l'autre il y a ARTHUR MÊME J'aime bien ARTHUR...

C'est un message du 2ème Bureau, Monsieur...
Je n'y comprends rien !...

Le message est codé... il faut y appliquer la grille convenue !...
Allez au diable ! J'ai horreur des jeux de société ... Dites-moi tout ça en clair !

Le communiqué indique que l'AGENT X8 a recueilli tous les renseignements nécessaires à l'opération prévue (ces renseignements ont été communiqués précédemment par radio et en clair), mais son submersible s'est échoué – il demande que vous lui envoyiez un autogire ou une vedette de secours afin de le récupérer...

Pourquoi pas un ZEPPELIN ?... Que l'AGENT X8 se débrouille !... Quand on a pour consigne d'être discret – extrêmement discret – on ne se promène pas avec un U-BOOT dans le bassin des Tuileries...

Mademoiselle, Radio-Cité et ses auditeurs vous remercient et vous applaudissent bien fort... mais comme dans tous les jeux radiophoniques il vous faut, pour gagner notre concours, répondre à une question subsidiaire : Comment fait-on pour traverser ce lac quand on a eu la maladresse d'abîmer son petit sous-marin ?
10

EH ! L'ÉPICIER, vous m'entendez ?...

Evidemment... c'est pas d'avoir le cul mouillé qui vous rend sourd.

Excusez-moi... d'ici je vous vois mal ... c'est à cause de la nuit...

Probable...

Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais vous êtes vraiment parti pour couler bas.. En tout cas votre chaloupe a une drôle d'allure... maintenant, faut tenir compte de l'effet de perspective ...ça trompe toujours un peu!

...Si vous-même aviez quelques craintes, n'hésitez pas à me le dire... j'irais vous chercher avec la barque... mon Dieu, je n'ai jamais pris les rames, mais s'il le fallait, s'il y allait de la vie d'un homme, s'il y allait de votre vie... de vous à moi la distance n'est pas si grande !...

Vous croyez ça !...

Si ça peut vous rassurer, je vais m'y mettre tout de suite... détacher la barque et m'essayer à la rame... un exercice ne coûte rien !

Ne vous fatiguez pas !..

Vous parlez comme si vous avez le projet de vous laisser couler avec la péniche !...
Vous au moins, vous avez du nez !... C'est mon projet en effet...
BOUILLON
KUB

Quelle idée ! Rien n'oblige le commandant d'une épicerie de se laisser engloutir avec son bâtiment... c'est pousser un peu loin le sens de l'honneur...
L'honneur n'a rien à foutre là-dedans !... Si j'ai pris cette décision, c'est que ma vie n'a plus aucun sens (comme on dit)...

"Comme on dit", peut-être, mais pour moi ça ne veut rien dire...
Apprenez que j'ai trahi ma famille, mes ancêtres, toute la dynastie des épiciers-marniers... (et c'est peut-être quand même une affaire d'honneur !)

"De lac en lac toujours plus à l'Ouest !" C'était la devise de ma famille... Il y a eu le Baïkal, le Balaton, le Léman...
Je sais, je sais
Et moi je me suis retrouvé sur ce lac maudit !...
Hmmmm...
BOUILLON

Tout s'arrête ici... Finie la marche vers l'Ouest, conquérante et superbe... quelque chose (quelqu'un) ici m'a piégé... on dit : MORNEMONT "LE PAYS CLOS"... on pourrait tout aussi bien parler de nasse ou de chausse-trape! ... suffit d'un bon appât... à chacun le sien... pour les uns c'est une affaire de propriété... ou de dignité... pour les autres une affaire de bonne femme !
112

Hmmm... et pour vous ce serait quoi, l'appât ?
JULIE MAILLARD, puisque vous tenez tellement à me faire parler !...
JULIE!
Oui, Mossieur, voilre JULIE !... Vous êtes bien avancé, maintenant...
Je suppose qu'elle vous a demandé de lui faire un enfant... à moi aussi, évidemment... Je ne sais ce que vous lui avez répondu ... mais moi j'ai dit OUI et j'ai fait tout ce qu'il fallait pour ça... et je voyais déjà mon fils sur l'Ontario ou sur le Michigan (quel con !).
LA SALOPE !
Mais non... tout ce que vous voudrez, mais salope, non... je ne sais pas... elle serait plutôt idiote... ou folle... ou malade, selon les jours !...
C'est vrai.. selon les jours elle se découvre comme ci ou comme ça, ou autrement...
OH ! OH !... là-dessus, c'est pas un phénomène !... vous verrez quand vous voyagerez... si vous voyagez ...vous connaîtrez des femmes... beaucoup de femmes... pas difficile !... (on croit le contraire, mais non) et vous verrez... chaque jour elles se découvrent (à elles-mêmes) différentes... du moins elles le croient ; en réalité elles s'inventent, à mesure !...
15

Vous m'excuserez, mais y s'fait tard et j'ai un ami qui fait naufrage... faut qu'j'y aille !...
Vous n'avez pas répondu à la question subsidiaire : quel genre d'embarcation nous ramènera sur l'autre rive du lac ?...

Ah ! Ouais... ben y avait la pêniche de l'épicier... mais comme j'vous dis... y'a aussi la barque d'ARTHUR MÊME ...mais je crois qu'il y tient !...

Marchez devant, nous ferons le reste...
Ben en v'là des manières !...

Bon ! Qu'est-ce que c'est que ça ?
Ça, ce sont des chiens, Mademoiselle... des chiens endormis... On ne peut pas avancer un pied dans ce pays sans risquer de se le faire arracher par un de ces molosses !...

MAIS ILS SONT MORTS !...
Mademoiselle, j'ai omis de vous préciser que les femmes me portent assez facilement sur les nerfs...

Ecoutez, l'ÉPICIER, j'aimerais vous dire une chose...
Dépêchez-vous... parce que d'ici pas longtemps j'aurai de la flotte plein les oreilles...

Je n'en reviens pas, mais VOUS ALLEZ ME MANQUER.. et pas seulement à cause du cassoulet et de la poste ou... de la conversation... je ne peux pas vous dire pourquoi au juste, mais vous allez me manquer.. et... (sans doute est-ce ridicule) mais j'aimerais vous en donner UNE PREUVE...
Ahons bon !

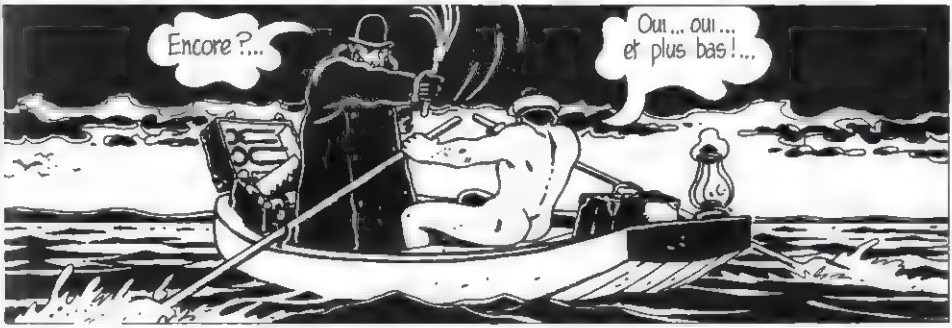
Si vous voulez bien vous accrocher un instant (je veux dire nager un petit moment)... je vais essayer de trouver JULIE... et de la ramener...
Non... merci... (Je vois ce que vous voulez dire et j'apprécie)...

Elle viendra... elle s'intéressera à mon sort (elle est généreuse) elle frémira pour moi, pour l'épicier en détresse... elle frémira aussi pour les poissons (beaucoup mourront d'indigestion, elle le sait)... puis elle frémira pour vous qui frémissez pour moi (dites-vous) et frémirez pour elle en la voyant frémir... ce qui est normal, on ne peut en vouloir à personne !

C'est vrai... c'est vrai qu'elle a tendance à frémir facilement... c'est dans sa nature, je crois...
Dans sa nature !... Dans sa nature... ce sont les glandes, oui, vous pouvez être sûr de ça !... les glandes qui font la nature...
ANCRE PILS
Je ne sais pas... je ne sais rien, de ces choses-là, sauf que ce n'est pas drôle... pas drôle du tout...
C'est que les glandes n'ont point d'humour, mon cher...
A présent, si vous le permettez...
L'ÉPICIER !..
116

Eh bien, BAUDRICOURT, à huit jours des élections, quels sont les résultats des derniers sondages ?...
L'opposition a fait le plein théorique de ses voix, Monsieur le Président... et la majorité est exactement aussi largement minoritaire que précédemment...

Des nouvelles de QUATRE SEPTEMBRE ?...
Son dernier message annonce, - non sans humeur - son retour imminent, Monsieur...


Encore ?...
Oui... oui... et plus bas !...

Oh ! Merde, l'épicier, merde et merde !
L'épicier sous trois mètres d'eau, ma barque volée par des inconnus... mais mon Dieu, à quoi ça ressemble ?...

Je n'ai rien dit...
Je sens qu'tu vas me mettre tout ça sur le dos ; l'épicier parce qu'il était amoureux de moi et les autres salauds, parce que j'me suis ramenée avec eux !...
Ils m'ont menacée, si tu veux le savoir... ils ont tué six chiens, et m'ont traitée de chienne... alors, qu'est-ce que je pouvais faire ?
Tiens ! J'aperçois autre chose, sur le lac...on dirait un canot à moteur... C'est peut-être une nouvelle attaque et on f'rait mieux de se planquer...
On dirait le canot automobile de MAITRE ROUBILLARD...
Ah ! Maître PALETOT !...
Bonjour Monsieur MÊME... Monsieur le Bâtonnier m'a chargé de vous rappeler que le procès commence jeudi à dix heures... Vous n'avez pas l'intention d'y assister ?...
Non... Oh ! non...

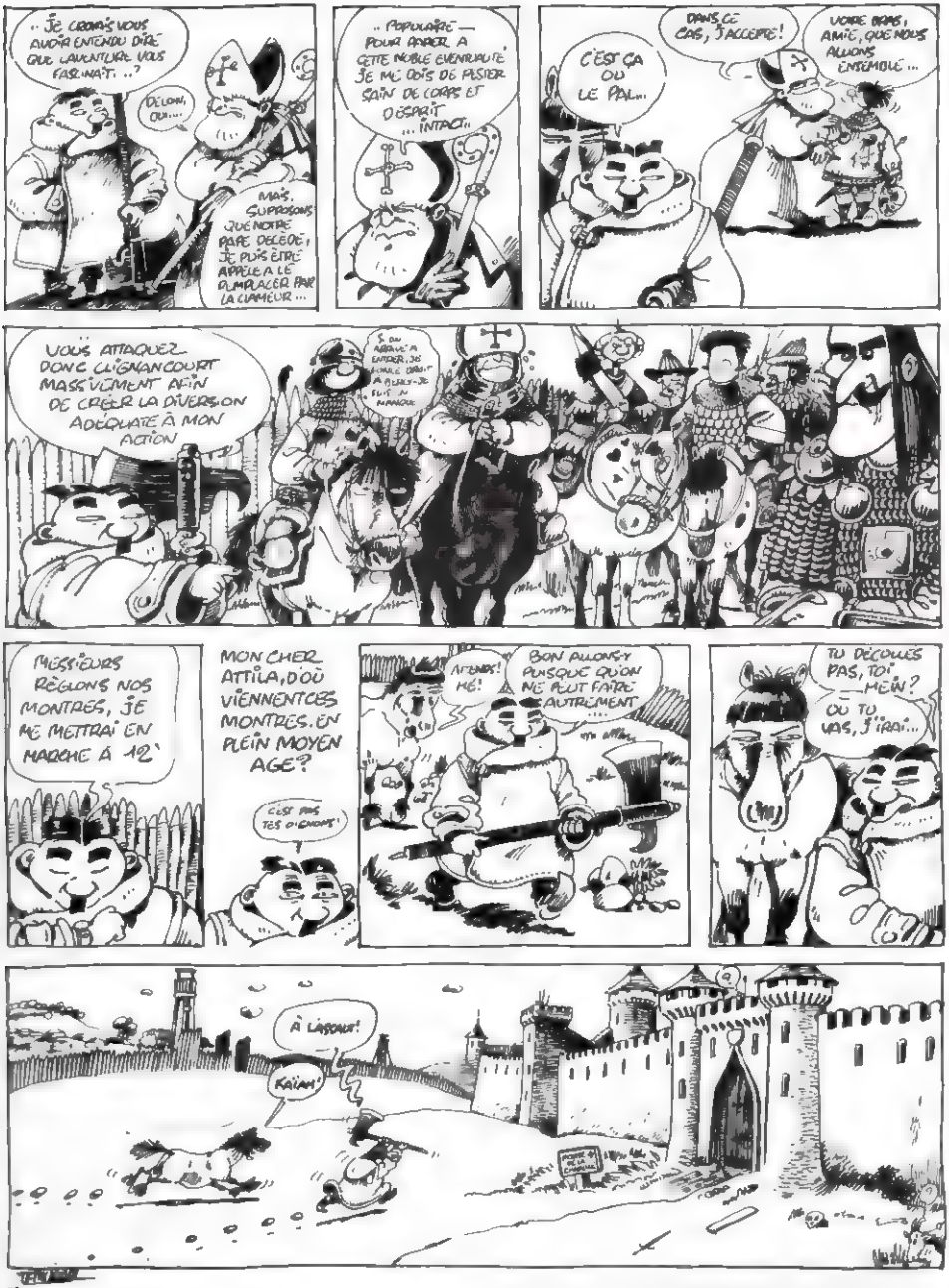
Dieu ! C'était pourtant simple... rien de plus simple que cette chose-là : d'un côté, moi, MORNEMONT, et de l'autre... les autres... les voleurs, les squatters, vautrés sur mes propriétés !...
J'ai de bons avocats, je les paie régulièrement (grassement) et mon affaire se présente bien (très bien)... bientôt je récupérerai le terrain des MAILLARD et le reste suivra !..
"Si vous gagnez ici vous gagnerez là" (jurisprudence), a dit BOUGREVAL... (ou PALETOT, je ne sais plus)... "et ainsi de suite" (c'est peut-être même ROUBILLARD - le bâtonnier - qui a dit ça : "ainsi de suite")
Là-dessus arrive JULIE (maman pardonne-moi) et l'épicier se noie (suicide insensé) et me coupe les vivres (péniche coulée bas avec cassoulet, butagaz et champagne)... et des inconnus (d'impensables malfrats) me volent ma barque - un souvenir de mon père... alors je dis : rien ne va plus !...
...On sort du sujet !
119

Qu'est-ce que tu veux encore ?
Excuse-moi, si j'te cours après... mais j'ai un truc à t'dire... j'l'avais oublié, mais maintenant ça m'revient...
Alors ?...
Mon père et ma mère - les MAILLARD, quoi, ont pris un avocat !... celui de MORLEBOEUF...
UN AVOCAT !... C'est la meilleure !
J'te comprends pas, ARTHUR... tu pensais qu'ils allaient pas s'défendre ?... qu'ils allaient se faire virer comme ça, sans rien faire contre ?
MORLEBOEUF, c'est un vieux renard... procédurier... (c'est ça, on dit comme ça : procédurier...). C'est son père à lui et, avant, son arrière grand-père, qui ont emmerdé les ancêtres et qui leur ont piqué les terres... (mon pauvre ARTHUR) ... c'est con ça, j'te l'avais jamais dit : mais t'as pas pire ennemi que MORLEBOEUF !
Je comprends, maintenant... Cette expédition hier soir... tous ces portails qu'il fallait ouvrir, jusqu'au BOUT... Ah ! Misère de misère ! ... A cette heure-ci ils sont à pied d'œuvre ... l'avocat est sûrement une crapule ... il leur conseille de payer les juges, de les acheter...
12

Merci BAUDRICOURT, vous pouvez disposer...
("Vous pouvez disposer, BAUDRICOURT")
Disposons...
Mercredi 29 Mai 10h du matin.
... a sa tête des mauvais jours. QUATRE-SEPTEMBRE
... a cru bon de le faire attendre (le bossu est rentré
furieux de son expédition). A 7h30 Madame a
téléphoné de CASTELVIGNAC. Peur panique des
élections. Persuadée qu'il y aura des émeutes
dimanche soir après la proclamation des résultats.
Elle a rêvé des fontaines de la capitale crachant
du sang... hémoptysie urbaine pour le grand soir.
... raccroché à 7h42. N'a pas parlé des
... de SAINT-
du sang... hémoptysie urbaine pour le grand soir.
Elle a raccroché à 7h42. N'a pas parlé des
enfants. A 7h43 GHISLAINE appelle de SAINT-
PAUL-EN-MER. Elle demande si l'avion personnel
du Président est vraiment complet, ou s'il y a encore
de la place dans les soutes pour deux ou trois
valises - celles de sa mère. A 8h06, il appelle
DE BARANDON et BADINSKI à leur domicile.
Le Garde des Sceaux et le Ministre de l'Intérieur
sont convoqués pour 14h et 14h30.
121
(A SUIVRE)

Channe tark
'CORE UN PEU DE THÉ, ATTILA ?
INUTILE DE ME RACCOMPAGNER CHÈRE AMIE ..
MERVEILLEUSE !
UN INSTANT, JE VOUS PRIE, MANGEPLAINE !!
?
EUH... DIS DONC, JE ME SUIS LAISSÉ DIRE QUE TU COMPTAIS ATTAQUER PARIS À PIED !!
EXACT ?
SANS MOI ?
DE QUOI TE PLAINS-TU ? ÇA T'ÉPARGNE DES TAS DE RISQUES INUTILES...
C'EST DONC EXACT....
ÉCOUTE VIEUX, ON CONQUERRA LE MONDE ENSEMBLE, OU PAS DU TOUT !
NOUS SOMMES ASSOCIÉS, NE L'OUBLIE PAS !
COLLE
JE SUIS PERSUADÉ QUE CE TYPE CHERCHE À ME FLOUER MAIS JE NE SAIS PAS COMMENT..
... MOI JE VEUX BIEN..
CEPENDANT, J'AI PROMIS D'ATTAQUER À PIED — TU DEVRAS DONC COURIR À CÔTÉ DE MOI...
ON SERA GROTESQUES !
HÉ HÉ HÉ

ALORS COMME ÇA, ÇA VA...
COLLE
BIEN JOUÉ ATHALIE, MA VIEILLE
NE PLUS JAMAIS SIGNER DE CONTRAT AVEC UN CHEVAL !! JAMAIS !
ON VA ÊTRE RIDICULES !!
ATTILA, ON M'ENVOIE TE DIRE QUE TOUS SONT PRÊTS À MONTER À L'ASSAUT
QU'ON ME DONNE MA HACHE
NE ME QUITTE PAS DES YEUX, DES FOIS QUE JE PARTE AVEC LA CAISSE !!!!
ALORS — LE JEUNE BELLIQUEUX EST SATISFAIT DU CHEVAL QU'ON LUI A DONNÉ ?
MAIS... IL EST JAUNE ?!
OUI, JE TE COMPRENDS MAIS, TU VERRAS, ON S'Y HABITUE TOUT À FAIT BIEN...
J'EN VOUDRAIS UN NORMAL !
C'EST À PRENDRE OU À LAISSER !
ELLE ?!?
D'AILLEURS REGARDE, ELLE T'AIME DÉJÀ !!
GROUMPF !
HÉ OUI, C'EST UNE DAME !
VOS AMIS SONT ILS PRÊTS JEHANNE ?
QUEST-CE QUE CE MACHIN JAUNE ?
BEN VOILÀ !
LES EXTRA TERRESTRES SONT NON-VIOLENTS L'EVÊQUE EST UN COUARD - GARGOYLUS J'EST TROP JEUNE


.. JE CROIS VOUS AVOIR ENTENDU DIRE QUE L'AVENTURE VOUS FASCINAIT. ..?
DE LOIN, OUI...
MAIS, SUPPOSONS QUE NOTRE PAPE DÉCÈDE; JE PUIS ÊTRE APPELÉ À LE REMPLACER PAR LA CLAMEUR...
.. POPULAIRE — POUR AVOIR A CETTE NOBLE ÉVENTUALITÉ JE ME CROIS DE PLEIN SAIN DE CORPS ET D'ESPRIT ... INTACT!..
C'EST ÇA OU LE PAL..
DANS CE CAS, J'ACCEPTE!
VOTRE BRAS, AMIE, QUE NOUS ALLIONS ENTEMBLE...
VOUS ATTAQUEZ DONC L'IGNANCOURT MASSIVEMENT AFIN DE CRÉER LA DIVERSION ADÉQUATE À MON ACTION
MESSIEURS RÉGLONS NOS MONTRES, JE ME METTRAI EN MARCHE À 12'
MON CHER ATTILA, D'OÙ VIENNENT CES MONTRES. EN PLEIN MOYEN AGE?
C'EST PAS TES D'CHOSES!
ATTENDS! HÉ!
BON ALLONS-Y PUISQUE QU'ON NE PEUT FAIRE AUTREMENT....
TU DÉCOLLES PAS, TOI?
—MOI?
OÙ TU VAS, J'IRAI...
À L'ASSAUT!
KAÏAH!

SECTION DU JOURNAL DESTINÉE À CEUX QUI NE PARVIENNENT PAS À SUIVRE

Lettre de rupture

Manamour,

J'en suis malade, mais il fallait que ça arrive. Je m'en vais à jamais et pour toujours. Tu constateras que j'ai pris toutes les valises ainsi que la grande malle en fer. Je te les renverrai aussitôt que je saurai avec qui refaire ma vie et où poser tout ça.

Je n'en pouvais plus, Chéri. Sans doute ma décision précipitée te surprendra-t-elle, mais ce matin, vraiment, j'ai senti mes nerfs se mettre en vrille et toute la tendresse que j'avais encore pour toi m'est tombée dans les pieds. Je ne supporte plus tes gestes démesurés, ces moulinets absurdes qui expriment ton humeur. Ce coup de canne dans le lustre, c'était la goutte d'eau qui rend imbuvable un bon bourbon.

Au fil du temps, j'ai fini par m'exaspérer pour des détails qui sans doute n'en valent pas la peine. Mais, Chéri, je te le demande pour ta future épouse, soigne un peu ta mise. Achète donc des vêtements à ta taille et cesse de jouer les bohèmes. À ton âge, on ne se donne pas un genre en se déguisant en clochard.

Et à propos de ton âge, cela me gêne un peu, mais je tenais également à te dire que j'en ai marre et archi-marre de préparer des apple pies, du popcorn et des banana-splits pour les petites filles que tu invites toujours à la maison. Je comprends que tu recherches la compagnie des enfants, et tout le tremblement d'innocence et de pureté, mais alors expliquez-moi pourquoi cette petite Dolly m'a successivement chipé deux gueuletons et trois flacons de parfum. Pourquoi aussi, dès que tes jeunes camarades arrivent, m'envoyer faire un tour dans le verger?

Avant de te quitter, Chéri, quelques conseils : moins d'exaltation, je te prie. Tu t'emballes pour des riens, et je ne pense pas que ce projet de film satirique sur le chancelier allemand ait quelque chance d'intéresser un jour ton public. Un peu de bonne humeur, Charlie! Tu vois tout en noir alors que la vie est si douce quand on veut bien fermer les yeux! Je me suis parfois demandé si tu n'aurais pas des idées subversives, pour trouver à redire à tout.

Adieu, Chéri. Je garde confiance en toi malgré tout. Il suffirait que tu fasses un effort : bien coiffé, bien habillé et surtout bien optimiste, tu iras loin. Le nom de Charles Chaplin sera connu un jour, j'en suis sûre.

Arvor, Manamour,

Ton ex-femme,

Anne Chaplin-Vergne.

F.

ZBLOÏNG

Camille le Camé

du carnet de
Spike Milligan

MOTS CROISES POUR IMBECILES

AUXERRE SES BULLES

1

1

Horizontalement :

1. Preposition.

Verticalement :

1. Premiere lettre de l'alphabet.

REBUS

par Gotlib

MEZIÈRES A PRIS UN POT AU RENDEZ-VOUS DU Ciel

EST UN BISTRO SUSPENDU LA , JUSTE EN DESSOUS DE L'ÉTOILE POLAIRE ON Y RENCONTRE DE TOUT DES ASTRONAUTES TIRE AU FLANC, DES EXTRATERRESTRES QUI SE SAOULENT À L'AMMONIAQUE, DES SORCIÈRES BEURRÉES AU BALAI ZIGZAGANT LES GRAVES PARTICIPANTS AU CONGRÈS DES FABRICANTS D'AURORES BORÉALES Y COTOIENT LES LOULOUS À SCOOTER DE CHELES (BETA DIOPHIUCHUS) OU DES HÉDONISTES DE PURSE À CROUPETONS SUR LEUR TAPIS VOLANT.

LE PATRON, INDIFFÉRENT, DÉBITE LES BOISSONS DE QUARANTE UNIVERS. VEMENT LA RETRAITE !

SIXIÈME COURSE LE 3, HARENG DE LA BALTIQUE EST NON PARTANT.

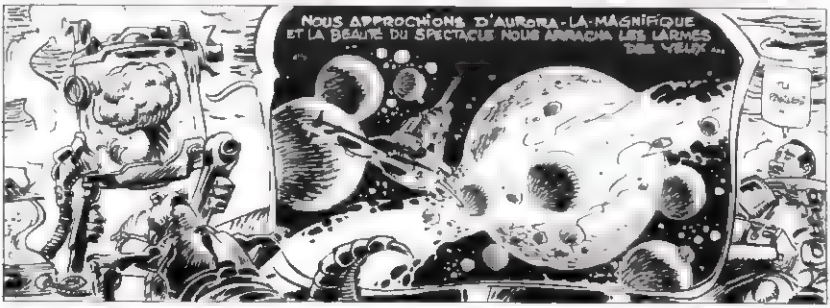
ARF ARF ARF

SCHLAGL SCHLAGL SCHLAGL

SOUSSE SON SENS DESSUS

AMENEZ-MOI UN PETIT PASTIS AVEC DE L'EAU BIEN FRAICHE MA PETITE...

TANT QU'IL YAURA



ISSOIRE SON MAIRE CIEUX

DES HOMMES...

MEZIERES

ISSOIR SON JEU

ISSOIR SON VENT

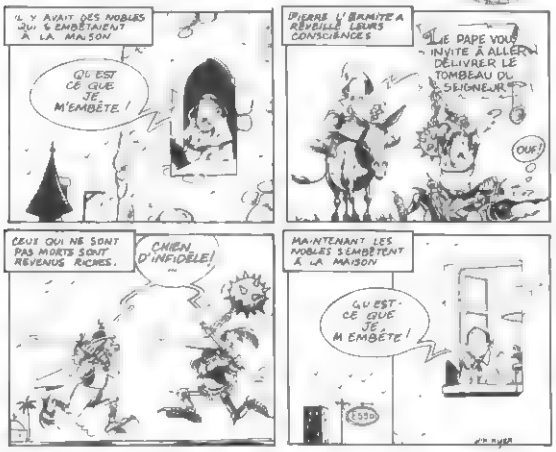
AURAY
EN CASQUETTE
À GALONS,
SA CAPOTE
À BOUTONS

LA SCIENCE MYSTERIEUSE DES GRANDS ANCIENS

LES HISTOIRES PÂLES DE L'ONCLE VRAI

AUJOURD'HUI, GARÇONS, JE VOUS NARRERAI

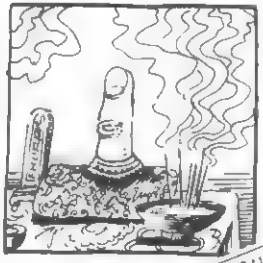
La Croisade des Croisades



SAVOIR-VIVRE

Le savoir-vivre ne peut se [illegible]
Ne [illegible] pas [illegible]
Le [illegible] de [illegible]
[illegible]
[illegible]
- Pour [illegible]
[illegible]
- Vous [illegible]
[illegible]
Le pire [illegible]
[illegible]
Mais [illegible] Paul Bocuse [illegible] des [illegible] de vinaigre, [illegible] ferait [illegible] des [illegible] à cervelle !
Peut-être [illegible] vu ?

F'Murr

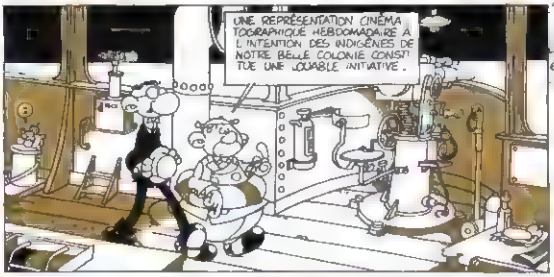


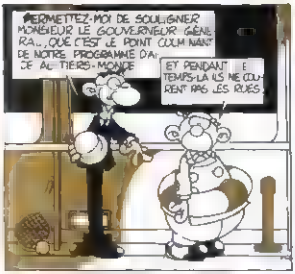
AQUIN SON LIT À LA BALLE

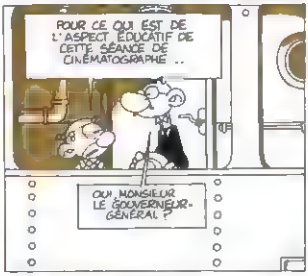
LE CUIRASSÉ "HONNEUR ET PATRIE"

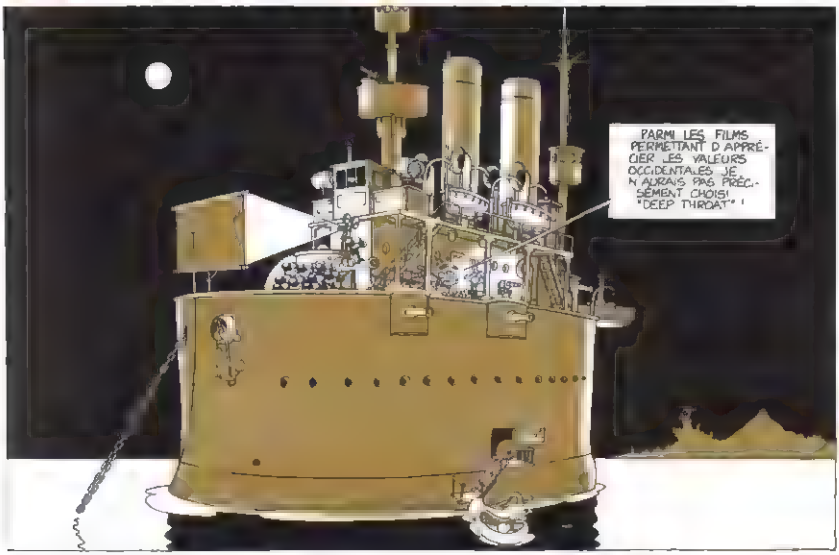
PETER DE SMET

Le Gouverneur-Général est un homme prudent. Un mouchoir noué le protège des ardeurs du soleil tropical, et la bouée qui lui ceint en permanence l'abdomen, c'est au cas où. Il vit à bord du cuirasse, au large de la Colonie, « Joyau de la Couronne de notre Nation bien-aimée », comme il dit, et il fait tout pour protéger les Indigènes, « ces grands enfants », comme il dit encore.









GRASSE SA MARIE PLEINE

LES AMOURS FUGACES DE FRANÇOIS-PATRICE

LA FÉE

(d'après Charles Perrault)

Une bonne fille allant à la fontaine y rencontra vieillarde qui lui mendia eau fraiche. La douce lui fit engouler de son cruchon La pauvresse, qui était fée, lui accorda pour récompense de cracher diamants et roses lorsqu'elle parlerait Sachant ceci, une méchante donzelle du pays courut à la fontaine. La vieille y était, quémandant son eau. Mais l'autre la moqua. La fée fit qu'à chaque mot qu'elle dirait, un serpent lui jaillirait du gousier. Ainsi donc, la vertu fut bien mal récompensée, car si les fuses reptiles passaient sans mal, les diamants écorchaient le palais et la langue, et les épines des roses déchiraient les lèvres purpurines. Cependant, le dégoût pour l'une, et la douleur pour l'autre, les firent bientôt se taire à jamais, ce qui leur valut des maris heureux et combles.

René Hausman

A — Vécé — Z' — Arme au riz tue, riz te salue — Tante.

HAGGARTH

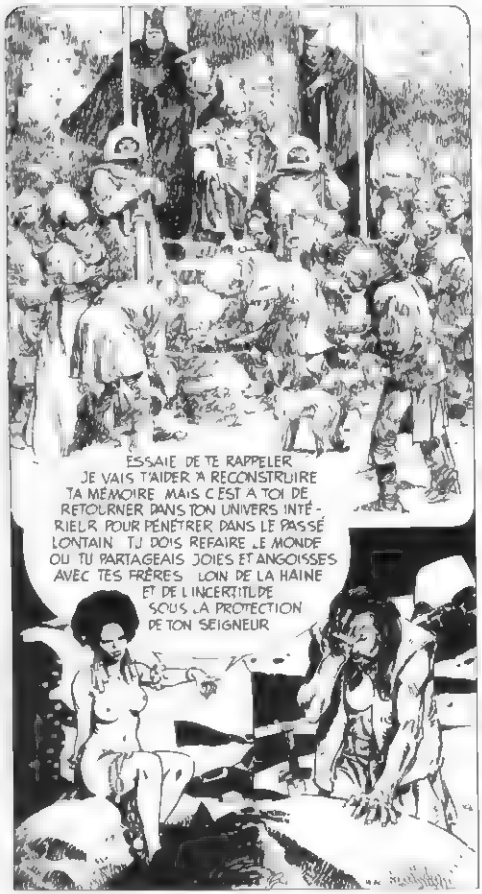
LE CRANE AUX TROIS SERPENTS

VICTOR DE LA FUENTE

CHAPITRE V : RÊVE ET CAUCHEMAR

Au cœur d'une région désolée, guerriers tunas et paysans s'affrontent pour la possession du "crâne aux trois serpents", une relique qui donne à celui qui le détient un pouvoir diabolique. À l'issue d'un combat meurtrier, une vieille sorcière grelle le visage de Haggarth, le chef des Tunas blessé à mort, sur le corps d'un jeune bûcheron qui a perdu la vue. C'est cet autre Haggarth qui part à la poursuite de Sombra, le prêtre maudit. Dans la forêt, il rencontre une curieuse apparition qui va lui faire retrouver sa véritable identité.

IL N'EST PAS IMPOSSIBLE QUE TU TROUVES UNE SOLUTION A CE QUI TE TOURMENTE PEUT ÊTRE TOUTES LES REPONSES SONT-ELLES AU FOND DE TOI MÊME MAIS TU DOIS FAIRE L'EFFORT DE LIBÉRER TES SOUVENIRS A PRÉSENT TU ES LE MAÎTRE DU TEMPS TU PEUX ARRACHER TON PASSÉ AUX BRUMES QUI L'ENVELOPPENT


ESSAIE DE TE RAPPELER JE VAIS T'AIDER A RECONSTRUIRE TA MÉMOIRE MAIS C'EST A TOI DE RETOURNER DANS TON UNIVERS INTÉRIEUR POUR PÉNÉTRER DANS LE PASSÉ LOINTAIN TU DOIS REFAIRE LE MONDE OU TU PARTAGEAIS JOIES ET ANGOISSES AVEC TES FRÈRES LOIN DE LA HAINE ET DE L'INCERTITUDE SOUS LA PROTECTION DE TON SEIGNEUR

JE ME RAPPELLE VAGUEMENT QUE JE BAVARDAIS AVEC MES FRÈRES PENDANT QUE NOUS TRAVAILLIONS DANS LES FORÊTS NOUS HABITIONS DE PETITES CABANES LE SEIGNEUR, LUI, IL NE PARLAIT A PERSONNE, IL VIVAIT DANS SON CHÂTEAU

VIVANTS NOUS POUVIONS UTILISER SES
TERRES. LE COMTÉ ÉTAIT VASTE ET RICHE
ET SE GARDE POURVOYAIT À NOTRE PAIN ET À NOTRE
SÉCURITÉ. QUAND NOUS MOURIONS, LES FALAISES ÉTAIENT
LE SEUL ENDROIT OÙ LE SEIGNEUR N'AVAIT
AUCUN POUVOIR. DEUX FOIS PAR AN NOUS
VISITIONS LES FALAISES POUR NOUS SENTIR
PRÈS DES BLANCHES MOUETTES, LES ÂMES
DE NOS MORTS

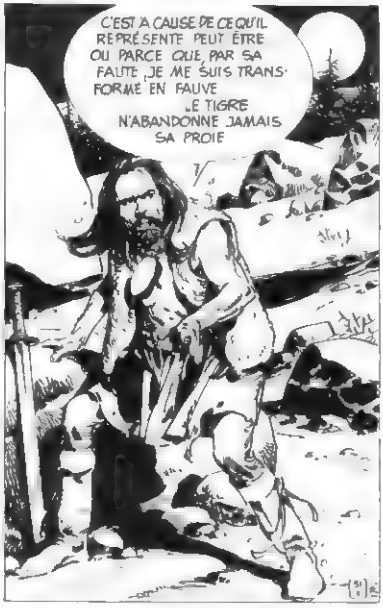
NOTRE COMTE AVAIT LE PRIVILÈGE DE POSSÉDER LE CRANE
AUX TROIS SERPENTS, QUI NOUS AVAIT ÉTÉ ATTRIBUÉ PAR LA
GRÂCE DES DIEUX. ALORS LES MOINES ONT FAIT CONSTRUIRE LE
MONASTÈRE À L'ENDROIT MÊME OÙ L'ON AVAIT TROUVÉ LA
RELIQUE. ET MALGRÉ TOUS LES AFFRONTEMENTS ET LES
GUERRES QUE NOUS AVONS SUBIS, AUCUN PEUPLE NE RÉUSSIT
JAMAIS À NOUS ARRACHER NOTRE SYMBOLE
NOUS AVIONS UNE PUISSANTE ARMÉE NATIONALE
AUGMENTÉE DE TOUS LES GUERRIERS
ENVOYÉS PAR LES DIFFÉRENTS
SEIGNEURS

LORSQUE LE SEIGNEUR QUITTA LE COMTÉ,
LES MOINES, SECONDÉS PAR LES CHEFS DE CLAN,
GOUVERNÈRENT LES TERRES EN SON NOM.
LES GARDIENS DE LA RELIQUE ÉTENDIRENT LEUR
POUVOIR À TOUTES LES TERRES NISSE.
CEUX D'ENTRE EUX QUI CONNAIS-
SAIENT LE POUVOIR DIABOLIQUE DU CRÂNE
AUX TROIS SERPENTS ÉTAIENT PLUS PUIS-
SANTS QUE NE L'ÉTAIT LE ROI

IL Y A QUELQUES HIVERS, LA LUTTE INTESTINE COMMENCA ENTRE EUX CEUX QUI CONNAISSAIENT LE SECRET ESSAYAIENT DE MANIPULER LES AUTRES ET PUIS LES VAINCUS CHERCHAIENT PAR TOUS LES MOYENS À S'IMPOSER AUX VAINQUEURS

QUELQUES-UNS TROUVAIENT DES MÉTHODES PLUS EFFICACES

L'HOMME QUE JE POURCHASSE EST UN DES MOINES DONT LA MISSION ÉTAIT DE SURVEILLER LA RELIQUE C'EST LUI LE PRINCIPAL RESPONSABLE DE TOUT CE QUI M'ARRIVE IL A ESSAYÉ, PLUSIEURS FOIS, DE ME DÉTRUIRE À JAMAIS
ET POURQUOI VEUX-TU L'ÉLIMINER ? QU'EST-CE QUI TE POUSSE À LE POURSUIVRE AINSI, COMME SI EN FINIR AVEC LUI ÉTAIT LA TÂCHE LA PLUS IMPORTANTE DE TON EXISTENCE ?


C'EST À CAUSE DE CE QU'IL REPRÉSENTE PEUT ÊTRE OU PARCE QUE, PAR SA FAUTE, JE ME SUIS TRANSFORMÉ EN FAUVE LE TIGRE N'ABANDONNE JAMAIS SA PROIE

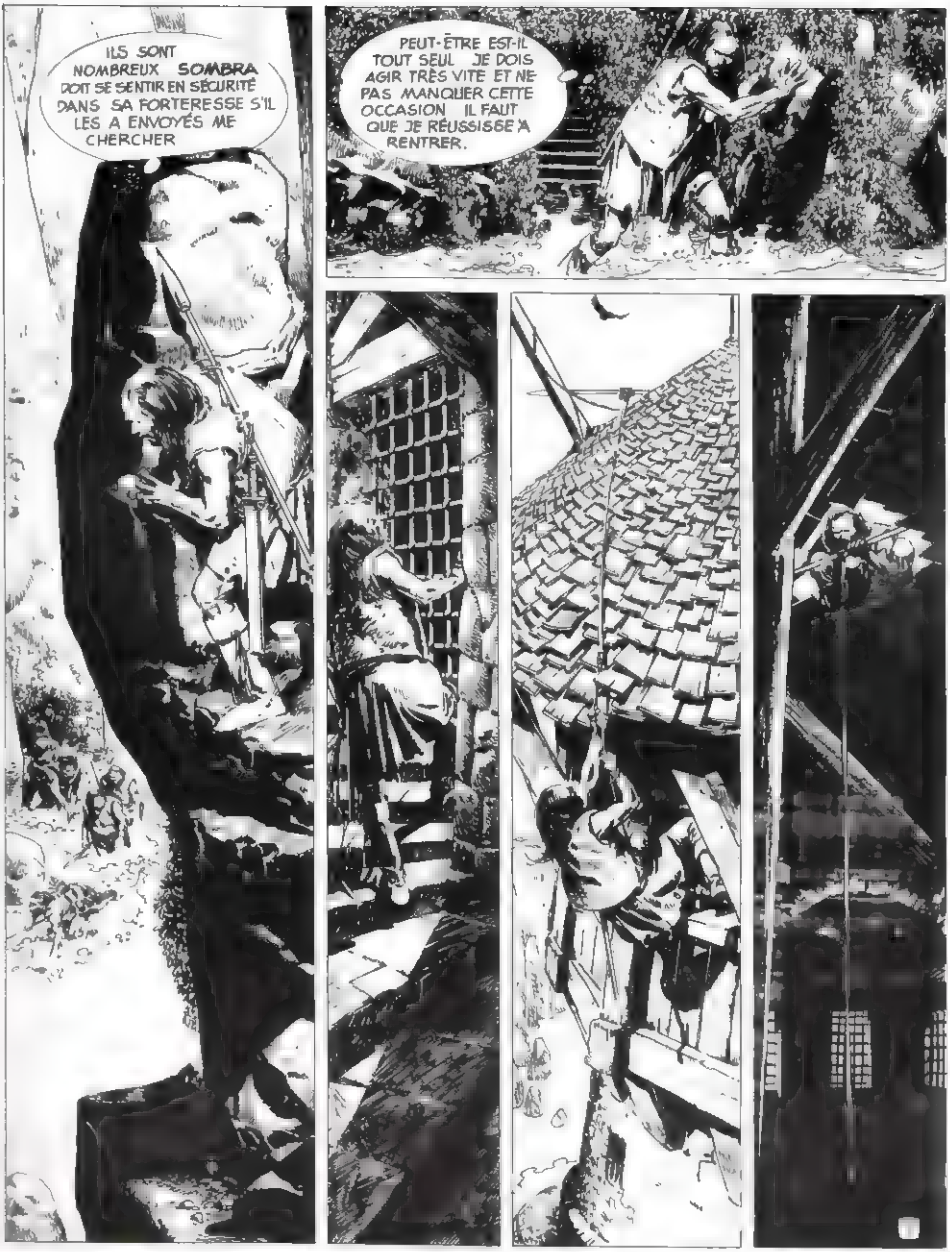
C'EST ÉTRANGE COMME TANT DE SOUVENIRS ME REVIENNENT À LA MÉMOIRE JUSQU'À PRÉSENT, LE PASSÉ N'ÉTAIT QU'UNE SORTE DE BROUILLARD GRISÂTRE DANS MON CERVEAU.. MA COMPRÉHENSION DES CHOSES S'EST ÉCLAIRCIE SUBITEMENT
TU TE SENS SOULAGÉ, TU ES HEUREUX ?
C'EST DIFFICILE À SAVOIR JE SUIS INCAPABLE DE ME POSER CETTE QUESTION..
JE PRÉFÈRE SAVOIR CE QUI T'A AMENÉE ICI ET POURQUOI TU ME FAIS RECONSTITUER MON PASSÉ
JE SUIS ICI POUR DÉVIER TON DESTIN CAR TU POURSUIS QUEL QUE CHOSE QUI DÉPASSE TON ÊTRE ET TES IDÉES DE JUSTICE N'OUBLIE PAS QUE LA FORCE EST À L'ORIGINE MÊME DE TOUT POUVOIR
SEULE LA RAISON DEVRAIT COMMANDER L'ACTION MAIS TU NE POURRAS PAS ME DÉTOURNER DE MES PROJETS... J'IGNORE QUEL POUVOIR MYSTÉRIEUX OU QUI T'ENVOIE POUR ME FORCER À DÉVOILER LES OMBRES DE MES SOUVENIRS TOUT EST SI IRRÉEL.. ET TOI, TU N'ES QU'UNE ILLUSION.
NI TOI, NI MOI NE SAURONS JAMAIS LE VRAI POURQUOI DE RIEN COMME TU DIS CE N'EST QU'UN RÊVE PEUT ÊTRE

ATTENDS ! NE PARS PAS SANS RÉPONDRE A UNE DERNIÈRE QUES TION !
PLUS DE RÉPONSES ! LE TEMPS S'EST ÉCOULÉ
NON NON ATTENDS ! REVIENS !!
IL N'Y A RIEN COMME UN BON REPAS ET UN BON SOMMEIL POUR SE SENTIR COMME NEUF ! MAIS QU'EST-CE QUI T'A ? TU AS L'AIR INQUIET ! C'EST SI GRAVE ?
JE T'ASSURE QUE JE N'AI PAS LA MOINDRE IDÉE DE L'ENDROIT OU TU TE VAS MAIS J'AIMERAIS BIEN T'ACCOMPAGNER NOUS FERIONS FORTUNE ENSEMBLE TU SAIS ?!
CE N'EST PAS L'INTELLIGENCE QUI T'INCITE A ME SUIVRE C'EST PLUTÔT TON INSTINCT DE CHACAL
À JAMAIS !
NOUS ALLONS NOUS RENCONTRER UN JOUR ! LE ME SERA PAS DIFFICILE DE TE RETROUVER TU AS HÉRITÉ D'UN VRAI COPAIN FIDÈLE ET INSÉPARABLE !

CE DÉMON A CHOISI UN ENDROIT PARFAIT
LA PAROI EST INABORDABLE MÊME LES BROUSSAILLES NE PEUVENT S'Y ACCROCHER
VOILÀ LA CLÉ QUI M'OUVRIRA LES PORTES DU FORT
GRRR

QU'EST CE QUI LE RETIENT? POURQUOI N'AP PROCHE T-IL PAS
GROOAR

L'AUTRE N'ESSAIE MÊME PAS DE M'AGRESSER.. PEUT-ÊTRE VA-T-IL PRÉVENIR SON MAÎTRE
C'EST BIEN CE QUE JE PENSAIS C'EST UN FIDÈLE CHIEN DE GARDE.. QUAND IL PRESSENT UN DANGER, IL COURT DÉFENDRE SON MAÎTRE...
L'ENTRÉE..!
IL SERAIT INSENSÉ DE RENTRER DANS LE TERRIER D'UN TIGRE QUAND ON SAIT QUE LE FAUVE Y EST ATTENDONS QU'IL QUITTE SA TANIÈRE


ILS SONT NOMBREUX SOMBRA DOIT SE SENTIR EN SÉCURITÉ DANS SA FORTERESSE S'IL LES A ENVOYÉS ME CHERCHER
PEUT-ÊTRE EST-IL TOUT SEUL JE DOIS AGIR TRÈS VITE ET NE PAS MANQUER CETTE OCCASION IL FAUT QUE JE RÉUSSISSE À RENTRER.

JE N'AURAIS JAMAIS PENSÉ VOIR LE PLUS HAUTAIN DES GUERRIERS TUNA SUSPENDU À UNE CORDE
TU AS EU L'OPPORTUNITÉ D'ÊTRE LE GUERRIER LE PLUS PUISSANT DE TOUTE LA TERRE MAIS TU ES DEVENU UN MISÉRABLE DÉGUENILLÉ
FIXE TON REGARD SUR MES YEUX ET DIS-MOI SI JE SUIS LE HAGGARTH QUI S'ÉTAIT ALLIÉ AVEC TOI ME RECONNAIS-TU ?
JE VOIS LA MORT DANS TES YEUX.. MAIS IL EST ENCORE TEMPS DE RÉALISER LES PROMESSES QUE JE T'AVAIS FAITES JE LES TIENS TOUJOURS..
TU ES ORGUEILLEUX ET LENT À COMPRENDRE DEUX ÉLÉMENTS QUI FACILITENT TES ERREURS DE JUGEMENT

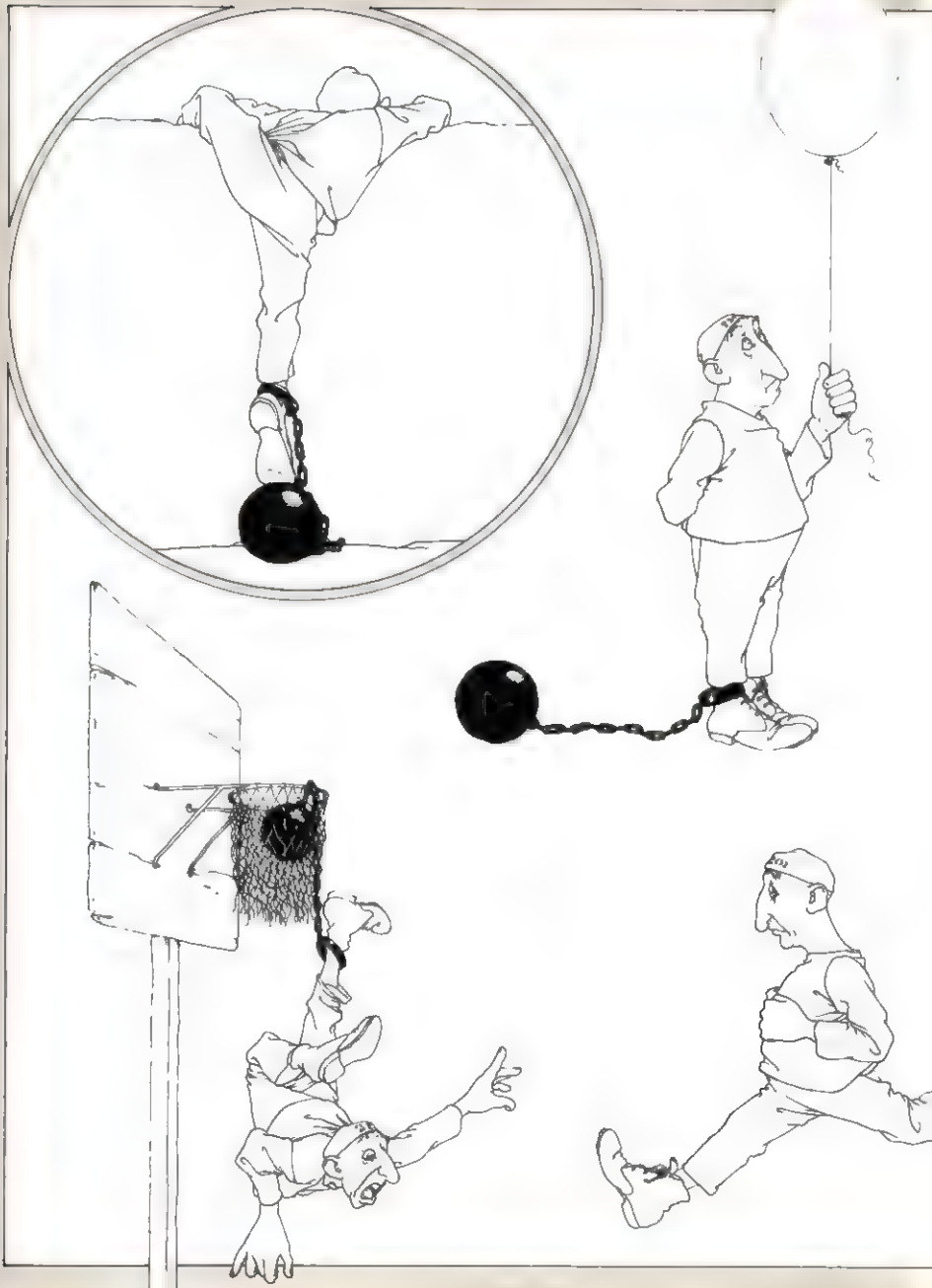
JE SUIS VENU TE TUER.!! RIEN NE M'EN EMPÊCHERA.!!
JE TE LAISSE CONTEMPLER CE QU'AUCUN HUMAIN N'A PU VOIR.. LE CRÂNE AUX TROIS SERPENTS QUE TU AS LÂCHEMENT ABANDONNÉ DANS LES MAINS DE CE GROUPE DE MOINES HYSTÉRIQUES REPRÉSENTAIT LE SEUL MOYEN QUE J'AVAIS D'ARRÊTER LE MAL QUI ME RONGE ET TOI, VIL PARIA, TU AS PERDU L'EMPIRE QUE JE T'OFFRAIS EN ÉCHANGE
MAIS JE NE SUIS PAS ENCORE VAINCU, MAUDIT BATARD UN GRAIN DE SABLE PEUT ÊTRE AUSSI PUISSANT QUE L'ÉCLAIR .!
AAHHGG
CETTE ÉPÉE AURA-T-ELLE LE POUVOIR D'ATTEINDRE L'IMMATÉRIEL..?

IL SEMBLE INCROYABLE QUE CETTE DÉPOUILLE SUR HUMAINE AIT ÉTÉ SUR LE POINT DE DEVENIR IMMORTELLE CEPENDANT QUI SAIT S'IL N'EN EST PAS ENCORE CAPABLE

A MOINS QUE CES PAR CHEMINS CES SECRETS QUE TOUT CET UNIVERS DIABOLIQUE NE SOIT DÉTRUIT

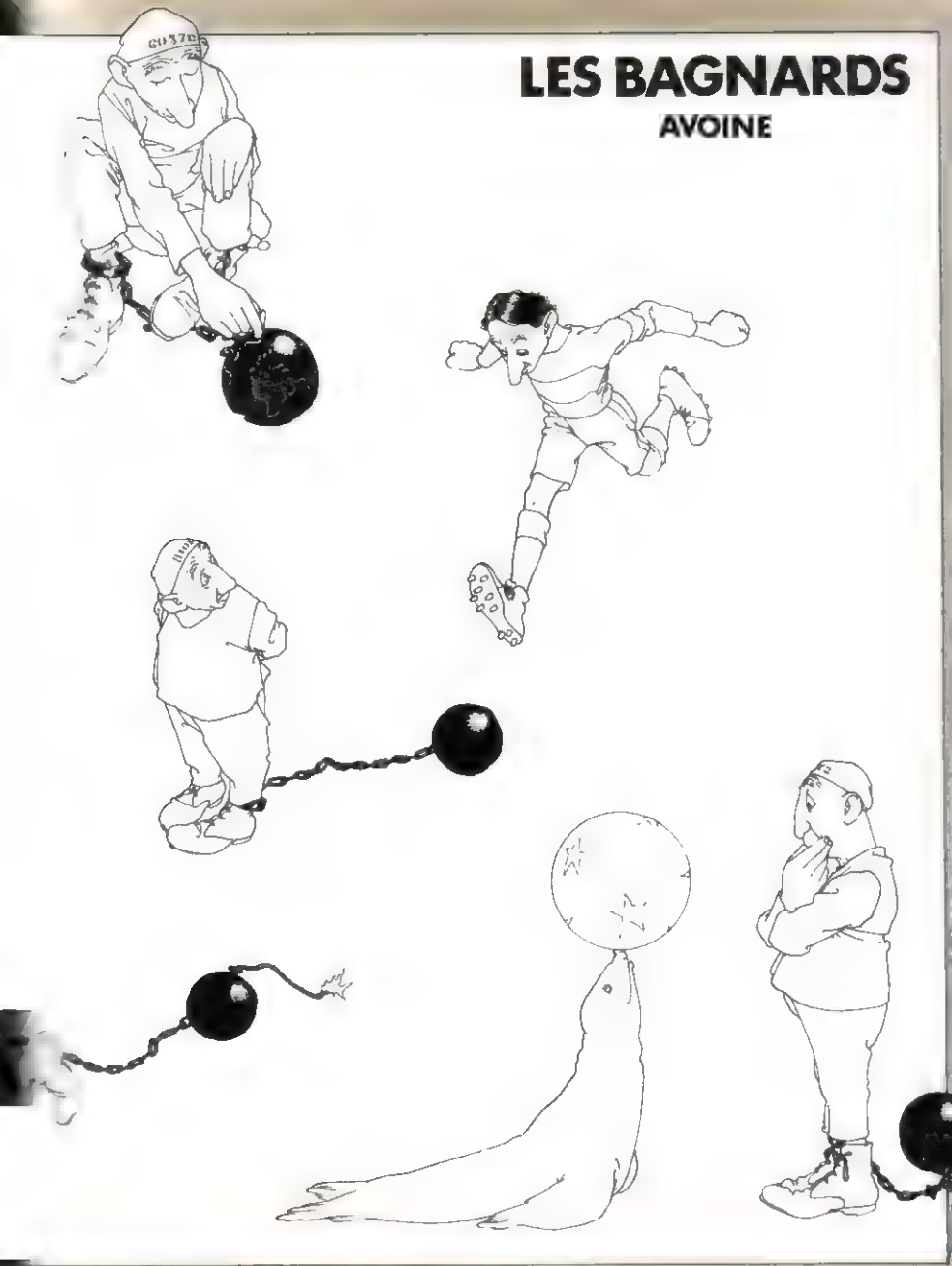
AINSI QUE LA TÊTE QUI POURRAIT LE RECRÉER.

FIN



LES BAGNARDS

AVOINE



GASTON LEROUX

Gaston Leroux n'a rien perdu de son éclat, ni ses romans de leur charme : leur magie, devrais-je dire, tant l'esprit qui propulse ses œuvres ressemble à celui d'un sorcier des mots. Leroux n'est pas oublié. On le réédite même beaucoup.

L'AVENTURE DÉBRIDÉE

Depuis deux ans et à l'occasion de la création, pour le cinquantenaire de sa mort d'un **Cercle des amis de Gaston Leroux**, plusieurs éditeurs se sont donné la main pour permettre aux fidèles du romancier d'accroître leur champ d'investigation Mais surtout, l'on doit à Jean-Claude Lamy la première biographie du romancier, ainsi que l'édition de plusieurs contes de terreur restés malencontreusement dans des tiroirs (1) Une double et heureuse initiative suivie de pas mal d'autres **Un homme dans la nuit**, **Balaco** (2), **Les mohicans de Babel** (3), **La double vie de Théophraste Longuet** (4), **Le roi mystère** (5) et **L'epouse du soleil** (6) reviennent charmer ces insatiables que nous sommes, dévoreurs d'une prose mystérieuse, nimbée d'ironie qui renverse toutes les barrières de la sotte vraisemblance

Une nuit d avril 1907 un brillant légiste et journaliste du **Matin** reveille sa femme il vient de trouver l intrigue du **Mystère de la chambre jaune**! Un serpent à **sonnette** change en serpent à **sornette** par la grâce d'un jeu de mots quasi-roussellien fera de cet homme, un jour, l'un des auteurs de litterature policiere les plus enviés, et qui aura, sans le savoir peut-être, permis l'eclosion d'une autre œuvre prodigieuse, celle de sa consœur Agatha Christie Mais Leroux n'en est pas à son coup d essai, car la fiction policiere n'est pas son seul dada de romancier Et c'est bien là que se mesure le genie d'un écrivain qui fait beaucoup également pour la reconnaissance de la litterature dite « populaire » puisqu'il accède sans heurt et avec une désinvolture confondante à toutes les formes de roman d'imagination que le XIX' siecle vient de forger, mais dont il etait cependant loin d'avoir assouvi tous les caprices, toutes les « lousticries » d'écriture et de composition Je pense qu'il faut reconnaitre à Leroux, qui avait la simplicité et la bonhomie des gens intelligents, d'avoir opéré sans en

GASTON LEROUX

PHOTO DU FILM LE FANTÔME DE L'OPÉRA

avoir l'air une totale **révolution** des pratiques d'écriture instaurées précisément par le Roman Populaire, quand bien même d'autres avant lui, tels Süe ou Féval, se sont amusés à en subvertir les lois et les codes parfois un peu douteux. La modernité de Leroux n'a certes pas besoin de démonstration pompeuse : le nombre de ses lecteurs, qui augmente sans cesse, est le gage certain de sa santé, de la parfaite cohérence de ses schémas. Cependant, il n'est pas interdit de se complaire en la comparaison instructive des structures de ses œuvres avec d'autres, plus récentes, et qui utilisent de la même façon — quoique avec un goût de l'intellectualisme qui les rend forcément suspectes aux yeux de la masse des lecteurs — la force du jeu, un humour comme on dit « au second degré », les distinguant du flot parfois morne et un peu plat des écrits « pour tous » .

Les romans de Leroux, tout le monde peut les dévorer et cependant quels plaisirs ils réservent à celui qui lit entre les lignes, qui assiste fasciné aux variations ludiques de l'auteur sur les fils mêmes de l'intrigue On comprend que Leroux, au même titre que les auteurs de **Fantômas**, ait captivé l'attention des Surréalistes. La fameuse phrase de **Théophraste Longuet**, « Un jour, ça finira par se savoir chez les veaux », comme celle du **Parfum de la dame en noir** (« Le presbytère n'a rien perdu, etc. », emprunt fait à George Sand mais considérablement enrichi!), à l'égale aussi de « Pas les mains! Pas les mains! », avaient de quoi titiller l'esprit d'un Apollinaire

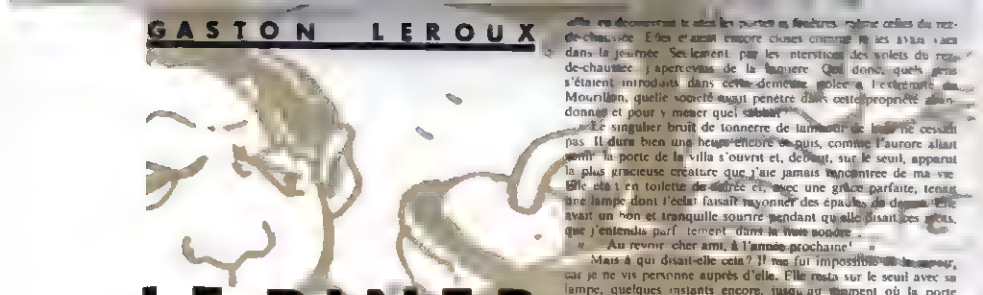
L'apparition de Rouletabille, l'infatigable reporter dont le nom est tout un programme et rappelle malicieusement celui de son auteur, marque l'avènement d'un acteur subtil sur la scène où se perpétue le rituel romanesque cher à Leroux. L'étrange aventure œdipienne (il y aura plus tard en littérature une véritable « œdipémie », comme disait Gide, mais c'est Leroux qui innove, avec **La chambre Jaune** et sa suite) montre bien que rien n'est innocent dans cette fiction qui nous **roule** et qui s'amuse amablement de son lecteur.

Sur les chemins de l'aventure, toutes les métaphores muses au service du récit assurent la prééminence de l'**invention**. Mais une invention que je dirais pseudo-réaliste puisqu'elle se moque du réalisme tout en créant une authenticité nouvelle, appuyée sur une prolifération de données concrètes ou prétendues telles par l'auteur. Dans **La reine du Sabbat** ou **le Roi mystère**, deux absolus chefs-d'œuvre, l'on trouve à chaque page cette volonté bien enracinée de dérouter en assumant jusqu'au bout les générateurs anecdotiques de l'histoire On peut parler d'aventure « débridée », puisqu'elle l'est au plein sens du terme, résultante efficace des intentions implicites de l'auteur et de son complice, celui qui le lit! Nulle connivence ne pourrait dès lors emmener ces deux compères, avec plus d'aisance, vers ce rêve qui se joue de la réalité en repoussant toujours plus loin l'échéance d'un réveil frustrant, ô combien. .

Dans les romans fantastiques de Leroux, **La poupée sanglante**, **La machine à assassiner** (popularisés récemment par la télévision), **L'homme qui revient de loin**, **Le fauteuil hanté**, la fiction opère encore plus profondément : l'humour noir y règne en maître, le mystère s'auréole d'épouvante et l'on ne s'étonnera pas que G L ait connu un vif succès au théâtre du **Grand Guignol** avec sa pièce **L'homme qui a vu le Diable**. Il s'en donne à cœur joie, bousculant les imageries aimables du bon vieux roman d'aventures, amphifiant avec autant de cruauté que de malice enfantine l'absurde comédie qu se déroule sous sa plume au moyen de trouvailles d'écriture véritablement diaboliques. Ses posthumes **Histoires épouvantables** sont venues à point nous montrer qu'en 1978, Gaston Leroux sait damer leur pion à tous les fabricants d'horreur cinématographique : ceux-ci, au reste, tel le talentueux Brian de Palma dans son **Phantom of Paradise** ont su puiser à une source féconde (l'admirable **Fantôme de l'Opéra**, un des sommets de l'œuvre) une inspiration de drames qui n'égaleront peut-être jamais, en magie et en délire, ceux du « sphéroïde » Gaston, l'homme qui rêvait ses livres avant de les écrire, pour notre bonheur

FRANÇOIS RIVIÈRE

(1) **Histoires Epouvantables**, précédées de **Le vrai Rouletabille** par J.C Lamy, préface d'Edgar Faure Nouvelles Editions Baudinière
(2) Presses de la Renaissance
(3) Bibliothèque Aérienne, Humanoïdes Associés
(4) Livre de Poche
(5) (6) Marabout.



LE DINER DES BUSTES

Le capitaine Michel n'avait plus qu'un bras, qui lui servait à fumer sa pipe. C'était un vieux loup de mer dont j'avais fait la connaissance en même temps que celle de quatre autres loups de mer, un soir, à l'apéritif, sur la terrasse d'un café de la vieille Darse, à Toulon. Et nous avions ainsi pris l'habitude de nous réunir autour des soucoupes, à deux pas de l'eau clapotante et des petites barques dansantes, à l'heure où le soleil descend du côté de Tamaris.

Les quatre vieux loups de mer s'appelaient Zinzin, Dorat (le capitaine Dorat), Bagatelle et Chanlieu (ce bougre de Chanlieu).

Ils avaient naturellement navigué sur toutes les mers, avaient connu mille aventures et, maintenant qu'ils étaient à la retraite, passaient leur temps à se les raconter des histoires épouvantables.

Seul, le capitaine Michel ne racontait jamais rien. Et comme il ne paraissait nullement étonné de ce qu'il entendait, cette attitude finit par exaspérer les autres, qui lui dirent :

« Ah! ça! Capitaine Michel, il ne vous est donc jamais arrivé d'histoires épouvantables ?

— Si, répondit le capitaine, en ôtant sa pipe de la bouche. Si, il m'en est arrivé une... une seule!

— Eh bien ! racontez-la

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est trop épouvantable. Vous ne pourriez pas l'entendre. J'ai essayé plusieurs fois de la raconter, mais tout le monde s'en allait avant la fin. »

Les quatre autres vieux loups de mer s'esclaffèrent à qui mieux mieux et déclarèrent que le capitaine Michel cherchait un prétexte pour ne rien leur raconter parce qu'au fond il ne lui était rien arrivé du tout.

L'autre les regarda un instant, puis, se décidant tout à coup, posa sa pipe sur la table. Ce geste rare était déjà, par lui-même, effrayant.

« Messieurs, commença-t-il, je vais vous raconter comment j'ai perdu mon bras.

» A cette époque — il y a de cela une vingtaine d'années — je possédais au Mourillon une petite villa que m'était venue par héritage, car ma famille a habité longtemps ce pays et moi-même y suis né. Je me plaisais à prendre quelque repos, entre deux voyages au long cours, dans cette bicoque. J'aimais, du reste, ce quartier où je vivais en paix dans le voisinage peu encombrant de gens de mer et de coloniaux qu'on apercevait rarement, occupés qu'ils étaient le plus souvent à fumer bien tranquillement l'opium avec leurs petites amies, ou bien encore à d'autres besognes qui ne me regardaient pas. Mais, n'est-ce pas, chacun a ses habitudes et, pourvu qu'on ne dérange point les miennes, c'est tout ce que je demande, moi.

» Justement, une nuit on dérangea l'habitude que j'avais de dormir. Un tumulte singulier de la nature duquel il m'était impossible de me rendre compte me réveilla en sursaut. Ma fenêtre, comme toujours, était restée ouverte; j'écoutais, tout hébété, une espèce de prodigieux bruit qui tenait le milieu entre le roulement de tonnerre et le roulement du tambour, mais de quel tambour! On eût dit que deux cents enragées baguettes frappaient non point la peau d'âne mais un tambour de bois.

» Et cela venait de la villa d'en face qui était inhabitée depuis cinq ans, et sur laquelle, la veille encore, j'avais remarqué l'écriteau : « A vendre ».

» De la fenêtre de ma chambre placée au premier étage, mon regard, passant par-dessus le mur du jardinet qui entourait cette villa, me découvrait tout ainsi les portes et fenêtres closes celles du rez-de-chaussée. Elles n'avaient encore closes comme je les avais vues dans la journée. Seulement, par les interstices des volets du rez-de-chaussée, j'apercevais de la lumière. Qui donc, quels gens s'étaient introduits dans cette demeure volée à l'existence du Mourillon, quelle société avait pénétré dans cette propriété abandonnée et pour y mener quel sabbat ?

» Le singulier bruit de tonnerre de tambour ne cessait pas. Il dura bien une heure encore et puis, comme l'aurore allait sonner, la porte de la villa s'ouvrit et, debout, sur le seuil, apparut la plus gracieuse créature que j'aie jamais rencontrée de ma vie. Elle était en toilette de soirée et, avec une grâce parfaite, tenait une lampe dont l'éclat faisait rayonner des épaules du dernier blanc. Elle avait un bon et tranquille sourire pendant qu'elle disait ces mots, que j'entends parfaitement dans la nuit sonore :

» — Au revoir, cher ami, à l'année prochaine! »

Mais à qui disait-elle cela ? Il me fut impossible de le savoir, car je ne vis personne auprès d'elle. Elle resta sur le seuil avec sa lampe, quelques instants encore, jusqu'au moment où la porte du jardin s'ouvrit toute seule et se referma toute seule. Puis la porte de la villa fut fermée à son tour et je ne vis plus rien.

» Je crus que je devenais fou ou que je rêvais, car je me rendais parfaitement compte qu'il était impossible que quelqu'un traversât le jardin sans que je puisse l'apercevoir!

» J'étais encore là, planté devant ma fenêtre, incapable d'un mouvement ou d'une pensée, quand la porte de la villa s'ouvrit une seconde fois et la même radieuse créature apparut, toujours avec sa lampe, et toujours seule.

» — Chut! dit-elle, taisez-vous tous! .. Il ne faut pas réveiller le voisin d'en face. Je vais vous accompagner. »

» Et, silencieuse et solitaire, elle traversa le jardin, s'arrêta à la porte sur laquelle donnait la pleine lumière de la lampe et si bien que je vis distinctement *le bouton de cette porte tourner de lui-même sans qu'aucune main se fût posée dessus*. Enfin, la porte s'ouvrit une fois encore toute seule devant cette femme qui n'en marqua, du reste, aucun étonnement. Assez besoin d'expliquer que j'étais placé de telle sorte que je voyais à la fois, devant et derrière cette porte! C'est-à-dire que je l'aperçevais de biais.

La « magnifique apparition » eut un charmant signe de tête à l'adresse du vide de la nuit qu'illuminait la clarté éblouissante de la lampe, puis elle sourit et dit encore :

« — Allons! au revoir! A l'année prochaine... Mon mari est bien content. Pas un de vous ne manquait à l'appel. Adieu, messieurs! »

» Aussitôt, j'entendis plusieurs voix qui répondaient

« — Adieu, madame! Adieu, chère madame! A l'année prochaine... »

» Et comme la mystérieuse hôtesse se disposait à fermer la porte elle-même, j'entendis encore

» — Je vous prie, ne vous dérangez pas! »

» Et la porte se referma encore toute seule.

» L'air s'emplit un instant d'un bruit singulier, on eût dit le pépiement d'une volée d'oiseaux. cui!... cui! cui!... et ce fut comme si cette jolie femme venait d'ouvrir leur cage à toute une nichée de moineaux francs.

» Tranquillement, elle revenait chez elle. Les lumières du rez-de-chaussée s'étaient alors éteintes, mais j'aperçus maintenant une lueur aux fenêtres du premier étage.

» En arrivant à la villa, la dame dit

« — Tu es déjà monté, Gérard ? »

» Je n'entendis point la réponse, mais la porte de la villa fut à nouveau refermée. Et, quelques instants plus tard, la lueur elle-même du premier étage s'éteignait.

» J'étais encore là, à huit heures du matin, à ma fenêtre, regardant stupidement ce jardin, cette villa qui m'avait fait voir des choses si étranges dans les ténèbres et qui, maintenant, dans le jour éblouissant, se présentaient à moi sous leur aspect accoutumé. Le jardin était désert et la villa paraissait tout aussi abandonnée que la veille.

» Si bien que lorsque je fis part à ma vieille femme de ménage, qui arrivait sur ces entrefaites, des bizarres événements auxquels j'avais assisté, elle me frappa le front de son index malpropre et déclara que j'avais fumé une pipe de trop. Or, jamais je ne fume d'opium, et cette réponse fut la raison définitive pour laquelle je jetai à la porte cette vieille souillon dont je voulais me débarrasser depuis longtemps et qui venait salir mon ménage deux heures par jour. Du reste, je n'avais plus besoin de personne puisque j'allais reprendre la mer dès le lendemain.

» Je n'avais que le temps de faire mon paquet, mes courses, dire adieu à mes amis et prendre le train pour Le Havre où un nouvel engagement avec la Transatlantique allait me tenir absent de Toulon onze ou douze mois durant.

» Quand je revins au Mourillon, je n'avais parlé de mon aventure à personne, mais je n'avais pas cessé, un instant, d'y penser. La vision de la dame à la lampe m'avait poursuivi partout et les dernières paroles qu'elle avait adressées à ses amis invisibles n'avaient cessé de résonner à mes oreilles.

« — Allons! Au revoir! A l'année prochaine! »

» Et je ne songeais qu'à ce rendez-vous là. J'avais résolu, moi aussi, de m'y trouver et de découvrir coûte que coûte la clef d'un mystère qui devait intriguer, jusqu'à la folie, une honnête cervelle comme la mienne, laquelle ne croyait ni aux revenants, ni aux histoires des vaisseaux fantômes.

» Hélas! Je devais bientôt découvrir que le ciel ni l'enfer n'étaient pour rien dans cette histoire épouvantable.

» Il était six heures du soir quand je pénétrai dans ma villa du Mourillon. C'était l'avant-veille de l'anniversaire de la fameuse nuit.

» La première chose que je fis, en entrant chez moi, fut de courir à ma fenêtre du premier étage et de l'ouvrir. J'aperçus aussitôt (car nous étions en été et il faisait grand jour) une femme d'une grande beauté qui se promenait tranquillement dans le jardin de la villa, là-en face, en cueillant des fleurs. Au bruit que je fis, elle leva les yeux. C'était la dame à la terrasse! Je la reconnaissais, elle était aussi belle le jour que la nuit. Elle avait la peau aussi blanche que les dents d'un nègre du Congo, des yeux plus bleus que la rade de Toulon, et une chevelure blonde, douce comme la plus fine étoupe. Pourquoi ne l'avouerai-je pas? En apercevant cette femme à laquelle je n'avais fait que rêver depuis un an, j'eus le cœur comme chavirer. Ah! Ce n'était pas une illusion de mon imagination malade! Elle était bien là, devant moi, en chair et en os! Derrière elle, toutes les fenêtres de la petite villa étaient ouvertes, fleuries par ses soins. Il n'y avait donc tout cela rien de fantastique.

» Elle m'avait donc aperçu et elle en marqua aussitôt du désagrément. Elle avait continué de faire quelques pas dans l'allée du milieu de son jardinet, et puis, haussant les épaules, comme si elle était désappointée, elle dit:

« — Rentrons, Gérard!... La fraîcheur du soir commence à se faire sentir. »

» Je regardai partout dans le jardin. Personne!... A qui parlait-elle? A personne!

» Alors, elle était folle? Elle ne le paraissait guère.

» Je la vis s'acheminer vers sa maison. Elle en franchit le seuil, la porte se referma et toutes les fenêtres furent fermées, par elle, aussitôt.

» Je ne vis ou n'entendis rien de particulier cette nuit-là. Le lendemain matin, à dix heures, j'aperçus ma voisine qui, en toilette de ville, traversait son jardin. Elle ferma la porte à clef et elle prit aussitôt le chemin de Toulon. Je descendis à mon tour. Au premier fournisseur que je rencontrai, je lui montrai cette silhouette élégante et lui demandai s'il connaissait le nom de cette femme. Il me répondit:

» — Mais parfaitement, c'est votre voisine, elle habite avec son mari la villa Makoko. Ils sont venus s'y installer il y a un an, au moment de votre départ. Ce sont des ours; ils n'adressent jamais la parole à personne « en dehors du nécessaire »; mais vous savez, au Mourillon, chacun vit à sa guise et l'on ne s'étonne de rien. Ainsi le capitaine...

« — Quel capitaine?

« — Le Capitaine Gérard, oui, paraît que le mari est un ancien capitaine d'infanterie de marine, eh bien! on ne le voit jamais. Quelquefois, quand on a des provisions à déposer chez eux et que la « dame » n'est pas là, on l'entend qui vous crie derrière la porte de les laisser sur le seuil, et il attend que vous soyez loin pour les prendre. »

» Vous pensez bien que j'étais de plus en plus intrigué. Je descendis à Toulon pour interroger l'architecte-gérant qui avait loué la villa à ces gens-là. Lui non plus n'avait jamais vu le mari, mais il m'apprit qu'il s'appelait Gérard Beauvisage. A ce nom, je poussai un cri. Gérard Beauvisage! Mais je le connaissais! J'avais un vieil ami de ce nom-là que je n'avais pas revu depuis plus de vingt-cinq ans et qui, officier de l'infanterie coloniale, avait quitté Toulon à cette époque, pour le Tonkin! Comment douter que ce fût lui? En tout cas, j'avais toutes les raisons naturelles possibles pour aller frapper à sa porte et, pas plus tard que ce soir même, qui était le fameux soir anniversaire où il attendait ses amis, j'étais décidé à aller lui serrer la main.

» En rentrant au Mourillon j'aperçus devant moi, dans le chemin creux qui conduisait à la villa Makoko, la silhouette de ma voisine. Je n'hésitai pas, je hâtai le pas et la saluai.

« — Madame, lui dis-je, ai-je l'honneur de parler à Madame la capitaine Gérard Beauvisage? »

» Elle rougit et voulut passer son chemin sans répondre.

« — Madame, maintenant, je suis votre voisin, le capitaine Michel Alban.

» Ah! fit-elle aussitôt, excusez-moi, monsieur... Le capitaine Michel Alban... Mon mari m'a beaucoup parlé de vous.

» Elle paraissait horriblement gênée et, dans ce désarroi, elle était plus belle encore, si possible. Je continuai, malgré le désir certain qu'elle avait de s'évader.

« — Madame, comment se fait-il que le capitaine Beauvisage soit revenu en France, à Toulon, sans le faire savoir à son plus vieil ami? Madame, je vous serais particulièrement obligé de faire savoir à Gérard que j'irai l'embrasser, pas plus tard que ce soir. »

» Et, voyant qu'elle hâtait le pas, je la saluai. Mais, à mes derniers mots, elle se retourna dans une agitation de plus en plus inexplicable.

« — Impossible! fit-elle, impossible, ce soir... je... vous promets de parler de notre rencontre à Gérard... c'est tout ce que je peux faire... Gérard ne veut plus voir personne... personne... il s'isole... nous vivons isolés... nous avions loué cette villa parce qu'on nous avait dit que la villa d'à côté n'était habitée qu'une ou deux fois l'an, pendant quelques jours, par quelqu'un qu'on ne voyait jamais... »

» Et elle ajouta, sur un ton tout à coup très triste:

« — Il faut excuser Gérard, monsieur... vous ne voyons personne... personne... Adieu, monsieur.

» — Madame, fis-je, très ému, le capitaine Gérard et Madame Gérard reçoivent quelquefois des amis. Ainsi, ce soir, ils attendent ceux à qui ils ont donné rendez-vous l'année dernière... »

« Elle devint écarlate.

« — Ah! fit-elle... ça c'est exceptionnel!... C'est tout à fait exceptionnel!... *Ce sont des amis exceptionnels!...* »

» Là-dessus, elle s'enfuit, mais elle s'arrêta aussitôt dans sa fuite, et se retourna vers moi.

« — Surtout! supplia-t-elle... *Surtout ne venez pas ce soir!* »

» Et elle disparut derrière le mur.

» Je rentrai chez moi et me mis à surveiller mes voisins. Ils ne se montrèrent point, ce jour-là. Avant la nuit, j'aperçus les volets fermés et, dans leurs interstices, des lumières, des lueurs, comme j'en avais vues lors de la très singulière nuit, un an auparavant. Seulement je n'entendais pas encore le prodigieux bruit de tonnerre de tambour de bois.

» A sept heures, me rappelant la toilette de soirée de la dame à la lampe, je m'habillai. Les dernières paroles de Mme. Gérard n'avaient fait que m'ancrer dans ma résolution. Beauvisage recevait ce soir des amis; il n'oserait pas me mettre à sa porte. Ayant passé mon habit, j'eus un instant l'idée, avant de descendre, d'emporter avec moi mon revolver, et puis, finalement, le laissai à sa place, me trouvant stupide.

» Stupide, j'étais, de ne l'avoir point pris.

» Sur le seuil de la villa Makoko, je tournai, à tout hasard, le bouton de la porte, ce bouton que j'avais vu, l'an dernier, tourner tout seul. Et, à mon grand étonnement, devant moi, la porte céda. On attendait donc quelqu'un. Arrivé à la porte de la villa, je frappai.

« Entrez! » cria une voix.

» Je reconnus la voix de Gérard. Joyeusement, j'entrai dans la maison. Ce fut d'abord le vestibule; et puis, comme la porte d'un petit salon se trouvait ouverte, et que ce salon était éclairé, j'y pénétrai en appelant...

« — Gérard! C'est moi!... C'est moi, Michel Alban, ton vieux camarade!

— Ah! Ah! Ah!... Tu t'es donc décidé à venir! Mon vieux, mon bon Michel!... Je le disais justement tantôt à ma femme. Celui-là, ça me fera plaisir de le revoir!... Mais c'est le seul avec *nos amis exceptionnels!...* Sans-tu que tu n'as pas beaucoup changé, mon vieux Michel!... »

» Il me serait impossible de vous dire ma stupéfaction. J'entendais Gérard, mais je ne le voyais pas! Sa voix résonnait à mes côtés, et il n'y avait personne près de moi, personne dans le salon! La voix reprit:

« — Assieds-toi! Ma femme va venir, car elle va se rappeler qu'elle m'a *oublié sur la cheminée...* »

» Je levai la tête. Et alors je découvris, tout en haut... tout en haut d'une haute cheminée, un buste.

» C'était ce buste qui parlait. Il ressemblait à Gérard. C'était le buste de Gérard. Il était placé là comme on a accoutumé de placer des bustes sur des cheminées... C'était un buste comme on font les sculpteurs, c'est-à-dire sans bras.

» Le buste me dit:

« — Je ne peux pas te serrer dans mes bras, mon vieux Michel, car, comme tu le vois, je n'en ai plus, mais tu peux me prendre, en te haussant un peu, dans les tiens, et me descendre sur la table. Ma femme m'avait posé là, dans un mouvement d'humeur, parce que, disait-elle, je la gênais pour nettoyer le salon... Elle est ripolote, ma femme! »

» Et le buste éclata de rire.

» Je crus encore être victime de quelque illusion d'optique, comme il arrive dans les foires où l'on voit ainsi, grâce à un jeu de glaces, des bustes bien vivants qui ne sont attachés à rien, mais je dus, après avoir déposé mon ami sur la table, comme il me le demandait, constater que cette tête et ce tronc sans jambes et sans bras étaient bien tout ce qui restait de l'admirable officier que j'avais connu autrefois. Le tronc reposait directement sur un petit chariot en usage chez les culs-de-jatte, mais mon ami n'avait même plus le commencement de jambes qu'on voit encore aux culs-de-jatte. Quand je vous dis que mon ami n'était plus qu'un buste!

» Ses bras avaient été remplacés par des crochets et je ne pourrais vous dire comment il s'y prenait pour, tantôt appuyé sur un crochet, tantôt sur l'autre, bondir, sauter, rouler, accomplir cent

mouvements rapides qui le projetaient de la table sur une chaise, d'une chaise sur le parquet, et puis tout à coup le faisaient réapparaître sur la table, où il me tenait les propos les plus gais.

» Quant à moi, j'étais consterné, je ne prononçais pas une parole, je regardais cet avorton faire ses pirouettes et me dire avec son ricanement inquiétant

« — J'ai bien changé, hein! Avoue que tu ne me reconnais plus, mon vieux Michel!... Tu as bien fait de venir ce soir Nous allons nous amuser . Nous recevons nos amis exceptionnels Parce que, tu sais, en dehors d'eux je ne veux plus voir personne, histoire d'amour-propre Nous n'avons même pas de domestique. Attends-moi ici, je vais passer un smoking. »

» Il s'en alla, et aussitôt la dame à la lampe apparut Elle avait la même toilette de gala que l'année précédente Dès qu'elle me vit, elle se troubla singulièrement et me dit d'une voix sourde

« — Ah! vous êtes venu! Vous avez eu tort, capitaine Michel J'avais fait votre commission à mon mari mais je vous avais défendu de venir ce soir Si je vous disais que lorsqu'il a su que vous étiez là, il m'avait chargée de vous inviter pour ce soir Je n'en ai rien fait c'est que, dit-elle, très gênée, j'avais mes raisons pour cela Nous avons des *amis exceptionnels* qui sont quelquefois gênants Oui, ils aiment le bruit, le tapage... Vous avez dû entendre l'an dernier ajouta-t-elle en glissant vers moi un regard sournois Eh bien! Promettez-moi de partir de bonne heure

— Je vous le promets, madame fis-je cependant qu'une inquiétude étrange commençait à s'emparer de moi devant ces propos dont je ne parvenais pas à saisir tout le sens Je vous promets cela, mais pourriez-vous me dire comment il se fait que je retrouve aujourd'hui mon ami « dans un état pareil »! Quel affreux accident lui est-il donc arrivé?

— *Aucun* monsieur *aucun*.

— Comment, aucun? Vous ignorez l'accident qui lui a enlevé bras et jambes? Cette catastrophe a dû cependant survenir depuis votre mariage

— Non, monsieur, non. *J'ai épousé le capitaine comme ça!* Mais excusez-moi, monsieur, nos invités vont arriver, et il faut que j'aide mon mari à passer son smoking »

» Elle me laissa seul, affalé, devant cette unique abrutissante pensée « *Elle avait épousé le capitaine comme ça* », et presque aussitôt j'entendis du bruit dans le vestibule ce curieux bruit de cui... cui cui que je n'étais pas parvenu à m'expliquer l'année précédente, et qui avait accompagné la dame à la lampe jusqu'à la porte du jardin... Ce bruit fut suivi de l'apparition sur leurs petits chariots, de quatre culs-de-jatte sans jambes et sans bras qui me regardèrent avec ébahissement Ils étaient tous en tenue de soirée très corrects avec des plastrons éblouissants. L'un avait un pince-nez en or, l'autre, un vieillard, une paire de besicles le troisième un monocle et le quatrième se contentait de ses yeux fiers et intelligents pour me considérer avec ennui. Tous quatre cependant me saluèrent de leurs petits crochets et me demandèrent des nouvelles du capitaine Gérard. Je leur répondis que M. Gérard était en train de passer son smoking et que Mme Gérard se portait toujours bien. Quand j'eus pris ainsi la liberté de leur parler de Mme Gérard, je surpris des regards qui se croisaient et qui me parurent un peu goguenards.

« — Hum! hum! fit même le cul-de-jatte à monocle, vous êtes sans doute, monsieur, un grand ami de notre brave capitaine? »

» Et les autres se prirent à sourire d'un air fort déplaisant Et puis ils parlèrent tous quatre à la fois.

« — Pardon, disaient-ils pardon!. Oh! notre étonnement est tout naturel monsieur de vous trouver chez ce brave capitaine, qui avait juré, le jour de son mariage, de s'enfermer avec sa femme à la campagne et de ne plus recevoir personne . Non, non plus personne que ses *amis exceptionnels!* Vous comprenez! Quand on est cul-de-jatte au point que ce brave capitaine a bien voulu être et qu'on se marie avec une aussi belle personne c'est tout naturel! Tout naturel! Mais enfin, s'il a rencontré dans sa vie un homme d'honneur qui ne soit pas cul-de-jatte, tant mieux! Tant mieux!. »

» Et ils répétaient : « Tant mieux! oh! tant mieux!... et félicitations!...

» Dieu! qu'ils étaient bizarres, ces hommes... Je les regardais et ne leur parlais plus!... Il en arriva d'autres... par deux puis par trois et puis encore... et tous me considéraient avec surprise, inquiétude ou ironie... Moi, j'étais entièrement affolé de voir tant de culs-de-jatte car enfin, je commençais à voir clair dans la plupart des phénomènes qui m'avaient tant remué la cervelle, et si les culs-de-jatte expliquaient par leur présence, bien des choses, la présence des culs-de-jatte, elle, restait à expliquer, et aussi la monstrueuse union de cette magnifique créature avec cet affreux morceau réduit d'humanité!

» Certes, je comprenais maintenant que les petits troncs ambulants devaient passer inaperçus de moi dans l'étroite allée du jardinet bordée de buissons de verveine et sur le chemin encaissé entre deux courtes haies et, en vérité, quand alors je me disais à moi-même qu'il était impossible que je ne visse point passer quelqu'un dans ces sentiers, je ne pouvais penser qu'à quelqu'un « qui y serait passé sur ses deux jambes »

» Le bouton de la porte, lui-même, n'avait plus pour moi de mystère, et j'apercevais maintenant dans ma pensée l'invisible crochet qui le faisait tourner...

» Le bruit du cui cui cui n'était autre que celui des petites roues mal graissées de ces chars pour avortons. Enfin, le prodigieux bruit de tonnerre de tambour de bois ne devait être que celui de tous ces petits chars et de leurs crochets battant les parquets, à l'heure, sans doute ou après un excellent dîner, messieurs les culs-de-jatte s'offraient un petit bal...

» Oui, oui, tout cela s'expliquait. Mais je sentais bien, en regardant leurs étranges yeux ardents et en écoutant leurs bruits singuliers de pincettes, qu'il y avait quelque chose de terrible encore à expliquer et que tout le reste, qui m'avait étonné, ne comptait pas

» Sur ces entrefaites, Mme Gérard Beauvisage ne tarda pas à arriver, suivie de son mari. Le couple fut accueilli par des cris de joie Les petits crochets leur adressèrent un « ban » infernal J'en étais tout étourdi Puis on me présenta. Il y avait des culs-de-jatte partout sur la table, sur des chaises, sur des sellettes, à la place de potiches absentes, sur une desserte L'un d'eux se tenait comme un bouddha dans sa niche sur la planche d'un buffet Et tous me tendirent leur crochet bien poliment Ils paraissaient pour la plupart des gens très bien avec des titres et des particules, mais je sus plus tard qu'on m'avait donné de faux noms pour des raisons que l'on comprendra. Lord Wilmore était celui qui se tenait certainement le mieux, avec sa belle barbe dorée et sa belle moustache dans laquelle il passait tout le temps son crochet Il ne sautait point de meuble en meuble comme les autres et n'avait point l'air de s'envoler des murs comme une grosse chauve-souris

« Nous n'attendons plus que le docteur! » fit entendre la maîtresse de maison qui de temps à autre me regardait avec une tristesse évidente, et qui vite se reprenait à sourire à ses invités

» Le docteur arriva

» Celui-là était encore un cul-de-jatte, mais il avait conservé ses deux bras.

» Il en offrit un à Mme Gérard pour passer dans la salle à manger. Je vous dirai que celle-ci lui prit le bout des doigts

» Le service était dressé dans cette salle dont les volets étaient bien clos. De grands candélabres éclairaient une table qui était couverte de fleurs et de hors-d'œuvre. Pas un fruit Les douze culs-de-jatte sautèrent aussitôt sur leurs chaises et commencèrent à « pignocher » gloutonnement, de leurs crochets, dans les raviers. Ah! ils n'étaient point beaux à voir, et je fus même tout à fait étonné de constater combien ces hommes-troncs, qui paraissaient tout à l'heure si bien élevés, dévoraient avec voracité

» Et puis, subitement ils se calmèrent les crochets restèrent en place et il me parut qu'il s'établissait chez les convives ce qu'on qualifie à l'ordinaire de « silence pénible ».

» Eh bien! Mes pauvres amis, que voulez-vous?. On n'a pas tous les jours la chance de l'année dernière! Ne vous désolez pas! Avec un peu d'imagination, nous arriverons tout de même à être aussi gais

» Et se tournant vers moi, tandis qu'il soulevait par une petite anse le verre qu'il avait devant lui

« A ta santé, mon vieux Michel! A notre santé à tous! »

» Et tous soulevèrent leurs verres avec leurs petites anses au bout de leur crochet Ces verres se balançaient au-dessus de la table d'une façon bizarre

» Mon amphitryon continuait :

« — Tu n'as pas l'air très à la « hauteur », mon vieux Michel! Je t'ai connu plus gai! Plus en train! Est-ce parce que nous sommes « comme ça » que ça te rend triste? Que veux-tu? On est comme on peut! Mais il faut rire Nous sommes réunis, tous ici, amis exceptionnels, et pour fêter le bon temps, où nous sommes tous devenus « comme ça » Pas vrai messieurs de *la Daphné*? »

» Alors, continua de raconter le capitaine Michel avec un gros soupir, alors...

» Mon vieux camarade m'expliqua qu'autrefois, sur *la Daphné*, un paquebot qui faisait le service d'Extrême-Orient tous ces gens-là avaient fait naufrage, que l'équipage s'était enfui sur les chaloupes, et que ces malheureux s'étaient enfuis, eux, sur un radeau de fortune. Une jeune fille admirablement belle, Miss Madge qui avait perdu ses parents dans la catastrophe, avait été recueillie également sur le radeau Ils se trouvèrent sur ces planches treize en tout qui, au bout de trois jours, avaient épuisé toutes leurs provisions de bouche et, au bout de huit jours, mouraient de faim C'est alors que, comme il arrive dans la chanson, on s'était entendu pour tirer au sort afin de savoir « qui serait mangé »

» Messieurs, ajouta le capitaine Michel, très grave, ce sont des choses qui sont arrivées plus souvent peut-être qu'on n'a eu l'occasion de le raconter, car la grande bleue a dû passer quelquefois sur ces digestions-là.

» Donc, on allait tirer au sort, sur le radeau de *la Daphné*, quand une voix, celle du docteur, s'éleva « Mesdames et messieurs, disait le docteur, dans le naufrage qui a emporté tous vos biens, j'ai

conservé, moi, ma trousse et mes pinces hémostatiques. Voici ce que je vous propose : il est inutile que l'un de nous coure le risque d'être mangé tout entier. Tirons au sort, d'abord en bras ou une jambe à volonté ! Et puis on verra demain comment le jour est fait et si une voile ne se montre pas à l'horizon. »

A cet endroit du récit du capitaine Michel, les quatre vieux loups de mer qui, jusqu'alors, ne l'avaient pas interrompu, s'écrièrent :

— Bravo ! .. Bravo !

— Quoi, bravo ? interrogea Michel, le sourcil froncé.

— Eh bien, oui, bravo !... Elle est très drôle ton histoire. Ils vont se couper les bras et les jambes à tour de rôle... c'est très drôle !... mais on n'est pas épouvantable du tout ! ...

— Vraiment, vous trouvez ça drôle ! grogna le capitaine, dont tous les crins se dressèrent. En bien, je vous jure que si vous aviez entendu cette histoire-là racontée au milieu de tous ces culs-de-jatte dont les yeux brillaient comme des charbons ardents, vous l'auriez trouvée moins drôle ! ... Et si vous aviez vu comme ils se trémoussaient sur leurs chaises ! ... Et comme nerveusement ils se serraient, à travers la table, les crochets avec une joie apparente que je ne comprenais pas et qui n'en était que plus épouvantable !

— Non ! Non ! interrompit encore une fois Chanlieu (ce bougre de Chanlieu), ton histoire n'est pas épouvantable du tout... Elle est drôle, simplement parce qu'elle est logique ! Veux-tu que je te la raconte, moi, la fin de ton histoire ? Tu me dirais si je n'est pas cela... Sur leur radeau, ils tirent donc à la courte-paille. Le sort tombe sur la plus belle... Sur une jambe de Miss Madge ! Ton ami, le capitaine, qui est un galant homme, offre la sienne à la place, et puis il se fait couper les quatre membres pour que Miss Madge reste tout entière !

— Oui, mon vieux !.. Oui, mon vieux ! Tu y es ! C'est ça ! s'écria le capitaine Michel, qui avait envie de casser la figure à ces quatre bœufs, qui trouvaient son histoire drôle !... Oui ! Et ce qu'il était admirable d'air que, lorsqu'il fut question de couper les membres de Miss Madge, parce qu'il ne restait plus dans toute la société que ceux-là et les deux bras utiles du docteur, le capitaine Gérard eut le courage de se faire couper encore à ras de tronc, les pauvres moignons qu'une première opération lui avait laissés !

— Et Miss Madge ne pouvait pas mieux faire, déclara Zizelle, que d'offrir au capitaine cette main qu'il lui avait si héroïquement conservée !

— Parfaitement ! rugit dans sa barbe le capitaine, parfaitement ! Et si vous trouvez ça drôle !

— Et est-ce qu'ils ont mangé tout ça tout cru ? demanda cet imbécile de Bagatelle.

Le capitaine Michel donna un si grand coup de poing sur la table, que les soucoupes sautèrent comme des balles élastiques.

— Assez, fit-il, taisez-vous, je ne vous ai encore rien dit ! C'est maintenant que ça va devenir épouvantable !

Et comme les quatre autres se regardaient en souriant, le capitaine Michel pâlit ; ce qu'voyant, les autres, comprenant que ça allait se gâter, baissèrent la tête.

— Oui, l'épouvantable, messieurs, reprit Michel, de son air le plus sombre, l'épouvantable était que les gens, qui furent sauvés, un mois seulement plus tard, par une tartane chinoise qui les déposa aux îles du Yang-Tse-Kiang où ils se dispersèrent, *l'épouvantable était que ces gens avaient gardé le goût de la chair humaine !* Et que, revenus en Europe, ils avaient décidé de se réunir une fois l'an, pour s'empoigner, *autant que possible*, leur abominable festin ! Ah ! messieurs, je ne fus pas longtemps à comprendre cela !.

— D'abord, il y eut l'accueil peu enthousiaste fait à certains plats que Mme Gérard apportait elle-même sur la table. Bien qu'elle osât prétendre, du reste assez timidement, que *c'était à peu près ça*, les convives se trouvèrent d'accord pour ne l'en point féliciter. Seules, les tranches de thon grillées furent acceptées sans trop grande défaveur, parce qu'elle étaient, selon l'expression terrible du docteur, « bien sectionnées » et que « si le goût n'était point complètement satisfait, l'œil au moins était trompé » ! Mais le tronc à bécicles eut un succès général en déclarant que *« cane valait pas le couvreur »* !

» En entendant cela, je sentis que mon sang se retirait de mon cœur, grondait sourdement le capitaine Michel, car je me rappelais que l'année précédente, à pareille époque, un couvreur s'était tué en tombant d'un toit, dans le quartier de l'Arsenal et qu'on avait retrouvé son corps moins un bras !

» Alors ! oh ! alors, je ne pus m'empêcher de songer au rôle qu'allait dû nécessairement jouer ma belle voisine dans ce drame horrible et culinaire ! Je tournai les yeux du côté de Mme Gérard et je remarquai qu'elle venait de remettre ses gants — des gants qui lui montaient jusqu'aux épaules... et aussi qu'elle avait, sur ses épaules habituellement jetés un fichu que les cachait à tous entièrement ! Mon voisin de droite, qui était le docteur, et qui était le seul de tous ces hommes-troncs à avoir des mains, avait également remis ses gants.

» Au lieu de chercher, sans la trouver d'ailleurs la raison de cette brusquerie nouvelle, j'aurais certes mieux fait de suivre le conseil de ne point m'attarder en ce lieu, conseil que m'avait donné au commencement de cette soirée maudite Mme Gérard, conseil que, du reste, elle ne me renouvelait plus !

» Après m'avoir montré, pendant la première partie de ces étonnantes agapes, un intérêt où je démêlais (je ne sais pourquoi) un peu de compassion, Mme Gérard évitait maintenant de me regarder et prenait une part qui m'attrista beaucoup à la plus effroyable conversation que j'eusse entendue de ma vie. Ces petites gens, fort activement et avec mille bruits de pincettes et en choquant leurs petits verres à anses, se faisaient d'amers reproches ou s'adressaient de vives congratulations à propos *du goût qu'ils avaient !* Horreur ! Lord Wilmore qui, jusqu'alors, avait été si correct, faillit en venir aux crochets avec le cul-de-jatte à monocle, parce que celui-ci, jadis, sur le radeau, l'avait trouvé cornace, et la maîtresse de céans eut toutes les peines du monde à remettre les choses au point en répliquant au tronc-monocle — lequel devait être, au moment du naufrage un bel adolescent — *qu'il n'était guère agréable non plus de tomber sur « une bête trop jeune ».*

— Ça, ne put s'empêcher d'interrompre le vieux loup de mer Dorat, ça c'est encore rigolo !

Je crus que le capitaine Michel allait lui sauter à la gorge ; d'autant plus que les trois autres semblaient se gargariser d'une joie intime et faisaient entendre de petits gloussements fantaisistes.

Ce fut tout juste si ce brave capitaine parvint à se maîtriser.

Après avoir soufflé comme un phoque, il dit à l'imprudent Dorat :

— Monsieur, vous avez encore vos deux bras, et je ne vous souhaite point, pour que vous trouviez cette histoire épouvantable, que vous en perdiez un comme il m'est arrivé de perdre le mien cette nuit-là. Les troncs, monsieur, avaient beaucoup bu. Quelques-uns avaient sauté sur la table, tout autour de moi, et regardaient mes bras de telle sorte que, gêné, je finis par les dissimuler autant que possible, en enfonçant mes mains jusqu'au fond de mes poches.

» Je compris alors — pensée foudroyante — pourquoi ceux qui avaient encore des bras et des mains — la maîtresse du logis et le docteur — ne les montraient pas ; je compris cela à la férocité soudaine qui s'alluma dans certains regards... Et, dans le moment même, le malheur ayant voulu que j'eusse envie de me moucher, et que je fisse un geste insensé qui découvrit, sous ma manchette, la blancheur de ma peau, trois terribles crochets s'abattirent aussitôt sur mon poignet et m'écrasèrent dans les chairs. Je poussai un cri horrible :

— Assez, capitaine ! ... assez ! m'écriai-je en interrompant le récit du capitaine Michel. C'est vous qui avez raison, je m'enfuis ! Je ne veux pas en entendre davantage !

— Restez, monsieur, ordonna le capitaine. Restez, parce que je vais vite terminer cette histoire épouvantable qui fait rire quatre imbéciles.

» Quand on a du sang phocéen dans les veines, déclara-t-il avec un accent d'indicible mépris, en se tournant vers les quatre loups de mer qui, visiblement, étouffaient de rire, on a du sang phocéen dans les veines, c'est pour longtemps ! *Et quand on est de Marseille, on est condamné à ne plus croire à rien !* C'est donc pour vous, pour vous seul, que je parle, monsieur, et n'ayez crainte, je passerai les plus horribles détails, sachant ce que peut supporter le cœur d'un galant homme. La scène de mon martyre se passa si rapidement que je ne me rappelle que les cris de sauvages, la protestation de quelques-uns, la ruée des autres, pendant que Mme Gérard se levait en gémissant : « Surtout, ne lui faites pas de mal ! ». J'avais voulu me lever d'un bond, mais j'avais déjà autour de moi une ronde de troncs fous qui me fit trébucher, tomber, et je sentis leurs affreux crochets qui faisaient ma chair prisonnière comme on prisonnière la viande de boucherie aux crocs de l'étal ... Oui, oui, monsieur, pas de détails !

Je vous l'ai promis ! D'autant mieux que je ne pourrais plus vous en donner, car je n'assistai point à l'opération. Le docteur, en guise de bâillon, m'avait mis un tampon d'ouate chloroformée sur la bouche. Quand je revins à moi, monsieur, j'étais dans la cuisine et j'avais un bras de moins. Tous les troncs cul-de-jatte étaient dans la cuisine autour de moi. Ils ne se disputaient plus maintenant. Ils semblaient unis par le plus touchant accord, au fond d'une ivresse hébétée qui les faisait dodeliner de la tête comme des enfants qui ont besoin d'aller se coucher après avoir mangé leur soupe, et je ne puis douter qu'ils commençaient, hélas, de *me digérer*. J'étais étendu sur les dalles, tout froid, ne pouvant faire un mouvement, mais je les entendais, je les voyais. Mon vieux camarade Gérard avait des larmes de joie et me disait : « Ah ! mon vieux Michel, jamais je n'aurais cru que tu étais si tendre ! »

» Mme Gérard n'était pas là ! Mais, elle aussi, avait dû avoir sa part, car j'entendis quelqu'un demander à Gérard comment « elle avait trouvé son morceau ». Oui, monsieur. J'ai fini. Ces horribles troncs, leur passion satisfaite, durent comprendre enfin toute l'étendue de leur forfait. Ils s'enfuirent, et Mme Gérard s'enfuit, bien entendu, avec eux. Derrière eux, ils laissèrent les portes ouvertes, mais on ne vint me délivrer que quatre jours après... à moitié mourant de faim.

» Car les misérables ne m'avaient même pas laissé l'os ! »

CANARDO : COLUMBIA

BENOIT SOKAL

ALLEZ-Y, CANARDO, C'EST L'HEURE : IL VOUS ATTEND EN-BAS, SUR LA PLAGE

AH ! UN DERNIER DÉTAIL : NE VOUS INQUIÉTEZ PAS DU COMPORTEMENT BIZARRE DE L'INFIRMIÈRE : ELLE A SUBI UN CHOC, JADIS, AVANT QUE MONSIEUR HAIG NE LA RECUEILLE, UNE OVERDOSE SANS DOUTE ; DEPUIS LORS, ELLE SOUFFRE D'AMNÉSIE...

JE SPÈRE QUE VOUS ÊTES SÛR DE CET INDIVIDU, JOHN..

...ET VOILÀ, HÉ HÉ HÉ..

DEPUIS LE DÉBUT DE SA MALADIE MENTALE, HAIG A ACCUMULÉ LES ERREURS, IL A BEAU ÊTRE MILLIARDAIRE, SES DERNIÈRES OPÉRATIONS FINANCIÈRES SONT CATASTROPHIQUES ! SES USINES SONT AU BORD DE LA FAILLITE ! NOUS NE POUVONS PLUS LE LAISSER FAIRE..

RASSUREZ-VOUS, IRVING, C'EST LE PLUS MAUVAIS GARDE DU CORPS QUE JE CONNAISSE, AVEC LUI ET CETTE FOLLE DE COLUMBIA, TÔT OU TARD IL ARRIVERA MALHEUR A HAIG !!!

VOUS CONFONDEZ CERTAINEMENT AVEC QUELQU'UN D'AUTRE, MONSIEUR CANARDO.

ET PUIS IL NEIGE. MA PAROLE ! IRVING M'AVAIT POURTANT CERTIFIÉ LE CONTRAIRE...

MAIS.. CLARA!

?

VOUS, JEUNE HOMME, NE M'APPROCHEZ PAS ! VOUS ÊTES CERTAINEMENT BOURRÉ DE GERMES CONTAGIEUX COMME TOUS CEUX DE VOTRE ESPÈCE !

JE M'APPELLE COLUMBIA

ELLE EST RÉELLEMENT AMNÉSIQUE OU FAIT-ELLE SEMBLANT DE L'ÊTRE ?
VOUS NE VOUS SOUVENEZ DONC PAS DE MOI, CANARDO...
NON VRAIMENT
RENTRONS ! JE VAIS M'EMPARER PAR UN TEMPS PAREIL !
. SI JE VOUS AVAIS DÉJÀ RENCONTRÉ, JE NE VOUS AURAIS CERTAINEMENT PAS OUBLIÉ..
.TIEU. TIEU. TIEU. MAIS RENTRONS, VOUS DIS-JE ! VOUS VOULEZ DONC MA MORT !
OH ! MAIS, MON CHAPEAU !
MAIS NE VOYEZ-VOUS PAS QU'IL S'ENVOLE ! DÉPÊCHEZ-VOUS JEUNE ABRUTI ! ALLEZ ME LE CHERCHER !!!
VIENEZ CANARDO, JE VOUS ACCOMPAGNE.
RTTT...
CHA

IL VA NOUS MENER LOIN. LE VENT EST FORT
CE N'EST RIEN.. NOUS AVONS LE TEMPS, N'EST-CE PAS ?
R. THEU THEU THEU.. ILS VEULENT DONC MA MORT, CES IMBECILES !!!
ILS SEMBLAIENT SE CONNAITRE.. LE SAVIEZ-VOUS, JOHN ?
MON CHAPEAU.
PEUT-ÊTRE, IRVING, HÉ.. HÉ HÉ.. PEUT-ÊTRE
JE CROIS QUE DANS DEUX HEURES, NOUS POURRONS ALLER RÉCUPÉRER LE CADAVRE. CE SERA LE CRIME PARFAIT..
JE CROIS QU'ON NE LE RATTRAPERA PLUS, CE CHAPEAU..
BAH ! CONTINUONS QUAND MÊME.. TENEZ BUVEZ UN COUP ÇA RÉCHAUFFE..

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

REQUIEM POUR BOUQUET

JEAN-LOUIS BOUQUET (1898 - 1978), À L'ÉPOQUE (1939) OU IL ÉCRIVAIT SES PREMIÈRES OEUVRES FANTASTIQUES.

Jean Louis Bouquet est mort Ce nom n'évoquera peut être pas grand-chose à ceux qui considèrent que le genre fantastique, en littérature, ne doit qu'aux anglo-saxons Bouquet fut en effet, avec Maurice Renard, l'un des grands fantastiqueurs modernes en notre langue Son œuvre, longtemps occultée, est à présent en voie de réhabilitation, grâce aux soins de Francis Lacassin, qui vient d'entreprendre chez Marabout l'exhumation des récits feuilletonnesques, mettant en scène « Doum, Reporter »

Je m'empresse de dire qu'on verra très bientôt réimprimés ces deux chefs-d'œuvre, rares fleurons de la veine onirique française *Le visage de feu* (naru indis chez Robert Marin) et *Aux portes des ténèbres*, victimes d'un long purgatoire tout à fait injustifié Mais ne soyons pas ingrats : les longues nouvelles fantastico-policières, *L'ombre du vampire*, *Irène, fille fauve*, *La Reine des ténèbres*, *Le fantôme du parc Monceau*, *Le mystère Skanikoff*, réparties en deux volumes pour les besoins de leur première parution en librairie, ces enquêtes à l'atmosphère étrange, mettent en scène des personnages moins évanescents qu'à l'ordinaire Le décor des aventures du tournaliste Paul Dumwiller, un parent de Carnacki, est celui du Paris d'autrefois, nostalgique, sur la toile de fond duquel évoluent des êtres qui sont à la fois ceux du roman populaire et ceux des pièces tragiques du théâtre d'épouvante Les arts magiques, à la mode au début de ce siècle (nécromancie, hypnose, etc.), servent parfois de médium subtil aux variations de comportement de ces marionnettes humaines en proie à la plus inhumaine terreur. Et « Doum », ombre un peu pâlie par le temps, interroge ces témoins avec certes moins de foi que ses confrères détectives, mais au comble toujours d'une inquiétude partagée qui agit magnifiquement sur le lecteur

Mais ce ne sont là que hors-d'œuvre aux admirables textes réunis sous le titre *Le visage de feu* Les héroïnes ineffables de ces voyages au pays de l'ombre, les protagonistes d'initiations sensuelles d'une rare intensité de vécu sont de véritables créations d'écrivains et n'ont plus rien des archétypes feuilletonnesques. Là, Bouquet révèle sa personnalité, sa marginalité aussi, à travers une exploration de l'écriture, certes un peu désuète, mais qui nous contronte vraiment avec ce qui est l'essence même du fantastique onirique, ce « je ne sais quoi » qui nous fait basculer dans l'ailleurs. Le style, insidieux, est là pour inciter au vertige et l'empreinte de cette voix persiste longtemps après la lecture .. Encore faillait-il pouvoir lire Bouquet C'est chose possible à présent

F.R.

- *L'ombre du vampire* 224 p., 12,50 F
- *Irène, fille fauve* · 160 p , 10,50 F
- *à paraître* *Le visage de feu* (Marabout)

ROMANS

CAVANNA
LES RITALS
ED BELFOND
288 P. - 49 F

En avant-propos de son dernier recueil, *Gauche droite piège à cons*, Cavanna annonçait la couleur : « Je n'écris pas de livre. J'ai pas le temps Ça viendra. Peut-être Je crois que ça me plairait bien .. ». Eh bien, c'est fait. Voici son premier *vrai* livre Effectivement on dirait que ça lui a plu, et, disons-le tout de suite, à nous aussi. Beaucoup

Cavanna aime le paradoxe · lui qui, semaine après semaine, traque l'actualité pour délirer avec dans ses chroniques de *Charlie Hebdo*, *Je l'ai pas lu*, *je l'ai pas vu mais j'en ai entendu causer*, le voici maintenant qui nous raconte son enfance Comme Pagnol? Oui, comme lui, mais sa Provence pittoresque, ce sont les quartiers prolos de Nogent Eh, Cavanna, il devient gâteux, ou quoi? Il se met à penser à ses petites histoires de gosse comme les écrivains bourgeois? Non!

Parce que *Les Ritals*, c'est vraiment quelque chose, *qué ça vous prend aux tripes*, *Dio te strama-ledissa !* Oui, il parle comme ça, faut s'accrocher pour comprendre. Le meilleur moyen, c'est de lire à voix haute, et là, tu te marres Et les copains autour aussi C'est pas la preuve que le livre est bon, ça? Il peut se déclamer, se jouer, se mimer, exactement comme le fait le père de Cavanna, Luigi, dit Virgeon en dialetto *Ecco, tu comprende ?*

Cavanna est issu de prolos. Il a connu (et détesté) l'usine. Le chômage. La mère qui fait des ménages chez les riches et le père qui maçonne. *Les Ritals* le raconte, dans une langue savoureuse, un style que Cavanna met au point depuis des années dans son hebdo, le langage parlé des gens

Les gens c'est la cie du ... Cavanna y réussit une ... portraits vraiment attachant ... tous ces pauvres qu'il a lon... temps côtoyés, les Ritals ... grés, les copains de classe. *Les Ritals*, c'est le regard d'un gos... pas con sur le monde. Il faud... écouter les gosses plus so... Surtout quand ils s'appelle... Cavanna, et qu'ils nous parlent de la Rue Sainte-Anne, à Nogent où il y a toujours des mou... françaises qui pourrissent dans le caniveau (les Ritals, eux ... peuvent pas gaspiller leurs nou... les italiennes), ou qu'ils racontent les parties de cartes aux odeurs fortes de Parmesan ou les cordonniers rendus tubards par l'odeur de pied des chaussures qu'ils réparent. Et des tas de détails comme ça

Cavanna nous parle de lui mais nous rend à nous-mêmes

B B.

TAHAR BEN JELLOUN
MOHA LE FOU, MOHA LE SAGE
ED. DU SEUIL
192 P. - 39 F

Moha, tel une fabuleuse figure mythologique, apparaît comme le détenteur de l'âme populaire, en rapport direct avec la nature « Ma peau est large, dit-il, elle contient des siècles de tendresse et de cristaux ». Sur le mode du conte Tahar Ben Jelloun perpétue toute la culture maghrébine et ses personnages sont ainsi dotés d'une vérité politique d'autant plus juste

La torture est évoquée par les souvenirs de celui dont on déchire le corps . ce ne sont pas des images de sang que Moha raconte à ceux qui sont « sourds » et « paralysés », mais au contraire la terre et la source auxquels le prisonnier essaye de se raccrocher. « Des pétales bleus se sont

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

déposés sur le tissu noir qui t'empêche de voir », lui dit-il en pensée.

Aimer ou ne pas aimer : le choix est simple. Ceux qui se fourvoient ont renoncé à aimer. Ainsi le personnage du banquier à qui Moha démontre sa médiocrité et qui avoue : « Il y en a qui sont désignés pour se mêler à la terre, et il y en a qui sont destinés à vivre dans l'abstrait et le luxe. Rien n'a de consistance pour moi. »

Bien différent est Moché, l'ami juif de Moha qui fonda avec lui un « groupe de démence infernale », au début du siècle, lorsque les Français tiraient sur les Arabes et les Juifs sans distinction. Mais Moché est fatigué. Il constate avec tristesse : « Avant c'était les étrangers qui nous dépouillaient de nos habits traditionnels ; aujourd'hui, c'est nous-mêmes qui les ôtons et les jetons dans la fosse de la honte. » Et Moha d'ajouter avec amertume à la lâcheté de son peuple, le sort des femmes qui luttèrent aux côtés des hommes pour faire la révolution et qui se retrouvent comme autrefois emmurées, verrouillées. Mais pour Moha il n'y a pas de frontières et son ami l'Indien lui dit, dans le sort commun qui les lie : « Mon âme t'attend pour que nous prenions ensemble le sentier qui conduit vers la baie du cœur. »

L'écriture de Tahar Ben Jelloun tête ses retrouvailles avec la poésie refoulée de l'Islam où le temps compté en lunes ne s'arrêtait ni à la naissance ni à la mort mais insufflait la vie à chaque pierre, à chaque arbre et à chaque enfant. Pour tenter de cicatriser les maux venus de ce que l'on appelle la civilisation occidentale.

Même si la lecture en est âpre par moments, ce livre nous offre toute la douceur d'un bonheur qui ne serait pas loin si nous étions moins abîmés.

C.W.

JOHN BERGER
G.
Traduit de l'anglais par Camille Aillaud
ED MASPERO
370 P. - 65 F

Comme dans chacun des livres de John Berger, récit et pensée discursive fonctionnent en alternance. La fresque sociale ici, cependant, l'emporte : qu'il s'agisse

de la gentry anglaise au début du siècle, de la bourgeoisie italienne, des émeutes de Milan en 1898 ou du début de la grande guerre. G., le personnage principal — Giovanni ou « Garibaldi » (surnom que lui donnèrent ses camarades d'internat) — né de la liaison d'un riche commerçant italien et de sa non moins riche maîtresse américaine, traverse l'Histoire nanti d'un libéralisme humaniste.

Sa naissance permet à sa mère de prendre conscience de la « petitesse » de son père : ce sera son enfant et elle l'élèvera comme bon lui semble, en refusant la luxueuse villa dans laquelle Umberto aimerait installer cet enfant et sa mère. Laura, investissant plus loin la cause socialiste, confie son enfant à des cousins anglais vivant à la campagne. G. y fera l'apprentissage de la solitude et de l'individualisme. Sa première expérience sexuelle est vécue avec Béatrice, sa tante, récemment veuve et que le mariage avait détournée de l'inceste avec son frère. Cet épisode semble déterminant quant au donjuanisme qui scande sa vie de rentier voyageur. On le voit fréquenter la bourgeoisie européenne du début du siècle, sa stratégie de séducteur dissociant de manière surprenante les femmes avec qui il vit ses aventures, de leurs riches maris, dont il ne cesse de tourner en dérision les privilèges.

Se dessine ainsi, par le biais de l'attitude de G. et en filigrane de sa vie oisive, ce que serait l'opinion politique de l'auteur, soit une liberté individuelle que l'on pourrait qualifier de progressiste.

Roman plutôt classique dont la modernité serait cette aisance avec laquelle John Berger, par moments, se distancie du récit en évoquant la manière dont il en

LE CHARME DE L'ANTIQUE

BERNARD SIMIOT
MOI ZENOBIE, REINE DE PALMYRE
ED ALBIN MICHEL
304 P. - 45 F

ROBERT GRAVES
MOI CLAUDE
348 P. - 55 F

CLAUDE, EMPEREUR MALGRE LUI
264 P. - 45 F

LE DIVIN CLAUDE ET SA FEMME MESSALINE
300 P. - 48 F
ED. GALLIMARD

J'ignore à quand remonte la tradition littéraire des faux mémoires de grands de ce monde, toujours est-il que c'est assurément Marguerite Yourcenar qui produisit, avec ses *Mémoires d'Hadrien* le premier chef-d'œuvre d'un mode romanesque particulièrement surprenant et fécond : on y découvre en effet que l'érudition de l'auteur y prévaut moins, finalement, que ses qualités d'écrivain, c'est-à-dire d'imagination, puisque son rôle est celui d'un rêveur impénitent, incarné, le temps d'une œuvre, en cet être d'exception qu'il a choisi de raconter de *l'intérieur*.

Il semble que dans sa propre incarnation en Zénobie, reine turbulente, ô combien, du IIIe siècle après Jésus-Christ, Bernard Simiot ait également fait l'effort d'oublier, sinon les événements essentiels de son Histoire du monde romain, du moins les souvent agaçantes précisions érudites qui coupent l'herbe sous le pied des plus belles métaphores. Il a, Dieu merci, succombé lui aussi à l'écriture, faisant de cette existence mouvementée, pleine d'une irrépressible folie, un authentique roman d'aventures. Zénobie apparaît comme une femme remarquablement capable de tenir tête à tous ces odieux mâles de son temps, et l'on ne peut que songer à Cléopâtre ou Livie, la propre grand-mère de l'Empereur Claude dont, justement, une monumentale œuvre en trois volets nous ouvre les perspectives, non moins curieuses.

Moi, Claude est une saga autobiographique rendue presque vraisemblable par le fait que son auteur prétendu fut certainement l'un des écrivains les mieux doués de son temps et l'un des rares tempéraments d'artiste de sa famille. C'est un docte professeur de poésie à Oxford, Robert Graves, également auteur d'une très belle biographie de Lawrence d'Arabie, qui s'est attelé, voici déjà quelques décades, à l'élaboration, à la recréation, d'une existence fameuse à plus d'un égard. A l'encontre d'Hadrien, ce petit arriviste espagnol promu aux honneurs réservés au sang d'une autre classe, Claude était « l'idiot de la famille » des César, on le nommait l'avorion, il était bègue et d'une incroyable gaucherie. Dans l'interprétation excellente que l'acteur anglais Derek Jacobi en a fait, pour une récente série télévisée, on a pu voir cet être émouvant et, malgré lui, souvent du dernier comique, affronter les sarcasmes de ses familiers, tout en conquérant pouce après pouce son véritable territoire d'homme et de meneur d'hommes.

En dépit des intrigues, de cette épouvantable grand-mère Livie, femme d'Auguste qu'elle a réduit à la portion congrue, malgré Tibère, cet oncle épris des seuls plaisirs de l'existence, malgré Caligula, successeur de Tibère — qui sera assassiné —, Claude se retrouve sur le trône de Rome, contre son gré véritable. Mais l'enfant ingrat, à force d'intelligence et de lucidité, devient un homme capable — et souvent bien plus que ses prédécesseurs — de mener la galère romaine : il s'intéresse au bonheur matériel et moral des Romains, fortifie l'Empire, édifie des aqueducs, etc. En un mot, Claude s'intéresse au pouvoir, ne veut plus le lâcher. Le style malicieux et précis de Graves qui, à travers son personnage, crée une sorte de mythologie particulièrement efficace, douée d'une vie intense, nous montre l'évolution d'un homme qui pourrait être de toutes les époques et de toutes les nations. Victime de son épouse Messaline, Claude, qui a conquis l'Angleterre finit par épouser Agrippine, tombant, si j'ose dire, de Charybde en Scylla... On connaît la suite.

Les destins de l'Histoire sont comme des miroirs : toutes les grandeurs et toutes les turpitudes humaines s'y mirent et ne nous renvoient jamais qu'à nous-mêmes.

tire les ficelles, ou en prenant pendant quelques lignes la place de l'un des protagonistes. Un roman bien mené pour un lecteur d'aujourd'hui qui reste attaché à la pérennité de ce genre littéraire

C W.

EUGENE SAVITSKAYA
UN JEUNE HOMME TROP GROS
ED. DE MINUIT
160 P. - 25 F

Les amateurs de littérature connaissent déjà Savitskaya, qui publie régulièrement dans *Minuit* et dont le premier roman, paru l'an passé, *Mentir*, fut remarqué. D'autres textes de lui ont également paru à Liège, dans la revue *25* et à l'Atelier de l'Agneau (*L'Empire, Rue Obscure* en collaboration avec Jacques Izoard)

Ce second livre d'E.S. s'approprie avec une habileté diabolique l'existence fascinante et pathétique d'un gros jeune homme mort l'été dernier : Elvis Presley. Dès la première ligne, le lecteur est gagné d'une fièvre étrange, causée par le double mouvement du texte qui tout à la fois le porte en avant (vers un futur ludique) et le retient (serré à l'immédiateté du fantasme d'écriture) harcelant sa conscience par la succession des « flashes » anecdotiques. Savitskaya, avec une légèreté extraordinaire, une insolence enfantine, émouvante, et un minimum d'effets stylistiques — trois qualités, dont je vous assure qu'elles sont devenues très rares! — bâtit une œuvre qui procède par vagues et avec l'apparente contradiction du déterlement marin

Cela faisait longtemps, me semble-t-il, qu'un récit n'avait fait coïncider avec autant de réelle « vitalité » son projet à la nature même du travail d'écriture mis en œuvre : là, c'est sûr, se lit un rapport nouveau de l'écrivain avec le monde, avec lui-même, avec son secret magistralement préservé.

F.R.

PAUL CUVELIER
LES EXTRAORDINAIRES AVENTURES DE CORENTIN
ED. DARGAUD
64 P. - 18 F

Les extraordinaires aventures de Corentin sont parues en 1948 49 dans l'hebdomadaire *Tintin* et en album en 1950. Elles étaient le fruit des influences conjuguées de Paul Féval, Daniel Defoe et Rudyard Kipling. Parfaite synthèse d'une littérature destinée à la jeunesse, édifiants récits d'amitiés enfantines et animalières, la série rencontra un immédiat succès. Pourtant, rien n'est littérature dans cet album que rééditent les éditions Dargaud (œuvre salutaire, l'original atteignant, dans certaines officines, des sommes astronomiques), le texte des ballons et des légendes faisant toujours double emploi avec des dessins suffisamment descriptifs en eux-mêmes pour suivre l'intrigue.

Paul Cuvelier, comme il aimait à le dire, se sentait mal à l'aise pour s'exprimer dans la forme « bande dessinée ». Il se voulait peintre et sculpteur ou tout au moins aurait voulu trouver le temps et les moyens de l'être. Il confiait (sauf exception) les scénarios et les découpages à d'autres, au service desquels il mettait un graphisme qui aurait souvent mérité mieux.

Dans ce premier album, on sent déjà tout ce qui caractérisait l'art de Cuvelier : le don et le goût de peindre des corps (d'hommes, de chevaux et autres animaux), le désir de réaliser un dessin sensuel qui sut se développer plus tard dans *Epoxy*, se brider dans *Line*, mais ne trouva jamais l'occasion de s'épanouir totalement. Pratiquant un graphisme réaliste et fouillé, aux cadrages habiles, sachant rendre la souplesse des attitudes et des mouvements, Paul Cuvelier échappait à l'académisme d'autres dessinateurs qui lui furent contemporains. Revoir (plutôt que relire) Corentin, c'est aussi ressentir une forme de regret pour un genre à jamais (?) disparu, mais qui n'a rien perdu de son pouvoir de fascination auprès des enfants, et qui continue à susciter chez les adultes comme un parfum de nostalgie

M.P.

RAYMOND JEAN
LA RIVIERE NUE
ED. DU SEUIL
224 P. - 42 F

En 1970 Raymond Jean préfaçait, au Seuil, les *Lettres de prison* de Gabrielle Russier. Huit ans plus tard, il en revient au même thème, sans doute après la mésaventure presque semblable qu'un jeune professeur femme a connu l'année dernière à Digne, une ville de ce Midi que Raymond Jean connaît bien./

Julia est une jeune fille « sans complexes », comme on dit. Elle a « fait » Mai 68 et, depuis, a toujours revendiqué la liberté sexuelle, la liberté tout court. Et pas seulement dans les meetings : elle vit comme ça. Un jour, il fait chaud, c'est la fin de l'année scolaire et elle se retrouve à la rivière avec trois de ses élèves, avec qui elle se baigne nue. Une longue scène pleine de joie de vivre, de notations intimistes et de bruit de cigales, qui ouvre magistralement le roman. Quelque chose comme le bonheur. Exactement ce que les petits bourgeois fripés de Casemane-sur-Ars ne peuvent supporter. Casemane fait penser à *casemate* : c'est exactement ça qu'ils traînent avec eux. Raymond Jean montre alors en détails comment fonctionne le fascisme : c'est la *rumeur*, avec sa grosse dose d'irrationalité et de haine. Qui court d'autant plus vite qu'elle est associée à des fantasmes sexuels, et bien sûr (puisque Julia a fait un voyage à Amsterdam) à la drogue.

Raymond Jean est clair : les nostalgiques de l'ordre (musclé et phallocrate) fonctionnent sur des clichés. Malgré sa longue expérience politique (et peut-être justement à cause d'elle) Julia ne croit pas que son histoire puisse motiver une mobilisation.

Au-delà de la minutieuse description de la vie étouffante d'une cité de province, Raymond Jean veut nous mettre en garde sous la répression sexuelle, sous la nostalgie de la morale à la Pétain, sous le racisme même, il y a autre chose : la peste brune, toujours à l'affût.

B.B.

NOUVELLES

ITALO SVEVO
COURT VOYAGE SENTIMENTAL
ED. GALLIMARD
352 P. - 60 F

D'Italo Svevo, cet italien de Trieste dont le lecteur français a déjà pu lire les trois principaux romans — *La conscience de Zeno, Senelita, Una vita* — voici traduites dix nouvelles qui, s'échelonnant sur l'ensemble de la période créatrice de Svevo, permettent d'en suivre l'évolution et la progression.

Pour l'homme d'affaires que fut Italo Svevo, la littérature, dont l'exercice nécessite la libre disposition de ce bien de luxe qu'est le temps, fut une activité marginale et annexe, en même temps que sa préoccupation essentielle, la plus directement en prise avec la vie — l'écriture n'ayant jamais été pour lui (sans doute en va-t-il de même pour tout créateur authentique) que le moyen par lequel il pouvait surmonter les objectivant et en les tournant en leur contraire, ses contradictions. Parmi les innombrables contradictions et désordres névrotiques qui l'agitaient, la formidable *impuissance à vivre*, où Nietzsche voyait le principal symptôme de la décadence européenne, ne fut pas la moindre. Et

POUR SUIVRE, ABONNEZ-VOUS

ABONNEMENT

Je souscris un abonnement d'un an (11 numéros)

Nom — Prénom

Adresse

Code postal — Localité

Profession — Date de naissance

Je joins le règlement (cochez la case correspondante)

France et Union postale française	100 FF
Benelux	700 FB
Canada et U.S.A.	[illegible]
autres pays	140 FF

Bulletin et règlement à adresser :

* Pour tous pays sauf Benelux, Canada et U.S.A.
66, rue Bonaparte - 75006 Paris - France

* Pour le Benelux
28, rue des Sœurs Noires - 75000 Tournai - Belgique
Compte bancaire Bruxelles Lambert 375 0990 120 23

* Pour le Canada et les U.S.A.
PERIODICA 7045 avenue du Parc h3n 1X8 Montréal - Canada

LE PREMIER LIVRE DES ODD BODKINS

DAN O'NEILL

UN HAMBURGER VIENT DE ME PASSER ENTRE LES JAMBES !!

STARRING :
Dieu
Le chien 100% am[illegible]
[illegible]
L'homme dans la bou[illegible]
[illegible]
L'attrapeur de hamburgers aux ailes de chauve-souris
Au pays du biscuit magique

132 pages
23x30 cm
Couv. coul.

ARTEFACT

[illegible] rue du Marché 95880 Enghien
[illegible] - V.P.C. - [illegible]

60 F

pour l'écrivain italien, cette impuissance à vivre agit à la manière d'un moteur et d'un facteur déclenchant, bref, comme une force qui, hostile à la vie, réclamait que soit mis en branle un ensemble de forces *contraires*. Intolérable, elle appelait son propre dépassement. A ce niveau se repèrent l'efficacité pratique, le caractère intéressé (et intéressant) de toute activité « artistique » : rendre un peu plus supportable le rétrécissement et l'appauvrissement généralisé de la vie, combler le fossé qui sépare l'homme de lui-même.

Que ce soit dans *l'assassinat de la Via Belpoggio* où un assassin minable ne parvient pas à se donner les moyens de la fuite, prisonnier qu'il est de sa ville, de sa mère et des mensonges pieux qu'il se fait à lui-même, ou dans *Oisiveté* où un hypocondriaque tragi-comique fait un usage quasi pharmaceutique d'une maîtresse qu'il délaisse lorsqu'il s'aperçoit qu'un usage homéopathique en est impossible, tout au long de ce recueil de nouvelles se retrouvent les thèmes de l'échec, de la dégénérescence progressive de l'homme, de son incapacité à vivre ses passions, de son ravalement à un stade sous-hominien et de sa stagnation dans l'ambivalence affective vis-à-vis des figures parentales (stagnation dont la psychanalyse se fait le plus sûr complice); mais aussi la certitude et la claire conscience que l'objectivation par l'écriture romanesque de cet avachissement de l'homme ne vaut qu'en tant qu'elle permet un changement de *perspective*.

O.B.

SCIENCE FICTION

PAUL GILLON
LES MAITRES REVEURS
ED. LES HUMANOIDES ASSOCIES
64 P. - 26 F

Sixième album des « Naufragés du temps », la série créée par Gillon et Forest, *Les maîtres-rêveurs*, est aussi le deuxième album dessiné et écrit par Gillon seul.

Depuis que ce dernier a pris en main les destinées de Christopher, le voyageur du XXe siècle réveillé mille ans plus tard après un fabuleux périple dans le système solaire et qui se trouve aux prises avec un univers grouillant de mutants et de monstres innommables, l'épopée intergalactique s'est doucement et lentement modifiée, sans rien perdre du charme qui faisait l'intérêt des premiers épisodes.

Christopher arrive sur Khimera, lointaine planète où vit un peuple de tapirs. Comme toujours il y recherche Valérie, la femme qui fut jadis endormie avec lui et qui voyagea mille ans à ses côtés dans les espaces infinis avant d'être elle aussi réveillée. Cette femme que Chris a été autrefois programmé pour aimer et dont la fatalité ne cesse de le séparer, se trouve sur Khimera, prisonnière d'un de ces effrayants « maîtres-rêveurs » qui terrifient le peuple des tapirs.

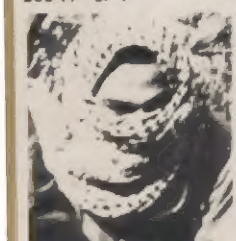
Pour libérer Valérie, Chris va affronter des dangers plus inimaginables les uns que les autres. Il fera même une alliance stratégique avec les Trasses, répugnants rats ailés qui ont justement fait de Valérie leur déesse. Ils ont au moins ce point commun avec Chris. Car Valérie est-elle pour lui autre chose qu'une idole de son passé? On s'en aperçoit de plus en plus au fil des épisodes, Chris ne la recherche que par devoir. Son amour a été programmé plus scientifiquement mais tout aussi efficacement que le fut celui de Tristan pour Iseult. Or — signe des temps? — cet amour n'est montré que sous l'éclairage pessimiste et désabusé d'une obligation morale d'une fidélité formelle à un engagement presque oublié. En fait la véritable passion, si elle existe, c'est celle qui lie Chris à Mara. Seulement, les relations humaines sont ainsi faites que ce qu'on appelle « l'amour » ne peut tisser son lien entre deux êtres qu'*au nom* d'autre chose qu'eux-mêmes — un idéal, un « tiers », un Autre.

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

DEUX ECRIVAINS PALESTINIENS

GHASSAN KANAFANI
DES HOMMES DANS LE SOLEIL
Traduit de l'arabe et présenté par Michel Seurat
ED. SINDBAD
208 P. - 38 F

SAHAR KHALIFA
CHRONIQUE DU FIGUIER BARBARE
Traduit de l'arabe par A. Rashed, J.E. Bencheikh et C. Lévy
ED. GALLIMARD
203 P. - 37 F



Il existe des écritures de l'Histoire, ancrées dans une réalité et un présent déterminés, tentatives poétiques ou romanesques qui constituent sans doute l'un des apports importants de la littérature de ce siècle.

La Palestine, terre occupée depuis 1947, vit une déchirure dont l'actualité nous parle, parmi tant d'autres faits, avec la froideur et l'indifférence qui lui sont coutumières. Son peuple a connu l'occupation, ou bien l'exil — le drame d'une histoire brisée, à reconquérir, à se réapproprier. La poésie palestinienne est florissante, elle a déjà eu ses lettres de noblesse avec un Mahmoud Darwish. Voici que sont simultanément traduits en France deux prosateurs, fort dissemblables mais qui parlent tous deux de la même blessure.

Beaucoup de choses séparent les deux ouvrages. *Des hommes dans le soleil* est un recueil de trois nouvelles, écrites entre 1963 et 1969, c'est-à-dire essentiellement avant l'émergence des mouvements de libération palestiniens. C'est dire que les thèmes en sont le désespoir, l'impuissance, malgré une volonté d'ouvrir sur le futur. Ces récits sont à l'image de la vie errante et indécise de leur auteur : vie semblable à tant d'autres dans sa tragédie. En 1972, à l'âge de 36 ans, Kanafani est assassiné dans un attentat par les services secrets israéliens.

A l'inverse pourtant de bon nombre d'auteurs militants, Kanafani a su réinventer une langue unique, originale mais multiple, faisant écho au drame de son pays. Les thèmes historiques, les personnages symboliques, n'empêchent nullement (et au contraire), ses fictions de mettre à nu leur propre déchirure.

C'est une réflexion douloureuse sur la non-maîtrise de sa destinée, par des êtres (des « héros ») qui deviennent ici symboles même des opprimés. Longue méditation sur les effets de la domination et de l'exil, l'œuvre de Kanafani est à cette croisée des chemins qui seule donne son sens à l'art dit engagé : l'espoir et la détresse s'y confrontent avec une égale intensité.

L'auteur de *Chronique du figuier barbare*, Sahar Khalifa, est une femme, palestinienne de Naplouse, dont l'itinéraire est bien différent de celui de Kanafani. Plus jeune, ayant toujours vécu en Israël, elle a connu les espoirs suscités par la naissance des mouvements de libération palestiniens. Mais elle a aussi connu la réalité de l'occupation, l'impossible cohabitation, l'exclusion, la discrimination sociale et raciale. Elle a cotoyé les Palestiniens d'Israël, et son livre est un long chant amer, un chant de désillusion. Le personnage central, Oyssama, est un révolutionnaire qui rentre clandestinement du Liban pour réorganiser la résistance intérieure. Mais il se heurte à la lassitude, aux doutes, à l'apathie de ses compatriotes.

Le récit n'est pas sans ambiguïtés ni complaisance à l'égard des drames intérieurs d'un intellectuel trop éloigné, en fait, de la réalité.

Il faut lire les deux ouvrages en regard l'un de l'autre. Écrits à presque dix années d'écart (dix années qui comptèrent dans l'histoire du peuple palestinien), ils nous en proposent des images fort éloignées, et parfois opposées. Ainsi est-il assez curieux de noter que Sahar Khalifa, en tant que femme, ne soulève jamais le problème de la condition féminine arabe, alors que Kanafani y est, lui, très sensible. Chez l'une, nous assistons à un constat temporaire, une interrogation du présent rendue plus douloureuse par le manque de perspectives. Chez l'autre se développe une dissertation beaucoup plus générale sur la dualité individuelle et historique, sur le déchirement de l'homme, sur les rapports du maître et de l'esclave.

Y.D.

On pourra aussi consulter La poésie palestinienne de combat, *anthologie réunie et traduite par A. Laabi, P.-J. Oswald éd.*, 1971.

Et cet autre qui unit paradoxalement Mara et Christopher, c'est Valérie, cent fois perdue et retrouvée. A sa manière, l'épopée des « Voyageurs du temps » illustre cette loi éternelle du désir triangulaire.

Jamais le dessin de Gillon ne s'est mieux épanoui que dans ce dernier album où un scénario fait sur mesure met en valeur son graphisme hyperréaliste, déchiré soudain par l'irruption d'un cauchemar, d'un fantasme — de quelque chose pour quoi il faudrait peut-être inventer un mot : l'hyperimaginaire ?

ROBERT SHECKLEY
DOUCES ILLUSIONS
Traduit de l'américain par Mimi Perrin
ED. CALMANN-LEVY
COLL. DIMENSIONS
272 P. - 42 F

Dans le cadre d'une série de conférences organisées par l'Institute of Contemporary Arts à Londres en 1975, j'ai entendu Robert Sheckley raconter l'histoire suivante (je cite de mémoire) : « Revenant un soir de chez des amis avec lesquels j'avais copieusement arrosé je ne sais plus quel événement, j'aperçois au loin une étrange lumière. Une soucoupe volante ! me dis-je, tout tremblant d'émotion à l'idée d'être confronté à une situation jusqu'alors réservée aux personnages sortis de mon imagination d'auteur de science-fiction. Je m'approche. Il ne s'agissait que d'une fenêtre éclairée. Un peu déçu, mais présumant qu'une fenêtre éclairée en plein milieu de la nuit pouvait quand même recéler quelque mystère, je m'approche encore. Cette fenêtre était celle de ma propre maison. »

Vraie ou fausse, cette anecdote résume parfaitement l'univers qui se compose au cours des douze nouvelles inédites réunies dans ce volume. Le thème de l'illusion y donne lieu à un discours qui, pour rester en deçà des hauteurs métaphysiques où nous entraîne un Philip K. Dick, n'en véhicule pas moins une vision du monde bien particulière. Un monde où l'extraordinaire est d'autant plus déroutant qu'il se dilue dans le prosaïque, où les bonnes solutions sont celles que l'on commence par éliminer, où la logique est le plus sûr moyen de s'égarer, où les messages sont mal interprétés, où la dérisoire entité appelée « homme » est perpétuellement dépassée par les événements. On en ressort tout petit, mais nullement déprimé car c'est en fin de compte l'humour dingue et la poésie qui ont le dernier mot.

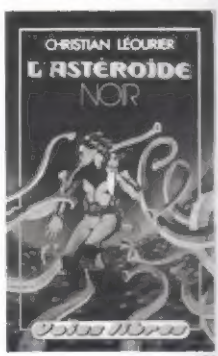
L'auteur de nouvelles est ici au meilleur de sa forme (à deux exceptions près, tous les textes datent du milieu des années cinquante, époque à laquelle Sheckley régalait de ses doux délires les lecteurs de l'ancien *Galaxie*) mais l'anthologiste semble avoir parfois un peu perdu les pédales. En désignant comme jeux de l'illusion des aventures où celle-ci n'a guère de part, Sheckley est peut-être victime d'une illusion. A moins que cette illusion ne soit celle d'un lecteur incapable de voir l'illusion là où elle est.

J.C.

CHRISTIAN LEOURIER
L'ASTEROIDE NOIR
ED. HACHETTE
COLL. VOIES LIBRES
188 P. - 14 F

Après l'anti-racisme bien sympathique de *L'arbre-miroir*, Léourier tente ici une grande fresque avec Jarvis (et sa compagne, Uriane), où il mêle avec succès le Rosny-Aîné, le Space Opera, la bande dessinée (Valérian, de Christin et Mézières, montre ici nettement le bout de son nez) et le roman d'aventure. Avec quelque chose en plus.

Sans en avoir l'air, il sape toutes les traditions idéologiques qui sous tendent la littérature pour jeunes. Son héros, Jarvis, quoique beau mec, n'en est pas moins dégoûté de l'image



L'ACTUALITE (A SUIVRE)

du chef traditionnel. Il aime mieux demander leur avis à ses compagnons, et chaque fois qu'il y a une grave décision à prendre, c'est la majorité qui le fait, très autogestionnairement.

Léourier n'aime pas non plus la violence conquérante. Il le fait dire à Jarvis, on ne peut plus clairement : « Le temps des mercenaires est achevé, aujourd'hui les hommes répugnent à se battre. » Tout le roman est d'ailleurs centré autour de ce refus du conflit. Cette haine viscérale de la violence lui vient peut-être de sa profession : pensez! il travaille toute l'année à surveiller les gardes-chasses, qui eux, surveillent les chasseurs...

Léourier ne chasse pas : au contraire, il fabrique des bêtes. *L'astéroïde noir* est bourré de créations animales extraordinaires, comme les aime le Topor de *La planète sauvage*. Un étonnant bestiaire extra-terrestre, avec des plumes, de la gélatine, des tentacules et des spores partout. Et la meilleure, c'est que les monstres, là-dedans, ce sont surtout ceux qui ont deux bras et deux jambes.

L'astéroïde noir est un livre que vous pourrez laisser traîner : les chers petits partiront une fois encore vers les étoiles. D'accord, c'est gênant, quand il faudrait surtout regarder vers la Terre; mais ce qu'ils y rencontreront ne leur fera pas de mal : à travers l'aventure, un redoutable désir anti-autoritaire.

B.B.

GERARD LENNE
LE SEXE A L'ECRAN
ED. HENRI VEYRIER
336 P. - 95 F

Reprenant le flambeau d'Ado Kyrou (*Amour et érotisme au cinéma*), Gérard Lenne a eu à sa disposition un matériel cinématographique que 20 ans de 7e art, d'évolution des mœurs et de lacéties de la censure ont plus que décuplé. Évoquant « le sexe à l'écran », montré ou symbolisé, l'auteur refuse toute distinction de bon ton entre érotisme et pornographie : il répertorie les positions comme dans le Kama Sutra, les « collections de derrières » comme dans la chanson de Lama, mais aussi les chevilles de la jeune fille sur la balançoire qui ont fait frétiller nos grands-pères, le sein nu entrevu dans l'entrebaillement d'une chemise qui a fait frémir nos pères et les nudités intégrales, sexes d'hommes et de femmes, tous poils en bataille, qui ne font plus frétiller ni frémir personne...

Si l'on excepte les films dits « spécialisés », on s'aperçoit que les auteurs qui en ont le plus pris à leur aise avec la censure sont souvent les plus grands, de Bergman à Bunuel en passant par Pasolini.

A travers ces images, on lit — comme le signale l'auteur, dates à l'appui — l'histoire d'une société et de sa permissivité : le qualificatif « artistique » fait passer bien des audaces... encore que le jugement en soit laissé à l'appréciation, très aléatoire, des censeurs!

Au-delà de l'état de nature, souvent assimilé à la « pureté », le sexe, au cinéma aussi, s'allie à diverses perversions dûment répertoriées (avec un certain pédantisme) dans cet ouvrage, du fétichisme à la nécrophilie, de l'inceste au cannibalisme. La part belle est faite aux célèbres perversions duettistes : sadisme et masochisme. On peut d'ailleurs se référer pour plus de précisions sur ce cas particulier, *au Masochisme au cinéma* de Jean Kress : 400 images ont pour dénominateur commun cette tendance sexuelle aux manifestations aussi diverses que raffinées *(à paraître chez le même éditeur fin octobre)*.

Comme le faisait remarquer Papa Freud, le sexe, au fond, est partout : les arts le prouvent bien depuis que l'homme, en la personne de l'artiste, exprime ce mélange subtil de sa volonté créatrice et de son inconscient qu'est l'œuvre d'art...

M.C.M.

DOCUMENTS

MARCEL LE CLERE
CIMETIERES ET SEPULTURES DE PARIS
ED. HACHETTE
COLL LES GUIDES BLEUS
224 P. - 45 F

Dans ses *Choses vues*, à la date du 5 mai 1839, Victor Hugo notait : « Si un souvenir sacré n'y emplissait mon âme, je haïrais votre Père-Lachaise, avec ses hideux petits édifices maniérés, à cases et à compartiments, où le brave Parisien met dans des tiroirs son père, sa mère, sa femme, ses enfants, toute sa race. O tombeau de famille, dernière commode du bourgeois! »

Et pourtant! 1839, c'est tôt dans le siècle, qu'aurait-il pensé des œuvres des décennies suivantes où sculpteurs et commanditaires se déchaînèrent dans la construction de sépulcres lapidaires dégoulinants de vanité, d'orgueil, d'angoisse ou de folie. La grande innovation du XIXe siècle fut de permettre à la bourgeoisie d'édifier des monuments à la pérennité de ses douleurs, à la gloire de ses titres de rente et à la mémoire de ses sbires maniant la plume, la crosse ou l'épée. Avant le triomphe des dynasties bourgeoises, le marbre et la pierre déclamatoires n'étaient réservés qu'aux dépouilles issues de familles princières ou patriciennes.

Incontestablement, des bonnes adresses de la magnifique mortuaire que donnent Marcel Le Clère, les meilleures sont celles du XIXe siècle.

Preuves et numéros en mains, on peut avec ce livre, parcourir à loisir l'histoire de France et ses acteurs, résumés, comme dans un vaste dictionnaire tombal, en deux dates et une épitaphe. Les pauvres évidemment, n'ayant pas eu de vie, ne sont pas reconnus dans la mort...

En plein prolongement de la surabondante littérature actuellement disponible sur la mort, ce guide bleu invite aussi à découvrir des lieux émouvants, calmes, exotiques, parfois drôles... mais toujours reposants.

M.P.

HUMOUR

HARVEY KURTZMAN
C'EST LA JUNGLE
ED. DU SQUARE
94 P. - 30 F

LES ANNEES FOLLES DE MAD
ED. DU FROMAGE
144 P. - 45 F

Par la publication simultanée de ces deux albums, contenant 36 histoires publiées aux U.S.A. dans les années 50, un hommage tardif est rendu en France à Harvey Kurtzman, scénariste, dessinateur et rédacteur du magazine

Mad des années folles (d'humour).

Tous les scénarios des bandes dessinées du recueil des Éditions du Fromage sont de Kurtzman, qu'elles soient dessinées par Wood, Elder, Davis ou Severin... Par contre, les Éditions du Square qui tentèrent, en vain, une édition française de *Mad*, il y a une dizaine d'années, et ont déjà publié du Kurtzman dans *Charlie*, mettent leur point d'honneur à montrer du Kurtzman dessiné par Kurtzman.

On peut préférer le dessin d'Elder à celui de Severin, celui de Wood à celui de Kurtzman, mais dans l'un et l'autre album, les scénarios de Kurtzman, par leur variété, leur rigueur et leur humour, emportent l'adhésion de quiconque pense qu'il n'est rien avec quoi on ne puisse plaisanter... La première cible, dans le recueil de *Mad*, est la bande dessinée...

Les cow-boys, les super-héros, les vampires, les privés y sont traînés dans le rire et de respectables personnages comme Alice (celle du pays des merveilles) et Prince Valiant (devenu pour la circonstance Prince « Violent ») y vivent des aventures fortement inspirées de celles qu'on leur connaît, mais cependant très sensiblement différentes. La deuxième cible, commune aux deux albums, est la société américaine des « happy fifties ».

Et pourtant, toutes ces petites histoires n'ont pas pris de rides, ne dégagent même pas un parfum de rétro : cet humour tonique est tellement juste et corrosif qu'il secoue, sans pitié, toutes les poussières du temps.

M.C.M.

MICHEL-ANTOINE BURNIER
PATRICK RAMBAUD
LE ROLAND BARTHES SANS PEINE
ED. BALLAND
130 P. - 26 F

Depuis vingt-cinq ans, tout ce qui pense c'est-à-dire tout ce qui tente d'échapper à la criminelle sagesse du sens commun, s'est tourné un jour ou l'autre vers la nonchalance apparente d'un texte qui dépoissait les codes depuis vingt-cinq ans, c'est à Barthes que s'est adressée cette demande, c'est-à-dire à quelqu'un d'irrécupérable dans son oblicité par rapport aux pères politique et psychanalytique. Bien entendu le temps a passé et n'importe quel mimeur scolaire est capable aujourd'hui de vous décoder les surfaces chatoyantes d'un discours, de vous mettre en garde contre les nécroses du stéréotype. Qu'importe, pendant qu'on parle « en Roland-Barthes » dans les mausolées universitaires, Barthes, lui, abandonne tranquillement la place à l'hystérie et va chercher un peu plus loin son plaisir imprenable.

Tant qu'il est vivant, ce qu'il abandonne aux mains de ses suiveurs, Barthes le leur laisse mort, injouable. Viser ce continent fuyant, même pour rire, c'est tout de suite toucher à côté, en arrière, là où s'époumonne la horde des plagiaires : Burnier et Rambaud qui ont déjà à leur actif un recueil de *Parodies*, ont tenté l'impossible avec leur *Roland-Barthes sans peine*.

Même si une bonne dose d'humour parcourt ce livre qui se présente comme un manuel de conversation courante pour apprendre à parler « le Roland-Barthes », le « R.B. » comme ils disent, nul lecteur de Barthes ne retrouvera dans ce catalogue la sole froissée des phrases barthésiennes. D'où vient le talent? D'où vient la « beauté »? Mystère, on ne le dira jamais assez. Même le génie de Barthes n'a pas résolu cette question. Bien sûr que Barthes a des tics d'écriture, bien sûr qu'il saupoudre son texte de parenthèses et d'italiques, de néologismes et de petites barres obliques! Mais de cet appareil mouvant — qui d'ailleurs ne cesse de changer, ce qu'ignorent Burnier-Rambaud qui en dressent un tableau figé — s'élève un chant inimitable. A leur manière de collégiens indisciplinés, Burnier et Rambaud avouent leur impuissance à en supposer même le secret. Ce n'est pas Barthes qui est cloué au pilori, c'est l'hystérie de tous ses plagiaires universitaires.

Et puis, dans cette farce qui se veut réjouissante, n'y a-t-il pas autre chose? Après tout le rire n'est pas neutre, soyons barthésiens, que diable, voyons donc ce qu'il cache. Sur quoi se bâtit le livre de Burnier-Rambaud? Sur cette idée en somme que le « R.B. » serait une sorte de langage parasite du *français* normal. C'est-à-dire que toute phrase de Barthes pourrait être éclaircie par sa traduction en *français*. Quand l'underground est au chômage, il ressort sa petite mythologie portative anti-intellectuelle jamais liquidée et il fait le procès des métèques de la langue, pour rigoler bien entendu.

P.H.M.

AVEZ-VOUS TOUTE LA COLLECTION (A SUIVRE) ?

A SUIVRE N° 1

A SUIVRE N° 2

A SUIVRE N° 3

A SUIVRE N° 4

A SUIVRE N° 5

A SUIVRE N° 6-7

A SUIVRE N° 8

BON DE COMMANDE
à adresser aux : Editions Casterman, 66, rue Bonaparte
75006 PARIS

Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
Code postal ..... Localité .....
Pour compléter ma collection, je désire recevoir :

☐ ..... A suivre 1 ..... 10 F
☐ ..... A suivre 2 ..... 10 F
☐ ..... A Suivre 3 ..... 10 F
☐ ..... A suivre 4 ..... 10 F
☐ ..... A Suivre 5 ..... 10 F
☐ ..... A Suivre 6/7 ..... 15 F
☐ ..... A Suivre 8 ..... 10 F

Je joins le montant, soit ..... F (+ 20 % pour l'étranger)

Tardi

Les Avenlures Extraordinaires
d'Adèle Blanc-Sec

le 25 octobre chez votre libraire

Momies en Folie

Casterman